rock&folk

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

THE HIVES
THE BREEDERS
TOM WAITS
THE STAPLE SINGERS
KLAUS NOMI

MES DISQUES A MOI
JIL CAPLAN

NEW YORK 2001

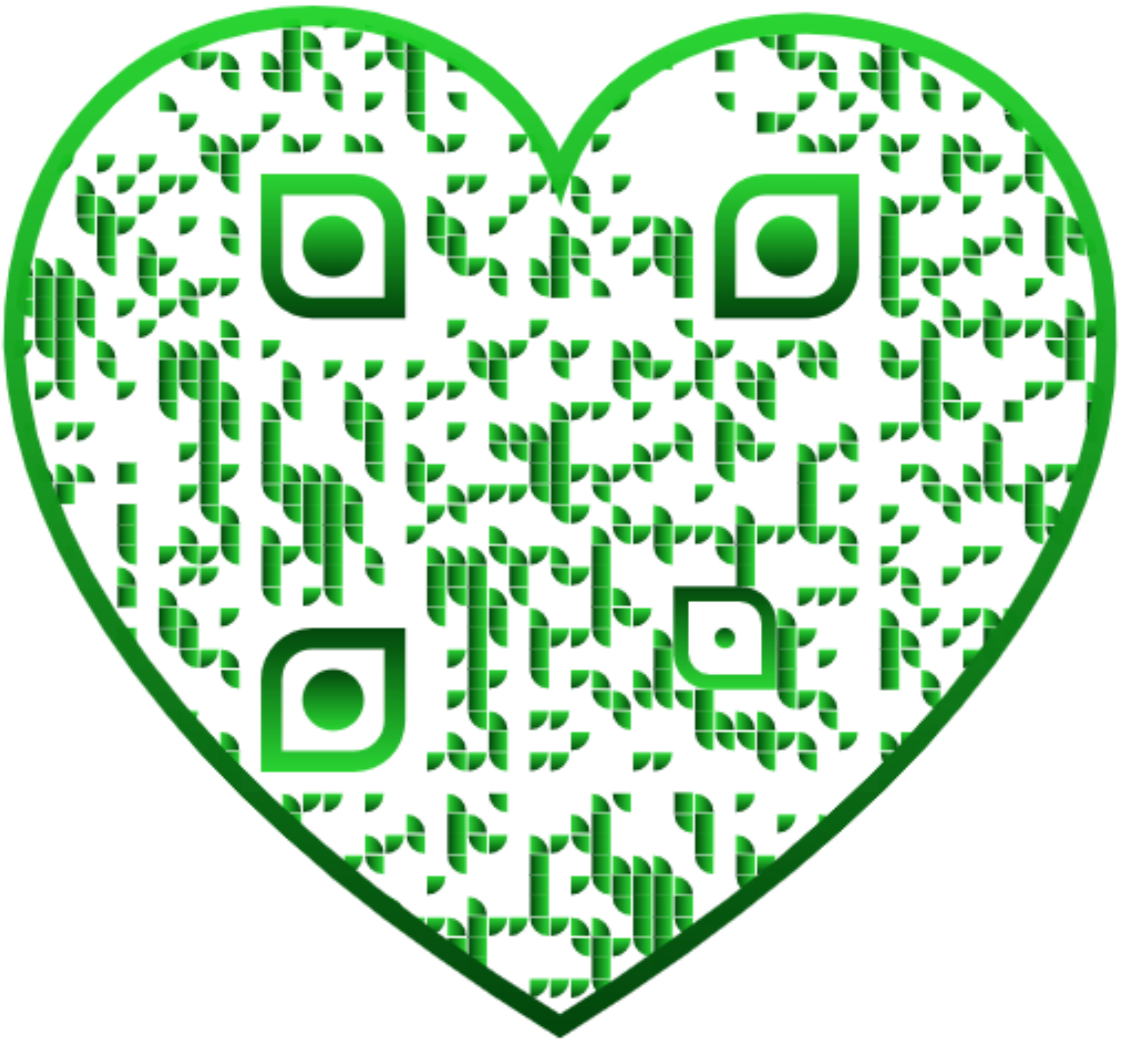
SWEET JANE

YEUX BLEUS
CHEVEUX CHÂTAINS
ANGLAISE
DE SEXE FÉMININ
TEINT PÂLE
LE NEZ AQUILIN • • •

SEPTEMBRE 2023
N°673 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 9.90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

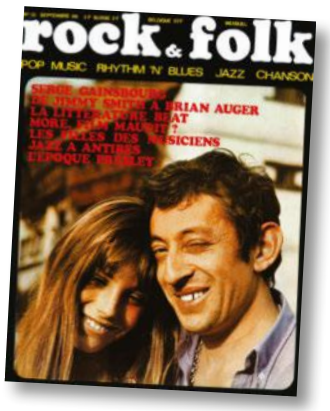
L 19766 - 673 H - F: 6,90 € - RD

Editions Larivière



Marshall
Marshall

Edito



Musique + Mathématiques + Jane B

Bientôt la rentrée des classes. Mal au ventre et l'odeur des nouvelles fournitures. Ces effluves de crayons de couleur neufs et de cette colle à l'amande. Drogue d'enfant... Au même moment, cette étude récente selon laquelle la musique pouvait aider à l'apprentissage des mathématiques chez les élèves. *Putain de bonne nouvelle !* Selon une analyse de près de cinquante ans de données, l'intégration de la musique aux leçons de mathématiques favoriserait les performances des enfants ! *Ouch ! Addition, soustraction et division en musique !* Réciter les tables de multiplication en écoutant les Kinks, les Beatles et tant d'autres ?... Mathématiques Modernes ? *Mais oui !* Les adeptes de math rock se frottent les mains. Du calme… Ces recherches ne précisent pas quel style de musique est le plus bénéfique pour cet apprentissage. Certains élèves peuvent être plus réceptifs à un style de musique calme et apaisant (Yes ?), tandis que d'autres peuvent préférer un style plus rythmé et énergique (Sex Pistols ?). Et de conclure qu'il est donc recommandé d'expérimenter différents styles de musique pour trouver celui qui convient le mieux à chacun. Bref, la flûte à bec a encore de l'avenir…

En parlant d'enfance… Que sont devenues nos idoles ? *"Disparus : Brian Jones, Jim Morrison, Eddie Cochran, Buddy Holly, Idem Jimi Hendrix, Otis Redding, Janis Joplin, T.Rex, Elvis"* Depuis, la liste s'est longuement allongée. Et à laquelle il faut ajouter aujourd'hui celle qui chantait ça en 1978. Jane Birkin. Jane B avait tout. Certes pas rock mais tellement pop et de son époque. Assumant ce rôle de femme libérée. *Libérante.* Actrice de toutes ces révolutions menées également par le rock'n'roll. A côté mais pas autrement. Comme Marianne, Anita… Une beauté extraordinaire, bien sûr. C'est banal de l'écrire. Un super nom aussi. Une science du style. Un accent à fondre. Confondant pour toujours le masculin et le féminin. Elle savait pleurer. Des compagnons hors normes qui la méritaient autant qu'elle les méritait. Des enfants artistes.

La Ford Mustang est définitivement au garage. Guerlain au placard. A la casse Rolls-Royce et Jaguar. Les clés rangées pour toujours dans la boîte à gants de nos souvenirs. Pour laisser place à cette voiture noire. Longue. Glaçante. Ce corbillard qui emporte un corps, et notre passé avec.

VINCENT TANNIÈRES

the doors
LIVE AT THE MATRIX 1967
Éditions limitées :
Coffret numéroté 5-LP + un 45 Tours,
Coffret 3-CDs & digital
Inclus : enregistrements inédits d' "All Blues" et "Bag's Groove"
Sortie le 8 septembre

L'EXCEPTION FRANGLAISE.

JANE BIRKIN
1946 - 2023

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rock&folk radio

Sommaire 673

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Isabelle Chelley **JIL CAPLAN** 10

In memoriam

Olivier Cachin **SINÉAD O'CONNOR** 14

Tête d'affiche

Eric Delsart **THE MURLOCS** 16

Stan Cuesta **WRECKLESS ERIC** 18

En vedette

Eric Delsart **THE HIVES** 20

Olivier Cachin **KLAUS NOMI** 24

Basile Farkas **THE BREEDERS** 28

Léonard Haddad **TOM WAITS** 34

Thomas E Florin **NEW YORK 2001** 44

Story

Vianney G. **THE STAPLE SINGERS** 38

En couverture

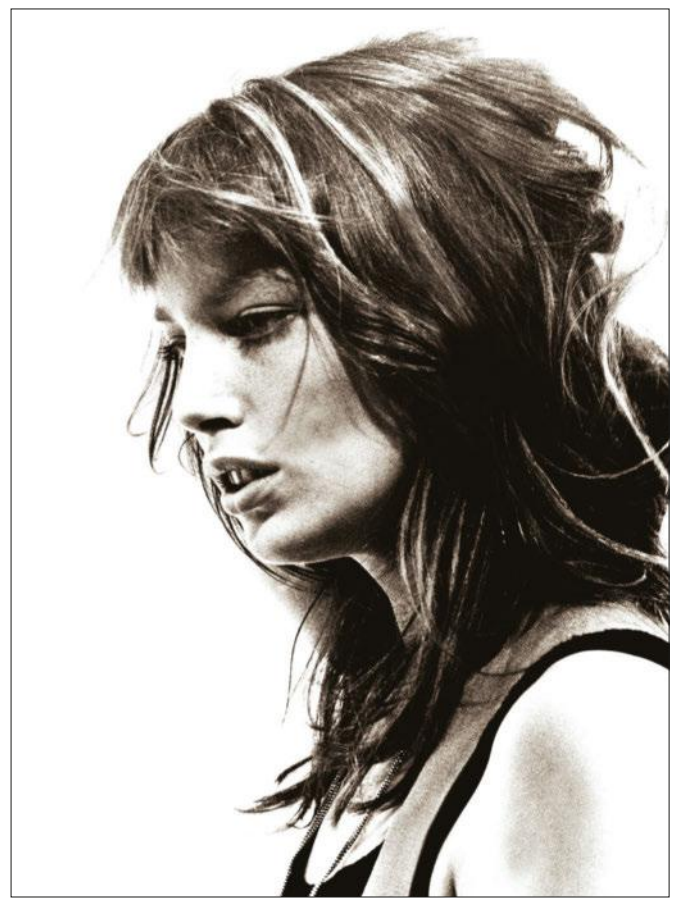
Pierre Mikaïloff **JANE BIRKIN** 52

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : MICHEL BARET/ GAMMA-RAPHO/ GETTY IMAGES

Photo Kevin Westenberg-DR

28 The Breeders



52 Jane Birkin

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 063 DISQUES 064 REEDITIONS 072 REHAB' 076 VINYLES 078 DISCOGRAPHISME 080 HIGHWAY 666 REVISITED 082 QUALITE FRANCE 083 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 LIVE 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Sophie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Eric Delsart

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistant de Publicité Christopher Contout (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Flavien Bonanni (35 29) **Chromiste** : Hugues Vuagnat (3489)

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,95 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2023. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

"Quand t'es en tongs et en short, c'est très dur d'avoir l'air révolté"

Funeste prédiction

A l'écoute du Disque du mois, "Brain Worms" de RVG, et nonobstant ses qualités, j'ai du mal à imaginer un engouement des masses derrière, susceptible de s'embraser pour faire de ce groupe quelque chose d'important qui comptera dans le paysage sonore aujourd'hui et qui pourrait même, osons, fédérer un public large. De même que l'on n'imagine pas RVG remplir les stades dans trente ans à la faveur d'un énième et éphémère revival des années 2020. Non pas qu'il n'y ait plus de créativité dans la production actuelle mais le ressort semble cassé, toute une génération se tournant vers d'autres sonorités.
Il y a donc fort à parier que la funeste prédiction de Stan Cuesta, *"... ce groupe... n'intéressera que quelques rock critics déplumés sentant la vieille chaussette... s'auto-congratulant au milieu d'une salle vide"*, ne se réalise dans l'indifférence glaçante des foules et ne s'étende à l'ensemble de la galaxie rock'n'roll...
Etre rock en 2023, c'est plus que jamais se conforter dans l'idée que le rock est redevenu une musique de niche, une musique de l'underground, et finalement se réjouir que la grande parenthèse de plus d'un demi-siècle de son heure de gloire grand public soit révolue. Et je m'en vais derechef me resservir une dose de pentatonique sur ma guitare imaginaire.
FREDO

Constat

Vieillir, c'est quand on s'aperçoit que l'on possède tous les disques encensés par Nicolas Ungemuth dans sa rubrique Rééditions...
JEAN-PHILIPPE TERENNE

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

Anglais *vs* Américains ?

La surprise s'est emparée d'un ami l'autre jour, suite à une déclaration de Noel Gallagher disant, et ce n'était pas la première fois, qu'il n'aimait pas les Beach Boys. Non vraiment, comme il l'avait déjà fait savoir, Noel ne voyait vraiment pas ce qu'on pouvait leur trouver. Et Brian Wilson était de son point de vue au moins aussi surestimé que lui, le dénommé Noel-Gallagher-guitariste-d'Oasis. Une surprise ? En réalité, pas tout à fait. Car si on se penche sur le musée musical personnel de Noel, ou sa sélection d'albums ou de groupes préférés, on remarque qu'ils sont souvent le reflet de la dureté de l'Angleterre, comme l'écrivait Jean-Michel Jarre dans "Mélancolique Rodéo" : *"Un pays dur [en effet]. Il pleut. Il fait gris. On se bat. Les maisons de brique s'alignent contre les éléments. Les romans de Dickens comme les chansons des Sex Pistols n'auraient pu être écrits ailleurs. Le rock et le punk sont forcément nés là, en rupture avec la grisaille, l'ennui et la dureté."* Et de The Jam à The Smiths, de Joy Division aux Sex Pistols, et même jusqu'aux Stone Roses qui penchaient pour l'amnésie collective, ou aux Beatles qui substituaient à la dureté de leur monde leur projection idéalisée de l'Amérique, je pense que l'adage s'applique rigoureusement aux affinités musicales de l'ex-Oasis. Le punk n'étant après tout que cette *"désaméricanisation"* tant vantée du rock du mitan des années soixante-dix. La météo influençant tout ça, comme nous l'enseignait John Lydon : *"Le look punk c'est pour les climats plus froids* ("climat" peut-être entendu aussi comme "politique"). *Quand t'es en tongs et en short, c'est très dur d'avoir l'air révolté."* Et voilà, juste, les Beach Boys ne pouvaient pas être plus à l'opposé de tout ça, avec leur bonhomie naturelle, leur apathie aussi liée au climat de la Californie, qui n'incite pas vraiment au surpassement, au combat ou à la révolte (Nick Kent romançait ça ainsi : *"Tant de garçons et de filles insouciants et bronzés qui parcouraient les plages avec les planches de surf dans les sixties sont devenus des loques au regard halluciné qu'il n'est guère étonnant que Brian Wilson se soit retiré au fond de sa chambre à coucher, dramatiquement obèse et impuissant à créer quoi que ce soit, loin du monde"*). Ceci ajouté à une incompréhension/méfiance réciproque historique fameuse, entre Anglais et Américains, que détaillait Lester Bangs : *"La majorité des punks américains pense que les Anglais sont des faux jetons trop politisés, la majorité des Anglais pense que les Américains sont de gros enfants gâtés, des dilettantes et des abrutis* (sic)*"*. Hum ! Formellement, ce que Noel adore aussi, je pense, ce sont les plans de guitare, relativement absents chez les Boys, et lui n'est à mon avis pas trop un fada de ces chœurs façon Four Freshmen superposés (de plus les BB n'avaient pas de style vestimentaire authentique) ! Donc... A cela bien sûr, on m'opposera l'argument Burt Bacharach, feu le compositeur préféré de Noel, un Américain ! Argument que je balaierai à mon tour en me rangeant derrière une longue tradition de musiciens anglais, pourtant sensibles à l'Amérique, et dont Noel se sent proche mais qui (exception faite des énamourés chroniques Paul McCartney et Keith Moon) semblent un peu dubitatifs, voire sceptiques à l'égard des BB. Keith Richards d'abord, qui évoque *"ces histoires de voitures et de surf, assez mal jouées, avec un paquet de motifs à la Chuck Berry"*, avec pour tout commentaire ce *"Ça nous faisait bien marrer"*. Keith admettant effectivement que Brian Wilson avait un truc, admis aussi que "Pet Sounds" était tout de même *"un peu surproduit"*. Quant à Pete Townshend, il caricaturait leurs *"whoo-hoo-hoo"* de façon sarcastique car il détestait les Garçons de la Plage, ne supportant pas qu'il y ait des chœurs partout chez eux. Pete : *"Keith Moon aimait les BB. Moi, pas. Ils chantaient sans arrêt"* CQFD ? Pour en revenir à Noel, il s'est aussi déclaré dernièrement fan de The Cure. Déconcertant ? Non, pas vraiment, là encore. On avait déjà pu apercevoir un clin d'œil à The Cure, sur la scie "Wonderwall", avec le piano à la fin qui faisait un peu penser à "Homesick". Et si *a priori* le fait de se ranger derrière les Smiths aurait dû lui interdire de pencher simultanément du côté de The Cure, quand on analyse, Robert Smith et Noel G ont quand même une multitude de goûts musicaux en commun, Beatles, Pink Floyd, Bowie, Buzzcocks, Hendrix... donc pas illogique ! J'ai d'ailleurs lu dernièrement qu'il avait déclaré, suite à la réaction de gens justement qui lui disaient *"Toi, tu aimes The Cure ?"* Eh bien que oui, et qu'on n'était pas obligé de porter du rouge à lèvres pour cette raison ! Et puis, allez, quoi... Ces new-wavers aux allures de corbeaux n'étaient que la suite des punks. Alors que les punks eux-mêmes avaient déjà un passif glam rock assez flagrant... Et le glam rock, alors ? Si on prend Marc Bolan par exemple, c'est la voie qu'il avait choisie d'emprunter suite à sa période mystico-hippie. Donc c'est toute une histoire de la musique anglaise qui est concentrée là. Il n'y a que le packaging qui change. Le duo Robert Smith/ David Bowie, emblématique, qui reprend "Quicksand" au Madison Square Garden en 1997 va dans le sens de cette conglomération de chapelles fictives autour d'une chanson très émouvante... Et tandis que les fictions s'écroulent, le charme de la chanson lui, perdure ! C'est très précisément à ce point de jonction-là que s'enclenche l'histoire d'Oasis aussi.
EDDY DUROSIER

Galen & Paul

Etre rock en 2023 ? C'est vrai, cette interrogation relève d'un poncif. Je pense l'être sérieusement depuis 1981, quand la bande à Joe Strummer m'a giflé avec "Sandinista!" et m'a obligé à dépenser tout mon argent de poche pour acquérir l'ensemble de sa discographie, LP, maxis et singles, sans parler des bootlegs, alors hors de prix et d'une qualité souvent médiocre... Alors, disais-je, être rock en 2023, c'est d'avoir assisté au concert à la Maroquinerie de Galen Ayers & Paul Simonon et de m'être mis à hurler à la mort (je suis d'un tempérament calme et effacé) quand les premières notes de "The Guns Of Brixton" ont retenti me faisant l'effet d'un uppercut asséné en plein visage ! Etre rock, c'est soliloquer et de se dire : *"Hey mec, tu crains, t'as bientôt soixante balais et ce n'est plus de ton âge, c'est la honte..."* Etre rock en 2023, c'est de se reprendre immédiatement et de se dire : *"Oh putain, c'est quand même l'un des meilleurs morceaux du Clash, l'un des groupes majeurs et les plus influents de l'histoire du rock (RIP Nikola Acin) quoi qu'en disent les pisse-froid"*, c'est un titre qui, déjà en 1979 à sa sortie, constituait une charge féroce contre les violences policières et l'arbitraire, mais qui n'a pas pris une ride et est hélas toujours d'une actualité prégnante et universelle. Une telle chanson n'est pas seulement excellente,elle est tout simplement essentielle, indispensable, imputrescible ! *"Quand ils cogneront à ta porte, comment vas-tu y aller ? Tué sur le trottoir ou en attendant dans l'antichambre de la mort ? Vous pouvez nous écraser, vous pouvez nous humilier, mais il vous faudra répondre aux flingues de Brixton"*. Merci infiniment à Jean-William Thoury pour son excellente chronique de l'album de Galen & Paul si peu diffusé (pas du tout ?) sur les radios françaises et peu répercuté dans la presse spécialisée, alors que son contenu est tout bonnement excellent ! Pour moi, il s'agit d'une résurrection, un plongeon dans un réceptacle de chansons divines, qui ont une âme, une vraie !
FX NIBERT

Pur Blur ?

J'écoute en ce moment le dernier Blur, "The Ballad Of Darren", et je me demande : est-ce vraiment un nouvel album de Blur ou un nouvel album de Damon Albarn ou de Gorillaz ? "The Narcissist", c'est Blur... Je me posais la même question pour le dernier Arctic Monkeys "The Car", il y a quelques mois. Un album d'Alex Turner ou de The Last Shadow Puppets ? Mais peu importe, cela reste de la très bonne musique déclinée maintenant à l'infini.
JEAN-FRANÇOIS MILLET

HORS-SÉRIE

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

HORS-SÉRIE N°43

rock & cinéma
(UNE HISTOIRE D'AMOUR)

ELVIS TOUS LES FILMS, MÊME LES MEILLEURS
RAY DAVIES L'INTERVIEW 100 % CINÉ / **GET BACK** DEUX ANS APRÈS
LA FOLLE HISTOIRE DE **MTV** / **MICK JAGGER** L'OBSESSION CINÉMA
PEUT-ON RIRE DU ROCK ? / UN PETIT-DEJ' AVEC **JARMUSCH**
IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION **EASY RIDER** / QUAND HOLLYWOOD
REMAKAIT **GODARD** / LES COEN PAR **T BONE BURNETT**

L 19374 - 43 H - F: 10,50 € - RD

HORS-SÉRIE
N°43H / 10,50 €
BEL/LUX : 11,60 € - CH : 17,90 CHF PORT
CONT/ESP/ITA/GRECE : 11,80 €
CAN : 16,99 $CAN - DOM : 12,10 €
NCAL(S) : 1580 XPF - POL(S) : 1680 XPF
MAR 125 MAD

Editions Larivière

ET AUSSI : WIM WENDERS / LES FARRELLY / STEVE VAN ZANDT
AMERICAN GRAFFITI / THE DOORS / JOHN WATERS / KENNETH ANGER...

EN KIOSQUE

et sur BOUTIQUELARIVIERE.FR

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

ANIMAL COLLECTIVE
En attendant leur future livraison, "Isn't It Now?", prévue le 29 septembre prochain, le quatuor expérimental américain emmené par Avey Tare a dévoilé un nouveau single de 22 minutes "Defeat", *"ode à la persévérance et à l'espoir"*. Produit par Russell Elevado, il sortira le 25 août en édition vinyle limitée, et figurera sur le nouvel album.

ANTI-FLAG
Le combo punk américain a décidé de jeter l'éponge après les accusations d'agression sexuelle contre son leader Justin Sane. Ce dernier clame son innocence et déclare avoir toujours œuvré pour les victimes d'oppression ou d'inégalité quelles qu'elles soient. Quant aux autres membres du groupe, ils annoncent qu'au cours des trente dernières années, Justin Sane n'a jamais été *"violent ou agressif envers les femmes"*.

ARNO
"Les Duettes", le nouvel album du Belge disparu l'année dernière, renfermera dix-huit duos avec entre autres la regrettée Jane Birkin, Ray Davies, Christophe, Brigitte Fontaine ou Hugues Aufray. A écouter le 8 septembre.

DEVENDRA BANHART
"Flying Wig", *"au son audacieux et riche en synthétiseurs"*, est le onzième opus du singer songwriter américano-vénézuélien. Produit par la musicienne et productrice Cate Le Bon, il sera dans les bacs le 22 septembre prochain.

BLUES ROOTS FESTIVAL
Pour sa 5ème édition, du 7 au 9 septembre prochains, le festival se tiendra encore à Meyreuil (13). Au programme : JJ Milteau Sextet, Tommy Castro & The Painkillers, Sugaray Rayford, Nikki & Jules, Laura Cox...

GEORGE CLINTON
Le journaliste Real Muzul revient sur la carrière et l'influence du protéiforme George Clinton, *"inventeur du P-Funk"*, dans son ouvrage "P-Funk L'Odyssée De George Clinton". 288 pages à lire dès le 22 août.

COACH PARTY
Les nouvelles coqueluches du moment, deux filles, deux garçons, originaires de l'Ile de Wight, et qui revendiquent leurs influences de Nirvana à Tame Impala en passant par Sonic Youth… annoncent "Killjoy" leur premier disque pour le 8 septembre.

ALICE COOPER
Les automobilistes de l'Etat d'Arizona pourront orner leur véhicule d'une plaque d'immatriculation à l'effigie du rocker. Une partie de ces frais ira à des causes caritatives, notamment la fondation Alice Cooper's Solid Rock Teen Centers, école gratuite pour adolescents spécialisée dans les différents arts (musique, danse...).

STAN CUESTA
Notre collaborateur décortique la discographie de la star dans son livre sobrement intitulé "Jimi Hendrix". En librairie le 21 septembre, 240 pages, au format vinyle, éditions du Layeur.

Fleetwood Mac

Photo Herbert Worthington-DR

DOORS
Tiré des cinq spectacles donnés par les Californiens au Matrix de San Francisco en mars 1967, "Live At The Matrix 1967: The Original Masters" bénéficiera d'une réédition coffret. En coffrets 5 LP limitée à 14 000 exemplaires numérotés pour le monde ou 3 CD limitée à 21 000 exemplaires à découvrir le 8 septembre.

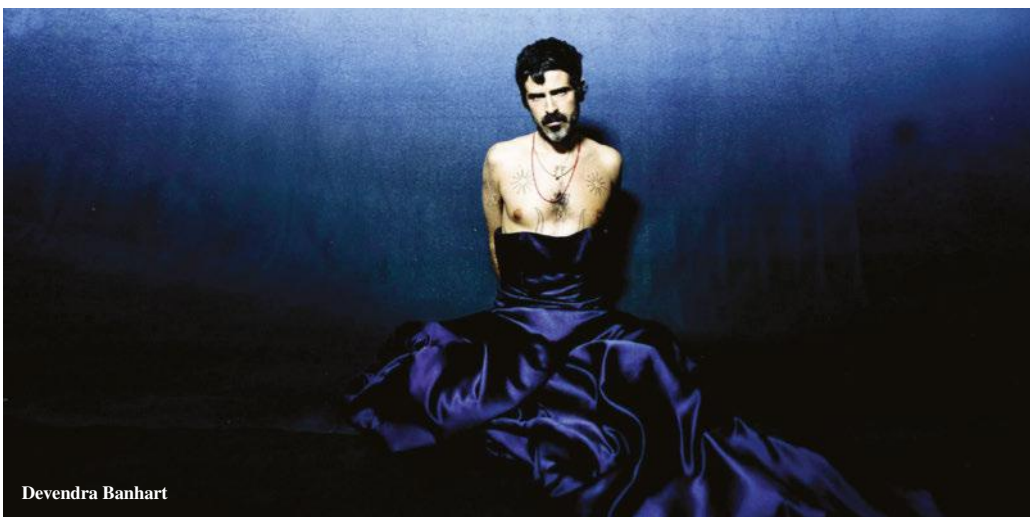
DROUOT
Deux cents lots seront proposés lors d'une vente aux enchères organisée par Lemon Auction et Artpèges. Des objets ayant appartenu à des artistes comme Michael Jackson (son premier Fedora, ou une paire de mocassins), Johnny Hallyday (une ceinture, le patron d'un costume), Madonna (disque d'or "Evita"), mais aussi des tirages photos, comme Eric Clapton (portrait noir et blanc de Jean-Pierre Leloir), disques, coffrets… La vente aura lieu à l'Hôtel Drouot, 9 rue Drouot 75009 Paris, le 26 septembre prochain.

FLEETWOOD MAC
"Rumours Live" est le condensé des trois concerts captés en août 1977 du quintette britannique au Forum de Los Angeles lors de la tournée de "Rumors". A découvrir en CD, 2 LP ou digital le 8 septembre.

SERGE GAINSBOURG
Alors que sa muse vient de le rejoindre dans les cieux, deux concerts *"patrimoniaux"* créés par l'INA et intitulés "Je T'Aime… Du Bout Des Lèvres" en hommage à Gainsbourg et Barbara seront joués au Grand Rex (Paris) en septembre les 17 et 18 par Etienne Daho, Jeanne Added, Gaëtan Roussel, Rodolphe Burger, Miossec et Bertrand Belin... Dans la foulée, La Maison Gainsbourg ouvrira ses portes le 20, en partenariat avec Universal Music France.

JIMI HENDRIX
Caesar Glebbeek revient en détail sur les venues du célèbre gaucher dans l'Hexagone en 1966, 1967 et 1968, à travers 331 illustrations, ses concerts donnés à l'Olympia, ses interviews dans des émissions télé ou radio... Le bien nommé "Jimi Hendrix In France" sera disponible le 1er septembre via le site internet : www.univibes.com.

JESUS AND MARY CHAIN
Précédé de la version "Sometimes Always" en collaboration avec l'ex-chanteuse de Belle And Sebastian, Isobel Campbell, l'album live "Sunset 666" est en vente sous forme CD, digitale et LP. Capté au Hollywood Palladium à Los Angeles, lors de la tournée de décembre 2018 durant laquelle les rockers originaires d'Ecosse assuraient la première partie de Nine Inch Nails.



Devendra Banhart

Photo Dana Trippe-DR

KILLS
Fleuron du label Domino, le duo formé par l'exaltante Américaine Alison Mosshart et le Britannique Jamie Hince vient de dévoiler deux singles, "New York" et "LA Hex", après sept années d'abstinence.

LEAD BELLY
Amaury Cornut relate l'existence mouvementée et chaotique du musicien de blues et de folk. De sa naissance dans une plantation de coton en 1889 en Louisiane à ses disques et chansons reprises par d'autres telle "Where Did You Sleep Last Night?" par Nirvana, et à ses prestations sur les scènes américaines et européennes. "Lead Belly", 160 pages, paraîtra le 15 septembre prochain.

JESSE MALIN
Depuis mai dernier, le New-Yorkais se retrouve paralysé à la suite de séquelles causées par un infarctus de la moelle épinière extrêmement rare. Le photographe Danny Clinch, parmi tant d'autres via le Sweet Relief Musicians Fund, lui a apporté son soutien financier grâce à une vente aux enchères.

MARSHALL
La célèbre marque britannique annonce l'arrivée d'un nouvel ampli Studio JMT, inspiré de la version d'origine de 1962, le JMT45, en hommage à ce qui aurait été le centième anniversaire de Jim Marshall. Proposé en quatre variantes, il est disponible depuis le 28 juillet.

BUCK MEEK
L'auteur, compositeur, interprète et guitariste de Big Thief revient en solo avec "Haunted Mountain". Précédé du mélodieux et entraînant "Cyclades", il verra le jour le 25 août avant sa prestation au Hasard Ludique à Paris le 6 septembre.

SUPER FURRY ANIMALS
Pour ses vingt ans "Phantom Power", le sixième album du quintette britannique sera réédité en version 2 LP, quasi identique à l'original, et en 3 CD avec moult raretés, démos et enregistrements live. En vente le 8 septembre.

Photo Charles Moriarty-DR
Amy Winehouse

TEENAGE FANCLUB
Le mélodique "Foreign Land" est le titre d'ouverture de nouvel album des esthètes écossais. "Nothing Lasts Forever" enregistré aux Rockfield Studios près de Monmouth (Pays de Galles) verra le jour 22 septembre prochain.

TEMPLES
Le quartette du Northamptonshire sillonnera nos contrées pour (re)jouer son dernier né paru en avril "Exotico". En septembre, ils seront les 16 à Rouen au 106, 17 à Angers au Chabada, 18 à Paris à la Cigale, et 20 à Tourcoing au Grand Mix, et en octobre les 3 à Grenoble à la Belle Electrique, 4 à Clermont-Ferrand à la Coopérative de Mai, et 5 à Strasbourg à La Laiterie.

SPARKLEHORSE
"Bird Machine", album posthume, a été écrit par le défunt Mark Linkous un an avant son suicide en 2010 à 47 ans. Il devait s'agir du cinquième opus studio des Américains. Enregistré avec Steve Albini, et plus de treize ans après, ces quatorze chansons précédées du simple "Evening Star Supercharger" seront à découvrir le 8 septembre.

JACK WHITE
Le boss de Third Man mettra aux enchères sa voiture personnelle, une Tesla, du matériel musical (guitare acoustique Framus...), des accessoires utilisés pour les clips ou les pochettes d'albums, des meubles, ainsi que des objets improbables comme le plâtre de son doigt qu'il a porté après son accident de voiture en 2003, le tout au profit du parc Clark de Détroit (www.ebth.com).

WHO
Le coffret "Who's Next/ Life House" renfermera 155 titres, dont 89 inédits et 57 remixés. Disponible le 15 septembre en édition Super Deluxe 10 CD + 1 Blu-ray audio en Atmos et surround 5.1, contenant des démos de "Life House", sessions d'enregistrement de New York à Londres de 1970 à 1972, un livre de 100 pages avec photos d'archives, un roman graphique... Des versions 3 LP, 4 LP ou 2 CD seront aussi proposées.

AMY WINEHOUSE
Le Magma (Musée des Arts Graphiques et des Musiques Actuelles) révélera vingt-huit clichés inédits du photographe originaire de Dublin et londonien d'adoption Charles Moriarty. L'exposition "Amy, Avant Frank" revient en image sur l'icône avant son succès planétaire, et se tiendra au Magma (Finhan) jusqu'au 1er octobre.

WOODS
Le quintette new-yorkais adepte de psych-folk revient avec onze nouveaux titres. "Perennial" sera dans les bacs le 15 septembre.

Condoléances
Leny Andrade (chanteuse et musicienne brésilienne de jazz, bossa-nova), **Tony Bennett** (chanteur américain, de jazz), **Jane Birkin, DJ Deeon** (producteur américain d'électronique, pionnier de la ghetto house), **Peter Dickinson** (compositeur et musicologue britannique), **Otis Grand** (musicien américain de blues), **Marc Herrand** (musicien français, cofondateur des Compagnons de la Chanson), **Randy Meisner** (bassiste et chanteur américain, membre fondateur des Eagles), **Sinéad O'Connor, Patty Ryan** (chanteuse allemande, Susi & The Rockets), **Anne Segalen** (auteure-compositrice française, "Il Est Cinq Heures, Paris S'Eveille" coécrit avec Jacques Lanzmann), **Henri Tachan** (auteur-compositeur-interprète français).

“Et là... orgasme auditif”

JIL CAPLAN

Dans la famille Top 50, c’était la grande sœur cool, bouche rouge et costume masculin, pop élégante et regard charbonneux. Dans son dixième album, “Sur Les Cendres Danser”, elle promène sa mélancolie sur la musique aux racines british qu’elle aime depuis toujours.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

IL Y A UN AN, EN SORTANT “LE FEU AUX JOUES”, RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE QUI RACONTE SES PREMIÈRES FOIS, LARGEMENT ILLUSTRÉ PAR LES ALBUMS ET LES ARTISTES QUI ONT MARQUÉ SA VIE, Jil CAPLAN AURAIT DÉJÀ PU SE RETROUVER DANS CETTE RUBRIQUE. Même chose il y a dix ans, quand elle avait joué dans “Sur La Route”, spectacle qui mettait en scène les auteurs de la Beat Generation. C’est finalement la sortie d’un nouvel album qui mêle spleen et envie de danser, folk rock et paroles truffées, en finesse, de références, qui donne l’occasion de parler à une... collectionneuse ? “*Non, plutôt une gourmande.*” Qui fait encore des découvertes grâce au streaming, laissant défiler les propositions associées au disque qu’elle écoute. Pour le meilleur ou le pire. “*C’est comme ça que je me suis réconciliée avec Genesis*, avoue-t-elle. *Enfin, je suis tombée sur un morceau que j’adore dans une playlist. Quand j’ai su qui c’était, j’étais outrée !*”

Oncle Georges

ROCK&FOLK : Premier disque acheté.

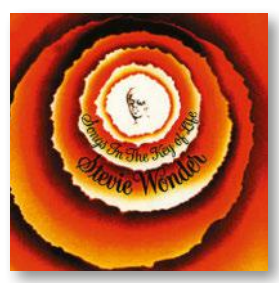
Jil Caplan : Une double compilation des Beach Boys au Leclerc de la rue Vitruve. Je l’ai prise à cause de “Rock Collection” de Laurent Voulzy, le morceau où il cite les Rolling Stones, les Beatles et eux, avec “I Get Around”. Ce disque-là était soldé et il y avait tout dessus : “Vegetables”, “Caroline, No”, “Good Vibrations”, “God Only Knows”. Je rinçais la face A, j’avais du mal à passer à la face B de peur d’être déçue. Ensuite, ma prof d’anglais m’a prêté “Obscured By Clouds” de Pink Floyd, ça a été énorme aussi. J’étais en sixième, mais cette musique me rentrait dans le ventre.

R&F : On écoute quoi à la maison ?

Jil Caplan : Les fameux trois B : Brel, Brassens, Barbara. Mon père avait une passion pour Georges Brassens. Il y avait des photos de lui partout dans la maison. Pour moi, c’était oncle Georges. Mon père est mort il n’y a pas longtemps et dans sa chambre, il restait une photo de Brassens avec une toute petite de moi dans le même cadre.

R&F : Comment se font les découvertes ensuite ?

Jil Caplan : Plus tard, au lycée, j’ai des copains qui me partagent des choses, mais j’ai fait mon apprentissage avec la radio, en écoutant le hit-parade d’Europe 1. J’y ai découvert Stevie Wonder et “Songs In The Key Of Life”, un de mes disques chéris. La radio a été très importante pour moi. Il y a Blondie, les Bee Gees, je découvre le disco sans savoir ce que ça représente dans la société. Plus tard, je comprends que c’est une musique qui réunit tout le monde, notamment les classes très moyennes, voire pauvres, on danse pour oublier, pour être soi-même. C’est une musique de minorités. J’étais en retard pour la croissance, je n’avais pas de seins et un appareil dentaire hideux, la vie n’était pas fluide pour moi. J’avais le sentiment d’être à l’écart. Inconsciemment, le disco a dû me parler pour ça.



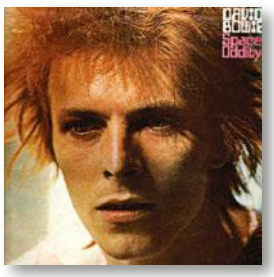
R&F : Des 45 tours fétiches à cette époque ?

Jil Caplan : “Heart Of Glass” de Blondie. Un de Bob Dylan, “The Times They Are A-Changin’ ” que j’adorais. Et Evelyn “Champagne” King. Je m’en souviens encore. Après, j’ai découvert David Bowie vers quatorze ans et ça a tout changé.

R&F : Dans “Le Feu Aux Joues”, vous expliquez que c’est un hasard absolu, cette découverte.

Jil Caplan : Je suis dans un bus en Angleterre, ce pays que j’adore et où je vais tous les ans en séjour linguistique offert par mes grands-parents. Je suis dans une famille qui écoute les Sparks. Je suis allée les voir au Grand Rex récemment, c’était monstrueux. Cette voix, cette attitude,

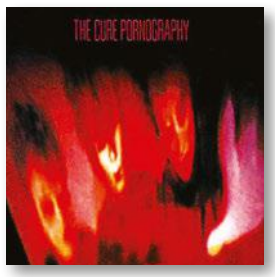
“L’accent des Français qui chantent en anglais, pour moi c’est rédhibitoire”



cette humilité, il y a presque une sorte de naïveté. J’ai ce goût pour le glam. D’ailleurs, j’adorais le film “Phantom Of The Paradise” et sa BO. Après, sans connaître, j’ai flashé sur une pochette de Kiss au supermarché. Ma mère n’a pas voulu acheter le disque sous prétexte qu’elle ne savait pas ce qu’il y avait dedans. J’ai écouté Kiss beaucoup plus tard. Revenons à Bowie. Je suis donc dans ce bus en Angleterre, avec des mecs au fond qui écoutent l’album “Space Oddity” et là… orgasme auditif. Je suis allée leur demander ce que c’était. J’ai acheté une compilation de Bowie. De là découlent Iggy Pop, Lou Reed, Nico, Marc Bolan. Puis Andy Warhol, le pop art, la peinture. Bowie est généreux. Il n’a jamais peur de citer ses sources. Il est très ouvert, il prend des trucs partout. J’adore “Hunky Dory”, “Space Oddity” un album assez sous-estimé, “Lodger” et “Low”. J’en apprends beaucoup en lisant les notes de pochette. Quand je vois “China Girl”, signé Iggy Pop et David Bowie, je me dis : ‘*Oh, mais alors ils se connaissent*’. Tout était plus opaque sans internet. Quand on attendait la sortie d’un disque, c’était intense. J’achetais des disques partout. Il y avait New Rose qui était mythique, mais j’avais toujours un peu peur d’y aller. J’ai acheté beaucoup de disques à Brighton, mes Bowie, mes T.Rex, mes Roxy… J’ai un faible pour “Country Life”, mais avant-hier, j’écoutais encore “Avalon”. La chanson-titre est magnifique, très mélancolique et lascive à la fois. Je trouve que chez tous ces artistes, il y a une grande sincérité du spleen, avec de super mélodies très solaires, très généreuses et qui, en même temps, donnent envie de pleurer. Quand on est très mélancolique, on est touché au plus profond du cœur, on a l’impression de s’être trouvé une famille. Ensuite, arrivent le punk et la new wave, Siouxsie, Cure, Sham 69, les Dead Kennedys, Bow Wow Wow, le ska avec les Specials.

Ma petite armure keuponne

R&F : Quelle est l’origine de ce virage-là ?
Jil Caplan : Je tombe amoureuse du seul garçon punk de l’école. Je me souviens de la première incursion du punk dans ma vie. C’est dans le “Nouvel Observateur”, je dois avoir quatorze ans. On voit la photo d’un mec un peu hirsute, avachi contre un mur dans une rue de Londres. Mon père trouve ça dégueulasse mais pour moi, c’est génial ! La révolte gronde vers quinze ou seize ans, c’est le mal de vivre absolu, rien ne va, personne ne me comprend. Fini les petites bluettes pop. Je découvre Cure. Le seul punk du lycée me faisait des cassettes avec des collages et des dessins dessus, on s’était donné des noms, lui, c’était Yoyo Zombie et moi Deborah Dégout. Très classe, hein ? La nouvelle vie commence, je rentre dans un monde parallèle, je ne peux plus parler au quidam moyen, je m’enferme dans ma chambre, volets clos, pour écouter Joy Division. Et je vais chez Rock Hair. Mon icône, c’est Siouxsie… J’arrive avec une pochette de disque où elle a une crinière hérissée et comme j’ai trois cheveux et demi, je ressors



avec une coupe de GI. Une petite brosse pourrie, mais je suis contente parce que je n’ai plus mes cheveux de baba cool.

R&F : C’est l’époque du premier concert.
Jil Caplan : Oui, les Cure à l’Olympia. Je me tape du baby-sitting pour payer mon billet. J’ai quinze ans, je me retrouve dans le hall de l’Olympia et c’est un vrai bestiaire, que des gothiques, des punks, des gens hyper beaux, sauvages et stylés. Et moi, je suis une gamine. Je suis tellement émue et serrée à l’intérieur que le concert m’évite en quelque sorte. Je n’arrive pas à me lâcher. En ressortant, je sais que j’ai adoré, c’est l’époque de “Pornography”, il y a des tableaux rouge sang avec Robert Smith qui fait des incantations, c’est sublime et bouleversant. Je le sens, mais je ne l’ai pas vécu pleinement. Je suis trop timide pour ça.

R&F : C’est autre chose pour le concert suivant…
Jil Caplan : Oui, Siouxsie And The Banshees à la Mutualité. Ce n’est pas la même limonade. Cure, ça restait à peu près domestiqué. Mais là, c’est de la sauvagerie pure. Tous les punks de Paris sont là, c’est la faune. J’ai un an de plus, je suis plus radicale, j’ai mes collants filés, les yeux noir charbonneux, ma petite armure keuponne qui me protège.

Je vis le concert d'une autre manière. Je me souviens qu'il y a une fosse dans la salle et j'ai cru avoir rêvé ce moment. Comme les gens poussent et pogotent, la barrière cède et il y a des chutes. Siouxsie continue à chanter, sublime et moi, parano, je me dis qu'il va y avoir des morts, des gens écrasés… et que je vais tomber. Finalement, non, je me recule un peu. Je pogotais à mort, j'y allais, j'aimais ce contact un peu violent.

Débutante

R&F : Ça se passe comment, les premiers pas dans la musique ?
Jil Caplan : A un moment donné, j'ai un groupe new wave avec des gens plus âgés, on va répéter aux Frigos. Là, ça y est, je me dis que j'y suis. Je veux m'acheter une guitare électrique. Un mec propose de me vendre une Aria Pro II rouge, mes parents ne veulent rien entendre et comme les membres du groupe sont pris par leurs études, ça se délite. Et puis, je rencontre les Innocents, je commence à aller au Gibus et dans des squats d'artistes. Je tombe amoureuse du bassiste des Innocents, je passe de l'autre côté du miroir… mais je ne me vois pas chanteuse.

R&F : Trop timide encore ?
Jil Caplan : Je n'avais aucune idée de qui j'étais et de ce que je pouvais incarner et raconter. J'étais dans une méconnaissance totale de tout. Ma grand-mère était chanteuse lyrique, ça m'a marquée. Pour moi, chanteuse c'est un métier. Et malgré tous mes exemples de Siouxsie, etc., je n'arrive pas à me projeter. Ça change en rencontrant Jay Alanski qui produit le premier single des Innocents. Je vais les voir en studio, ça m'intéresse énormément, je pose des questions, c'est quoi le delay, et pourquoi deux guitares, etc. J'ai envie de comprendre. Et il a une chanson pour moi. Ça se fait comme ça et c'est une révélation. Il m'a écrit un titre génial, l'histoire d'une meuf attirée par un mec qui ne veut pas, mais elle dit qu'elle ne renoncera jamais. Comme je n'ai pas envie d'être une fifille, que je veux ressembler à Elvis, je m'invente ce look, je mets un costard-cravate. Ça se fait sans trop réfléchir. Il faut du style, c'est hyper important. Tous les gens dont j'ai parlé ici, ils ont le fond et la forme. Pour moi, ce n'est pas possible d'arriver en jeans et T-shirt.

R&F : Et ça marche tout de suite. A ce moment-là, il y a un sentiment d'appartenir enfin à une famille ?
Jil Caplan : C'est un peu la foire, ce n'est pas du tout l'idée que je me faisais de la musique. Quand je débute, je ne fais pas de concerts, je participe à des plateaux radio, je n'avais pas imaginé ça. Mais on gagne de l'argent, on rencontre des gens sympas. Avec L'Affaire Louis Trio on s'est énormément marré, on formait une bonne bande avec Les Innocents, Jérôme Pijon, Luna Parker. Les amitiés se créent par affinités musicales. J'avais vingt et un ans, je ne savais pas trop ce que l'avenir me réservait. Je vivais ça en toute légèreté.

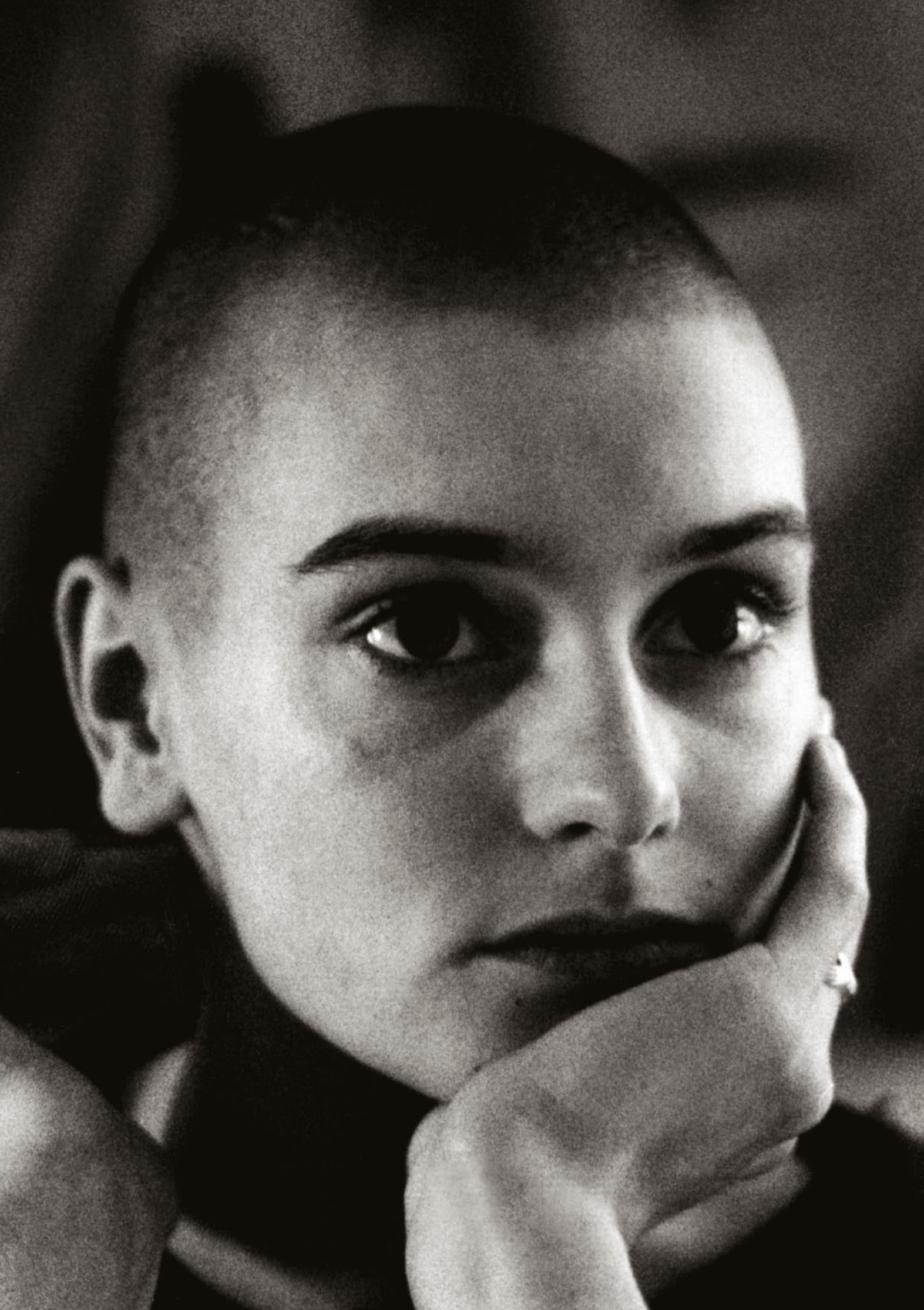
R&F : Et qu'est-ce qui motive à continuer ? A sortir un dixième album ?
Jil Caplan : Ce qui motive le nouvel album, c'est la rencontre avec Emilie (*Marsh, ex-guitariste et arrangeuse de Dani, entre autres, nda*). Sans elle, il n'y aurait peut-être pas eu de disque. Je ne suis pas du genre à chercher à tout prix, à faire des appels d'offres. Quand j'étais chez Sony, on essayait toujours de me fourguer à Untel ou Untel. Et ça ne fonctionnait pas, même si c'était quelqu'un d'adorable et talentueux. Il doit y avoir une alchimie.

R&F : Pourquoi, avec toutes ces références anglo-saxonnes, écrivez-vous en français ?
Jil Caplan : C'est beaucoup plus facile, d'abord. Je suis de culture très française. En cinquième, je dévorais les "Rougon-Macquart", mes poètes préférés, sont Aragon et Rimbaud. Sans parler de l'accent des Français qui chantent en anglais, pour moi c'est rédhibitoire. J'ai regretté de ne pas être née en Angleterre. Mais il y a de beaux exemples ici, comme Etienne Daho, Alain Bashung. Il y a moyen de faire de la musique avec ce parfum anglais tout en restant dans la *belle écriture*, désolée d'employer un mot que je n'aime pas, on dirait petite dentelle qui fait joli.

R&F : Une écriture naturelle plutôt ?
Jil Caplan : Oui, comme Céline ou la Beat Generation. On a l'impression d'une écriture très crue, très parlée, et en réalité, c'est travaillé.

R&F : On termine avec vos figures totémiques ?
Jil Caplan : Dylan. C'est un génie, on ne peut pas s'y comparer, mais tant qu'à prendre un modèle… Il a cette sorte d'arrogance, il n'en a rien à battre, j'admire énormément ça. C'est une volonté de séduire, sa non-volonté de séduire… Il chante parfois un peu faux, il laisse passer des pains, ça décontracte. Ce n'est pas un virtuose qui en fout plein la vue. Il rate des concerts. J'aime ce côté inégal. Aujourd'hui tout a l'air impeccable et rodé. Ça fait trente ans que je fais ça et je me dis que je suis toujours une débutante. ★

Album *"Sur Les Cendres Danser" (At(h)ome)*
Livre *"Le Feu Aux Joues" (Robert Laffont)*
Remerciements au Mob House (Saint-Ouen, www.mobhouse.com)



SINÉAD O'CONNOR

1966-2023

Rebelle et sublime, l'Irlandaise est morte trente-six ans après la parution de son premier disque. Nécrologie d'une star qui refusait la gloire.

IL SUFFIT D'ÉVOQUER LE NOM DE SINEAD, ET UNE SÉRIE D'IMAGES VIENT À L'ESPRIT : la couverture glaciale et hurlante de "The Lion And The Cobra". Son regard perdu vers l'infini sur "I Do Not Want What I Haven't Got", l'album contenant sa reprise planétaire de "Nothing Compares 2 U", écrit par Prince pour le groupe éphémère The Family. Mais aussi, plus clivant, son face caméra déterminé tandis qu'elle déchire une photo du pape Jean-Paul II en direct à la télévision américaine dans Saturday Night Live, version anticléricale du billet de 500 francs brûlé par Gainsbarre. Ou encore cette photo d'elle, enfant, avec un voile blanc façon première communion, illustrant "Throw Down Your Arms", son album reggae de 2005.

Rencontre explosive avec Prince

Mais Sinéad O'Connor, plus qu'une icône, était une voix. La voix d'une Irlandaise à la fois fière de ses origines et haïssant les forces rétrogrades de son pays, au point de déclarer en 1987, lors de la promotion de son premier album : *"Tout ce que je voulais quand j'habitais à Dublin, c'était mourir. Tant d'ennui ! Si je devais ne plus jamais aller à Dublin, ça m'irait très bien. J'ai tellement été malheureuse là-bas. En Irlande, tout le monde va à l'église mais le racisme est là, envers les homos, les Noirs, les Chinois..."*
Sinéad grandit loin de la musique *("Je n'écoutais pas de disques quand j'étais jeune, j'ai eu mon premier à l'âge de dix-sept ans")*, pourtant elle n'a que vingt et un ans quand elle sort son premier album. Déjà, elle est en conflit avec son label d'alors, Ensign Records : *"Je ne leur parle pas, ils ont fait des choses qu'ils n'avaient pas le droit de faire. Quand j'étais enceinte, ils ont dit à mon docteur de me suggérer d'avorter et m'ont balancé : 'On a dépensé 100 000 livres sur toi'."*
Le succès arrive avec le deuxième album et la reprise de Prince, "Nothing Compares 2 U", un des singles phares de l'année 1990 qui lui vaudra de multiples récompenses. Elle réussira à éviter de devenir une "one hit wonder", et fera tout pour ne pas endosser les oripeaux de la gloire (*"Je ne suis pas une pop star mais une protest singer"*). Sa rencontre avec Prince, racontée en détail dans ses mémoires parues en 2021, fut explosive *("Il m'a dit qu'il n'aimait pas m'entendre dire des grossièretés en interview, je lui ai répondu d'aller se faire foutre, il a été violent")*.

Des tweets inquiétants

Si l'incident de la photo papale lui valut l'opprobre médiatique (le "New York Daily News" afficha en couverture : "Holy Terror"), Sinéad ne fit jamais amende honorable, dénonçant les crimes pédophiles de l'Eglise catholique et tâclant la religion organisée dans de multiples interviews, tout en se considérant comme croyante. L'échec commercial de son troisième album, une collection de reprises jazz, est une des conséquences de ce geste provocateur. Sa carrière se poursuit, émaillée de collaborations prestigieuses : elle chante en duo avec Peter Gabriel sur son album "Us", joue la Vierge Marie dans le film de Neil Jordan "The Butcher Boy", interprète trois morceaux sur l'album de Massive Attack "100th Window" et reprend "Dagger Through The Heart" de Dolly Parton sur un tribute album. En 2005, elle sort l'album "Throw Down Your Arms", treize classiques du reggae roots enregistrés à Kingston avec Sly & Robbie. "I'm Not Bossy, I'm The Boss", sorti en 2014, sera son dernier album : en juin 2021, elle annonce qu'elle quitte l'industrie musicale et n'assurera pas la promotion de son disque annoncé pour 2022, "No Veteran Dies Alone". Son fils Shane, âgé de dix-sept ans, met fin à ses jours en janvier 2022.
L'album est annulé, Sinéad est hospitalisée après une série de tweets inquiétants.
Le 26 juillet 2023, elle est retrouvée morte dans son appartement londonien, tragique conclusion d'une vie de rébellion, de provocations, de tragédies et de musique.
Sinéad Marie Bernadette O'Connor avait cinquante-six ans. ★

OLIVIER CACHIN

Photo Duane Braley/ Star Tribune/ Getty Images

"Mon ghetto-blaster près du lit"

THE MURLOCS

Perçu comme side-project récréatif de membres de **King Gizzard**, le groupe australien s'affirme aujourd'hui comme une force sur laquelle compter.

ATTENTION, LA CONFUSION EST FRÉQUENTE. Il ne s'agit pas ici des Morlocks (groupe garage rock des eighties de San Diego) ni des Molochs (aimable duo de pop psychédélique venu de Los Angeles) mais bien des Murlocs, groupe formé il y a plus d'une décennie par un certain Ambrose Kenny-Smith. Un musicien connu pour être l'harmoniciste et homme à tout faire de King Gizzard & The Lizard Wizard, qui semble désormais consacrer la plupart de son énergie à son groupe avec lequel il vient de publier trois albums en l'espace de deux ans. Un nom qui prête à confusion, d'autant que l'artiste l'a choisi sans vraiment en saisir la signification.

World Of Warcraft

"C'est une maladresse" reconnaît Kenny-Smith, qui nous a répondu entre deux répétitions de ses divers groupes. *"En 2010, quand on a commencé à donner des concerts, on s'est dit qu'il nous fallait trouver un nom. Dans la panique, j'ai choisi celui-là. J'aimais l'idée des oracles et, quand j'ai cherché sur Google, j'ai lu que les murlocs étaient des créatures obsédées par les oracles, ça m'a semblé marrant. Et puis six mois plus tard, avant un concert à Geelong, ville où j'ai grandi, j'étais assis à fumer une cigarette dehors et ces mecs s'approchent de moi et me disent :* 'Oh, The Murlocs, World Of Warcraft, cool !' *et ma réaction a été :* 'What the hell?'. *J'ai* googlé *le nom à nouveau et je suis tombé sur plein de références à World Of Warcraft. Maintenant, je croise régulièrement des gens qui me demandent si je veux jouer à WoW avec eux alors que je n'y ai jamais joué, et n'y jouerai probablement jamais."* C'est vrai qu'on imagine mal ce musicien hyperactif passer ses nuits à jouer aux jeux vidéo en ligne, assis dans un siège de gamer, un casque-micro sur les oreilles. S'il est un geek, c'est de musique, et sa guilde serait plutôt toute cette bande de zozos qui gravitent autour de King Gizzard & The Lizard Wizard et le label Flightless tenu par ces derniers. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les Murlocs et King Gizzard — dont il est un membre fondateur — ont débuté quasiment au même moment sur la scène de Melbourne, mais que le projet d'Ambrose Kenny-Smith s'est rapidement retrouvé relégué au second plan au fur et à mesure que la popularité et la créativité de celui de Stu Mackenzie explosaient.

L'harmonica de papa

On pensait que l'envie lui était venue de Mick Jagger, mais c'est son père qui a transmis à Ambrose Kenny-Smith son amour de l'harmonica. Broderick Smith était un musicien reconnu en Australie, doublé d'un acteur apprécié. Chanteur du groupe blues rock Carson au début des années soixante-dix, puis de The Dingoes (plus country rock) à la fin de la même décennie, il a enregistré de nombreux albums solos jusqu'en 2018. Il a même écrit et narré des textes pour "Eyes Like The Sky", deuxième album *spaghetti western* de King Gizzard & The Wizard Lizard en 2013. Il est mort le 30 avril 2023.

Un album un peu country

Pourtant, le groupe mené par Kenny-Smith (et dans lequel on retrouve également Cook Craig, un des guitaristes de King Gizzard) n'a pas chômé depuis ses débuts, publiant quelques EP et sept albums depuis 2012, mais sans réellement tourner ou jouer le jeu à fond. La raison de cette résurgence soudaine, évidemment, est liée à la pandémie qui a permis aux musiciens, orphelins de tournée, de passer plus de temps à peaufiner leurs albums. *"On était en train d'enregistrer 'Bittersweet Demons' quand tout a pété. Avec King Gizzard, qui ne s'arrête jamais, on a continué à faire des disques malgré l'isolation, on s'envoyait des fichiers, on discutait. J'ai encouragé les Murlocs à faire la même chose et on a réussi à produire 'Rapscallion' et 'Come Ya Farm' durant cette période. Aujourd'hui, je suis très heureux qu'on fasse à nouveau les choses en groupe, et j'aimerais qu'on puisse bientôt faire un disque de façon classique, parce que je n'en peux plus d'envoyer et de recevoir des fichiers. Ça finit par être insipide, et tout sonne comme enregistré dans une chambre."* Quoi qu'il en dise, les trois albums kaléidoscopiques publiés entre juin 2021 et mai 2023 sonnent admirablement bien et Kenny-Smith admet d'ailleurs volontiers que le groupe a enfin trouvé son rythme de croisière. Bien que très différents, ils présentent un groupe psychédélique qui aime produire des chansons pop courtes tout en gardant les pieds ancrés dans le blues, notamment grâce au jeu d'harmonica de Kenny-Smith. *"Plus que la guitare ou le piano, l'harmonica est mon instrument principal,* explique le chanteur. *C'était plus facile à transporter, déjà, et c'est aussi lié à mon père qui était un très bon joueur d'harmonica. Je pense qu'il était le meilleur du pays. Mes parents ont divorcé quand j'étais jeune, j'ai voulu garder cette connexion avec lui et je suis tombé amoureux du blues. Muddy Waters, Little Walter, Howlin' Wolf, Jimmy Reed, Sonny Terry, John Lee Hooker… je me couchais tous les soirs avec mon ghetto-blaster près du lit, qui jouait du blues."* Tout cela se ressent dans le formidable "Calm Ya Farm", qui montre The Murlocs à leur meilleur. *"J'avais toujours eu envie de faire un album un peu country,* avoue-t-il. *L'influence principale derrière ce disque, c'est 'Exile On Main St.', qui est sans doute mon disque préféré de tous les temps."* ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART
Album *"Calm Ya Farm" (ATO)*

Photo Izzie Austin-DR

SBB'S
BAR-B-Q
BEER & LIVE MUSIC

URELAND
Cash Casino
Leisureland
EXIT
EXIT
FIND A KEY

"La nostalgie punk... c'est désespérant"

WRECKLESS ERIC

Ce **héros mythique du rock britannique millésime 1977**, que l'on croyait perdu à tout jamais, revient avec un excellent album. L'occasion de se rendre compte qu'il n'était jamais parti !

IL EST APPARU EN 1977 SUR LE FAMEUX LABEL STIFF RECORDS, AUX CÔTÉS DE THE DAMNED, NICK LOWE, ELVIS COSTELLO OU IAN DURY — qui deviendra son grand ami — avec des chansons formidables qui faisaient de lui l'égal de tous ces cadors de la nouvelle vague anglaise. Il était peut-être même le plus doué de tous dans la catégorie songwriters… Son surnom donne la mesure de l'humour du personnage, mix de "reckless" (insoumis, sans compromission) et de "wreck" (épave, accident). Il a bien sûr rapidement tout gâché à coups d'intransigeance artistique et d'alcoolisme autodestructeur, comme il le raconte dans son autobiographie, "A Dysfunctional Success", aussi drôle que glaçante. Cet original invétéré, sorte de cousin britannique de Jonathan Richman en plus destroy, n'a jamais arrêté d'écrire et d'enregistrer de pures chansons, géniales, drôles, tristes, touchantes, malines, entraînantes. Des tubes, quoi. Dans un monde meilleur, bien sûr.

Dans le désert

ROCK&FOLK : Vous connaissez Rock&Folk ?
Wreckless Eric : Bien sûr ! Vous savez, j'ai vécu en France pendant longtemps. De 1989 à 1998, puis de 2006 à 2011.

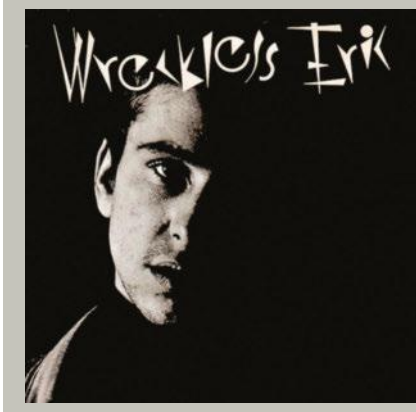
R&F : En 2003 vous avez écrit une autobiographie plutôt originale.
Wreckless Eric : Ce n'était pas un livre qui parlait de rock. Tout le monde pense pouvoir écrire un livre au sujet de sa vie dans le rock'n'roll, mais je trouve ça profondément inintéressant. Je me fous de toutes ces histoires de camions, d'autoroutes. On a tous sué dans des endroits atroces, donné des concerts nuls... ça ne fait pas un grand livre. Ce qui m'intéressait, c'était de savoir ce qui détermine quelqu'un à faire de tous ces trucs idiots, un mode de vie, une carrière...

R&F : Vous vivez aux Etats-Unis…
Wreckless Eric : L'inspiration de mes trois derniers albums était très américaine. J'avais écrit les chansons en conduisant dans le désert. J'ai beaucoup tourné en Amérique. J'y vis depuis onze ans. Ma femme, Amy Rigby, est américaine...

R&F : Vous avez utilisé plusieurs noms d'artiste ou de groupe… sans jamais capitaliser sur le succès de vos débuts chez Stiff.
Wreckless Eric : Sur la deuxième tournée Stiff, en 1978, je ne jouais ni "Whole Wide Word" ni "Reconnez Cherie", je pensais que ça n'intéresserait personne de les entendre, puisqu'elles étaient sorties ! Je n'ai jamais voulu baser les choses sur le passé... Je disais qu'un jour on aurait des groupes qui continueraient sans aucun membre original, et les gens se moquaient de moi, me disaient que ça n'arriverait jamais. Mais on y est. La nostalgie punk... C'est désespérant.

Le premier d'Eric

"Whole Wide Word" a été la première chanson écrite par Eric, la première qu'il a enregistrée pour son premier 45 tours Stiff, superbement produit par Nick Lowe... Et son plus grand succès jusqu'à aujourd'hui, où on la retrouve sur la BO de nombreux films... Eric : ***"J'ai toujours senti que j'étais enchaîné au passé, j'ai mis longtemps à l'accepter. Mais beaucoup de gens connaissent cette chanson, beaucoup d'artistes l'ont reprise*** **(Billy Joe Armstrong, Cage The Elephant)** ***: ça leur parle, c'est quelque chose dont je peux être fier."***



Bandana et têtes de mort

R&F : Ce nouvel album est très anglais, plein de souvenirs, à l'image de "Southern Rock"…
Wreckless Eric : Oui, c'était tellement drôle et bizarre d'écouter du rock sudiste dans l'Angleterre de 1971...

R&F : Nous autres, petits Français, pouvons nous identifier à ça…
Wreckless Eric : Les Français ont toujours eu une idée très étrange de ce qu'était le rock'n'roll. Certains pensent qu'il s'agit de porter une ceinture cloutée et un bandana avec des têtes de mort ! Ce n'est pas le rock'n'roll, juste une sorte d'intégrisme...

R&F : Tapete Records semble être un refuge pour des artistes comme vous, The Monochrome Set, Bill Pritchard…
Wreckless Eric : J'avais tellement l'habitude que les gens ne soient pas intéressés que j'ai sorti mes deux derniers albums moi-même. J'étais prêt à le refaire avec "Leisureland", que j'avais enregistré et mixé. Puis on m'a parlé de Tapete... Je me suis renseigné et, autour de moi, tout le monde était très positif. Je suis très content d'avoir accepté, parce que ma première réaction avait été de dire non ! ★

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

Album ***"Leisureland" (Tapete)***
Livre ***"A Dysfunctional Success: The Wreckless Eric Manual" (The Do-Not Press)***

Photo DR

“Le monde a encore besoin de nous”

THE HIVES

Après une décennie d’absence, les punks suédois reviennent avec un objectif avoué : reprendre leur trône de meilleur groupe rock du monde.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

ENFER ET DAMNATION : RANDY FITZSIMMONS EST MORT ! C’est la triste nouvelle que nous apprennent The Hives sur cet album au titre funeste et équivoque (“The Death Of Randy Fitzsimmons”) où le groupe pleure la disparition de celui qui le guide depuis ses débuts. Car Randy Fitzsimmons n’est pas seulement ce manager de l’ombre qui écrivait toutes les chansons du groupe mené par Pelle Almqvist, c’est aussi celui qui avait établi un plan de domination du monde pour ces cinq jeunes gens venus de Fargersta, en Suède. Un gourou, un mentor, l’âme damnée du groupe, qui conclut un pacte faustien avec lui quand il le contacta à la fin des années quatre-vingt-dix, alors qu’ils n’étaient que des adolescents qui s’imaginaient former un groupe punk dans leur petite ville minière perdue dans la campagne. Son deal ? “*Laissez-moi écrire toutes vos chansons et vous serez le groupe le plus populaire du monde*”. The Hives ont suivi le plan à la lettre, attendant patiemment chaque nouvelle livrée de chansons et les interprétant avec aplomb, bombant le torse en déclamant leur génie, se couronnant eux-mêmes *meilleur groupe du monde*. Le plan s’est déroulé sans accroc, si bien qu’au début du XXI^{ème} siècle l’objectif a été atteint, The Hives étant un des moteurs du dernier feu d’artifice du rock à guitares dans le mainstream. Alors pourquoi n’a-t-on pas entendu parler plus bruyamment du décès de ce personnage majeur de l’histoire du rock des années 2000 ? Probablement parce que les Hives ne l’ont appris que très récemment. Certainement aussi parce que Randy Fitzsimmons est un personnage de fiction imaginé par le groupe…

Une pierre tombale

L’affaire avait été éventée en 2002 par le “NME”, l’hebdomadaire anglais étant alors en train de générer à lui seul, à force d’articles militants, un *“retour du rock”* mené par The Strokes, The White Stripes

Photos Bisse Bengtsson-DR

ou The Vines. En France, faute d'idée brillante, cette scène fut baptisée "*les groupes en The*", ce qui claque moins que britpop ou grunge, il faut reconnaître. The Hives avaient en commun avec les White Stripes d'avoir une mystique autour de l'identité des membres du groupe, et les fins limiers du "NME", tels Scooby-Doo démasquant le fantôme des neiges, allaient mettre la vérité à nu. Non, Jack et Meg n'étaient pas frère et sœur. Non, Randy Fitzsimmons n'existait pas. Le mystérieux gourou serait un pseudonyme enregistré à la STIM (la Sacem suédoise) au nom de Niklas Almqvist, guitariste des Hives, plus connu sous le nom de scène de Nicholaus Arson. Malgré cette révélation, le groupe a toujours persisté dans sa version des faits et entretient savamment sa mythologie. S'il paraît improbable qu'Arson écrive seul toutes les chansons du groupe (on a du mal à croire que le sarcastique Howlin' Pelle Almqvist n'écrive pas les textes qu'il chante), The Hives continuent de raconter leur histoire officielle et chaque interview finit par se ressembler, un peu comme les discours des ministres à qui on donne des éléments de langage avant chaque intervention médiatique.

C'est ainsi que lorsqu'on a pu discuter avec l'exubérant chanteur pour la sortie de ce nouvel album, ce dernier s'est lancé dans sa fable habituelle : "*J'espère que Randy Fitzsimmons a juste simulé sa propre mort. J'espère vraiment qu'il n'est pas mort, parce que je n'ai pas envie qu'il le soit, mais en vérité je n'en sais rien. Il y a eu un avis de décès dans le journal de la petite ville où nous vivons. Nous n'avions pas eu de contact avec lui depuis très longtemps, ce qui était vraiment étrange. D'habitude on sort un album puis on tourne quelque temps. Nous n'avons jamais de nouvelles durant les tournées, mais en général il réapparaît avec de nouvelles chansons. Cette fois-ci, il n'a donné aucune nouvelle, alors on s'est dit qu'on allait tourner une année de plus et espérer qu'il refasse irruption. Il n'est jamais réapparu. C'était étrange pour nous. Les dernières chansons qu'il nous avait laissées étaient 'I'm Alive' et 'Good Samaritan', alors on les a enregistrées et publiées en 2019 en single, juste pour voir si ça allait le pousser à entrer en contact avec nous. C'était la première fois qu'on publiait des chansons sans son approbation. Plusieurs années plus tard, quand l'avis*

“Nous avons laissé le trône vacant pendant dix ans, nous revenons et il est toujours vide !”

de décès a été publié, il y avait dedans un indice sur un endroit que nous seuls connaissions. Nous nous y sommes rendus et il y avait une pierre tombale, mais il n'y avait pas de corps. Par contre, il y avait des démos de chansons, et ces démos sont à l'origine de ce qui est aujourd'hui l'album. C'est pour cela que nous ne pouvions pas finir d'album avant ça, et je ne sais pas vraiment ce que l'avenir nous réserve. Nous sommes heureux de l'avoir fait, mais si j'avais su à l'époque ce que nous savons maintenant, je n'aurais pas attendu dix ans. Je me serais lancé dans une autre profession, parce que dix ans c'est trop long. Mais bon, The Hives sont de retour !” Voilà pour l'histoire officielle. La joie d'être de retour est, elle, bien réelle, mais on ne peut s'empêcher de demander à Pelle comment il a occupé son temps depuis 2013. “*Qu'est-ce que j'ai fait ces dix dernières années ? C'est une drôle de question quand on y pense… Je ne sais pas quoi vous répondre ! J'ai tourné avec The Hives et vécu ma vie. J'ai eu des hobbies, je me suis séparé de ces hobbies, j'en ai trouvé d'autres. En vérité, la seule chose qui m'intéresse vraiment, c'est la musique. J'ai fait beaucoup d'autre musique à vrai dire, mais je n'ai rien publié. J'ai surtout été très en colère de ne pas pouvoir faire de musique avec The Hives. Et peut-être que je le suis encore. On verra quand ça s'estompera.*”

Monstres et films d'horreur

Maintenant que les membres du groupe sont tous quadragénaires, on aurait pu imaginer qu'ils tentent la carte de l'album de vieux sage, faire un album de country avec de la pedal-steel (l'instrument préféré des punks devenus pères de famille) ou tenter une autre approche. Inenvisageable pour Pelle : “*Ça n'aurait pas été The Hives. Je pense qu'on ne peut pas bien faire du rock'n'roll sans énergie. L'énergie, pour moi, c'est l'essence du rock'n'roll. Ce qu'incarne le groupe est plus important que ce que nous ressentons tous individuellement. On se met au service des Hives. Si on avait envie de faire un disque de country ou un disque de synth-pop, on pourrait, mais ce ne serait pas The Hives.*” Et s'il est quelque chose qui saute aux oreilles de “The Death Of Randy Fitzsimmons” quand on l'écoute, c'est qu'on reconnaît immédiatement la touche du groupe, comme on reconnaît un disque d'AC/DC ou des Ramones dès les premières secondes. La question suivante s'impose d'elle-même : Pelle, quelle est votre recette pour faire une chanson des Hives ? “*On ne sait pas ! Si on le savait ce serait plus simple pour nous de faire un disque. On le sait quand on l'entend, mais ça nécessite beaucoup de travail et de triturage. Quand on commence à faire un album, ça ne sonne jamais comme The Hives. On doit jouer une chanson 150 fois pour qu'elle finisse par sonner comme telle. Je pense que c'est la raison pour laquelle nous n'avons pas un rythme de publication comme celui de King Gizzard. Je ne peux pas dire qu'on sait vraiment comment faire, même après plus de vingt ans*”. The Hives seraient ainsi des laborieux, des orfèvres qui prennent le temps de polir leurs chansons avec minutie. Pour en revenir à la comparaison avec King Gizzard & The Lizard Wizard, les Hives ont sorti “Lex Hives”, leur dernier album en date, en juin 2012. A l'époque, King Gizzard & The Wizard Lizard s'apprêtait à sortir son premier album “12 Bar Bruise” (sorti en septembre de la même année). Depuis ils ont publié 23 albums. Une autre école. “*Nous avons une autre philosophie*, se justifie le chanteur. *Pour nous, faire un disque de rock'n'roll en 2023, ça signifie faire quelque chose qui puisse rivaliser avec tous les albums de rock'n'roll incroyables qu'on a écoutés toute notre vie. Il nous faut faire quelque chose dont on soit fier, qui soit la meilleure chose que nous puissions faire. L'impression que j'ai, c'est que si tu sors deux albums par an, tu ne peux pas travailler tant que ça sur chaque disque. Tu dois être plus instinctif, avec une approche moins scientifique. On travaille tellement dur sur nos chansons, on les trafique dans tous les sens. Et au final, je ne suis pas sûr que le résultat soit meilleur. Enfin si, je pense que ça l'est ! Mais c'est la façon dont les Hives ont toujours fait les choses. On sort peu de musique mais ça signifie qu'on est à 1000 % derrière ce qu'on sort. Il n'y a pas de remplissage dans notre monde.*” Malgré leur longue pause discographique, The Hives n'ont jamais cessé de tourner. Chaque été, on pouvait les voir en festival avec leurs *nudie suits* électriques à haranguer les foules avec des chansons qui commençaient à dater de plus en plus. Peut-on prétendre sur scène être le meilleur groupe du monde si on ne publie rien de neuf ? “*Nous avons laissé le trône vacant pendant dix ans,* concède Pelle, qui déplore la faiblesse de la concurrence. *Nous revenons et il est toujours vide ! C'est ridicule. J'aurais aimé que quelqu'un forme un groupe qui serait comme The Hives mais meilleur, on n'aurait pas eu besoin de revenir. Mais il s'avère que le monde a encore besoin de nous*”. Le rock a-t-il besoin d'être sauvé ? “*On vient de jouer des shows avec les Arctic Monkeys devant plus de 700 000 personnes en trois semaines. Donc je pense que c'est toujours assez populaire. Et puis il y a aussi des nouveaux groupes comme Viagra Boys qui marchent bien. Ce genre de rock'n'roll aujourd'hui se porte très bien, mais la presse en parle moins parce que le paysage médiatique est un peu fragmenté.*” On espère pour les Hives qu'ils parviendront à surmonter la supposée mort de leur pygmalion. Pour l'instant, ils ont choisi de lui rendre un hommage digne et majestueux en convoquant l'imaginaire des monstres et des films d'horreur gore où le sang coule à flots. “*Depuis qu'on est gosses et qu'on a découvert The Misfits, The Cramps et toute cette tendance de punk comme The Damned, qui avaient une esthétique de film d'horreur, on aime ce genre de choses*, explique Pelle. *La vidéo de 'Bogus Operandi' a été réalisée par un Français* (Aube Perrie, NdA). *Un mec incroyable, un réalisateur de génie. Tous les effets spéciaux étaient faits de façon old school, c'était très fun à faire. C'était notre rêve d'adolescents de faire un film d'horreur et il l'a rendu possible*”. ★

Album *“The Death Of Randy Fitzsimmons”*
(Disques Hives/ Fuga)

L'amère fratrie

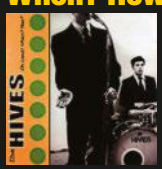
A l'instar d'Oasis ou des Kinks, The Hives sont menés par une fratrie explosive. Le chanteur Howlin' Pelle et le guitariste Nicholaus Arson sont frères : *“C'est terrible. On se dispute beaucoup. Plus jeunes, on ne s'aimait pas et on se battait tous les jours. Et puis on a formé le groupe et on a commencé à se battre au sujet de la musique. Maintenant, notre relation est meilleure, mais si on se retrouve à être impliqués dans la même chose au même moment, on va se quereller. C'est putain de fatigant, mais on se dispute encore.”* Récemment, Pelle a terminé un concert l'arcade sourcilière explosée et le visage en sang après avoir reçu son micro en plein visage après un lancer. La faute à son frère, qui a marché sur son câble, volontairement ? *“Non, il n'est pas assez bon. S'il l'a fait, c'est un coup de chance, il n'y a pas moyen qu'il soit si malin.”*

Photos Ebru Yildiz-DR

Discographie

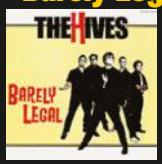
Le canal de Suède

"Oh Lord! When? How?" *(1996)*



Un an avant leur premier album, The Hives sortaient en mini-album de six morceaux qui trahit les influences premières du groupe : le hardcore mélodique de groupes tels que NOFX ("You Think You're So Damn Special"), le ska-punk ("How Will I Cope With That?"), le psychobilly ("Some People Know All Too Well..."). Un groupe punk mal dégrossi qui, du haut de ses dix-huit ans de moyenne d'âge, joue un rock'n'roll crétin et survitaminé.

"Barely Legal" *(1997)*



Pour son premier album, le groupe semble avoir trouvé sa voie — esthétique comme conceptuelle. Tous les ingrédients sont là : des chansons signées par Randy Fitzsimmons, enregistrées par Pelle Gunnerfeldt, interprétées par des musiciens au nom aussi exotique que Chris Dangerous ou Dr Destruction. L'uniforme n'est pas encore de mise, même si tout le monde est en noir. "Barely Legal" est une décharge d'énergie garage punk brute où le groupe envoie quelques saillies mémorables ("A.K.A. I-D-I-O-T", "Here We Go Again"), mais s'essouffle un peu sur la durée.

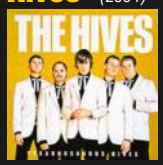
"Veni Vidi Vicious" *(2000)*

Tout se met en place ici : les sapes, les riffs, le chant hurlé de Howlin' Pelle, le son moins abrupt mais plus tranchant des guitares. Ça respire, c'est puissant, irrésistiblement catchy. "Veni Vidi Vicious" contient tous les morceaux qui ont fait des Hives un des groupes emblématiques du *"retour du rock"* du début du millénaire : "Main Offender", "Die, All Right!", "Hate To Say I Told You So", "Supply And Demand".

"Your New Favorite Band" *(2001)*

Toujours à l'affût d'un bon coup, Alan McGee, qui a senti venir le regain d'intérêt pour le rock'n'roll, signe The Hives sur son nouveau label Poptones. Il en résulte cette compilation au titre malicieux qui assemble les meilleurs morceaux des deux premiers albums du groupe, ainsi que des extraits de l'EP "A.K.A. I-D-I-O-T" (les frénétiques "Outsmarted" et "Mad Man"). Les singles stoogiens "Hate To Say I Told You So" et "Main Offender" ont droit à des vidéos qui jouent sur le mystère de Randy Fitzsimmons, l'album s'écoule à 400 000 exemplaires, le groupe explose.

"Tyrannosaurus Hives" *(2004)*

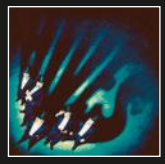


Forts de leur popularité, The Hives reviennent avec un album ambitieux, mélange de rock garage et punk incandescent aux trouvailles sonores (comme ce jeu sur la stéréo de "Two-Timing Touch And Broken Bones"). Le groupe y multiplie les tubes : "Walk Idiot Walk" au riff digne des Who première époque, le ska malin de "A Little More For Little You"et le trip vaudou de "Diabolic Scheme". Pochette dorée bling-bling, costumes façon Colonel Sanders, titre idiot : c'est le pic du groupe à tous points de vue.

"The Black And White Album" *(2008)*

Si le groupe l'annonce comme le *"premier album parfait de l'histoire"*, l'inspiration est en berne sur ce quatrième album. Plusieurs producteurs, des invités de prestige (tel Pharell Williams) : il y a trop de cuisiniers et la sauce ne prend pas vraiment. Les ouvertures funk, électro et cabaret sont louables mais ne convainquent pas. Reste un tube efficace, "Tick Tick Boom".

"Lex Hives" *(2013)*



Il aura fallu aux Hives cinq ans pour concevoir cet album qui avait été perçu à l'époque comme un retour en forme et semblait devenir au fil des années une belle épitaphe. "Lex Hives" est un pur disque des Hives, au son identifiable dès la première seconde ("Come On!"), comme le peuvent être les disques d'AC/DC ou des Ramones. *More of the same*, certes, mais diablement efficace.

Photo Pierre Terrasson-DR

“Transformer le bizarre”

KLAUS NOMI

“Terrien ou Martien ? New wave ou Opera ?”

Deux questions qui résument l’ambivalence de Klaus Nomi, l’alien de la pop. Portrait d’une étoile morte du sida voilà quarante ans.

PAR OLIVIER CACHIN

LA TRISTE SAGA DE KLAUS SPERBER, ALIAS NOMI, DÉBUTE LE 24 JANVIER 1944 EN BAVIÈRE, DANS LE PETIT VILLAGE D’IMMENSTADT, qui fait encore partie du “Grand Reich Allemand” pour quelques mois avant la défaite nazie. Fils unique, il grandit avec une mère célibataire plutôt stricte. Dès sa plus tendre enfance, Klaus découvre sa voix, celle d’un contre-ténor à l’incroyable puissance.

Mannequin humain

A 12 ans, il achète le EP d’Elvis Presley “King Creole”, qu’il cache dans la cave. Sa mère le trouve et va dans le magasin de disques pour l’échanger contre un album d’arias de Maria Callas. *“Ça m’a plu tout autant et par la suite, chaque fois que j’achetais un disque de rock’n’roll, je prenais un album de musique classique en même temps”*. La Callas est une influence décisive pour Klaus : elle donne un récital dans la petite ville où il habite, et son concert le bouleverse. *“J’ai croisé son regard et j’ai senti le feu en moi, j’ai failli m’évanouir. Le lendemain, je suis allé voir un professeur de chant et j’ai commencé à chanter de façon professionnelle. Chaque fois que j’obtiens un succès, quel qu’il soit, je joue un disque de Maria en son honneur.”* Dans les années 1960, Klaus obtient un job d’ouvreur au Deutsche Oper de Berlin Ouest et monte sur scène après les représentations, devant le rideau coupe-feu, chantant des arias et des reprises de ses idoles pour ses collègues.

“Des gens pensent que je ne suis pas humain”

A 28 ans, n’ayant pas réussi à intégrer la troupe de l’opéra berlinois où il travaillait, il décide d’émigrer à New York, se marie pour obtenir l’indispensable Green Card et fréquente la scène underground d’East Village, écrivant les premiers chapitres de sa légende. Dans un premier temps, c’est comme pâtissier qu’il officie, avant de décrocher un rôle dans “Der Ring Gott Farblonjet”, une réécriture comique de “L’Anneau Du Nibelung” de Wagner, et monte sur scène… après la fin de son service au restaurant. Il est mannequin humain dans la vitrine du magasin Fiorucci, qui multiplie les happenings. L’occasion d’y croiser Andy Warhol, habitué du lieu.

En 1978, avec son ami Boy Adrian, Klaus se lance dans la jungle du showbiz. Il devient Klaus Nomi, l’anagramme de “OMNI”, un magazine de science-fiction qu’il adore, et capte l’attention d’une troupe qui lance le concept de “New Wave Vaudeville”. Quatre représentations ont lieu à l’Irving Plaza, un club en déshérence situé dans la 15ème Rue. Parmi la trentaine d’artistes montant sur scène, on trouve Man Parrish, proche d’Andy Warhol, futur concepteur du hit “Hip-Hop, Be Bop (Don’t Stop)” et producteur/ remixeur pour Boy George et Gloria Gaynor, qui collaborera aux albums de Klaus Nomi. Après avoir fait monter sur scène un *stripper*, un chien chantant et quelques freaks, l’organisateur du show David McDermott annonce Nomi, qui débarque en tenue de cosmonaute, accompagné de Boy Adrian qui danse comme un robot, et chante “Mon Cœur S’Ouvre A Toi”, l’aria de Camille Saint-Saëns.

Ce soir-là, Klaus rencontre Joey Arias, qui deviendra son exécuteur testamentaire et qui a assisté à ce *coming out* opératico-futuriste : *“Les rideaux se sont ouverts et les lumières ont éclairé cet extraterrestre en robe noire avec une cape en plastique et des gants blancs. Tandis que la musique de Saint-Saëns démarrait, cette étrange version Weimar de Mickey Mouse a commencé à chanter avec une voix d’ange. J’ai la chair de poule rien que d’y repenser.”* Fumigènes, lumières stroboscopiques, bruit assourdissant de vaisseau spatial qui décolle, et Klaus disparaît dans la fumée blanche. Un choc esthétique qui va lui ouvrir les portes des clubs hype new-yorkais. Au CBGB, au Max’s Kansas City (où il fit la première partie de James Chance & The Contortions), Klaus vit la nuit, flirte avec le danger, croise Keith Haring, John McLaughlin, Kenny Scharf, Madonna et Jean-Michel Basquiat, qui sera brièvement son amant.

Il raconte en 1979 dans le magazine “Soho News” la création de son *alter ego* : *“Quand j’ai commencé à me maquiller, c’était difficile parce que pour le grand public, un homme maquillé, c’est étrange. Ça a commencé quand j’étais encore enfant en Allemagne, j’étais figurant à l’opéra et c’était normal d’être maquillé. Mais il y a des gens qui pensent que je ne suis pas humain. Ma mère est venue me voir à New York il y a deux ans et elle était tellement choquée. J’avais les ongles peints en noir et du rouge à lèvres noir, elle m’a dit : ‘*Tu ressembles au diable, je n’arrive pas à y croire*’. Je lui ai répondu : ‘*Mais mère, je SUIS le Diable !*’ C’était trop pour elle”.*

Disconomi

La carrière discographique de Klaus Nomi n’aura duré que deux ans, durant lesquels il a conçu deux albums : son premier date de 1981 et le présente avec le fameux costume en plastique et nœud papillon géant, version simplifiée de celui endossé par Bowie pour son live de “The Man Who Sold The World” pour l’émission Saturday Night Live en 1979. Le second LP, “Simple Man”, sort en 1982 et reprend le mélange de chansons originales, de reprises décalées et de titres classiques (deux du compositeur baroque Henry Purcell). C’est le dernier paru de son vivant, suivi en 1984 par “Encore”, un best of avec deux inédits, et en 1986 par “In Concert”, huit chansons enregistrées live en 1979 à New York, avec la reprise de Donna Summer “I Feel Love”. Ces quatre albums sont réunis pour ce qui pourrait être considéré comme une intégrale, mais une coda à cette collection existe : “Za Bakdaz”. Sorti en 2008, ce CD rassemble douze titres chantés en anglais, allemand, français et italien, mais aussi en *Nomi langage*, une glossolalie exprimée dans le titre de ce projet qui se traduit en “Nomi Homeland”. On y retrouve une version de son “Rubberband Laser” du second album aux côtés d’inédits tels que “Valentine’s Day” et “Cre Spoda”, ainsi qu’une reprise de la comptine de Noël “Silent Night”. Les musiques originales sont signées Page Wood et George Elliott, auteur de “Three Wishes” sur le second album. Ce sont eux qui signent les notes de pochette, décrivant ces bribes post-mortem comme *“un Rorschach musical, peut-être différent de ce qu’attendaient les fans de Nomi, mais cohérent avec ses racines opératiques et sa fascination pour tout ce qui était expérimental et futuriste”.*

Marionnette et caniche rose

Look d’alien, coupe de cheveux Toblerone, voix de diva : un cocktail qui mettra du temps à s’imposer, car les maisons de disques restent réticentes face à cet inclassable lutin de l’espace. *“Mon but est de transformer le bizarre en quelque chose de familier, et vice-versa. Comme si on dansait le twist dans la Twilight Zone et qu’on se sentait comme à la maison.”*

Le 15 décembre 1979 est une date charnière dans la carrière de Klaus, car c’est le soir où il est invité par David Bowie pour sa prestation télé dans la prestigieuse émission Saturday Night Live. Les deux artistes se sont rencontrés au Mudd Club, fameuse discothèque new-yorkaise, après un show de Nomi, qui a réussi à contourner le staff de Bowie et à aborder le chanteur. Impressionné par le look Bauhaus de Klaus, David, en plein trip germanique (il vient de sortir l’album “Lodger”), apprécie le rookie fantasque avec qui il partage quelques connaissances berlinoises. C’est la connexion Nomi/ Bowie établie ce soir-là qui amènera le Thin White Duke à inviter l’exilé allemand sur la scène du SNL. Présenté par Martin Sheen, qui s’est remis du tournage cauchemardesque de “Apocalypse Now”, Bowie est accompagné de Klaus et Joey Arias durant les trois morceaux qu’il interprète.

Pour “The Man Who Sold The World”, Bowie est en jupe, comme sur la pochette originale de l’album du même nom, mais cette fois c’est une mini-jupe d’hôtesse de l’air de China Airlines avec des chaussures à talon. Pour “Boys Keep Swinging”, seule la tête de Bowie apparaît, son corps étant remplacé grâce à des effets spéciaux par celui d’une marionnette désarticulée. Pour TVC 15, il est vêtu d’un costume en plastique si lourd qu’il est amené sur le devant de la scène porté par Klaus et Joey. Klaus et Joey font quelques pas de danse robotique et chantent les

Photos Spindizzy Music-DR

chœurs, promenant en laisse un caniche rose factice dans la bouche duquel est inséré un mini-écran télé. Fasciné par le costume de David, Klaus l'utilisera avec quelques modifications pour son look iconique, que l'on retrouvera en couverture du premier album. Un autre genre de "Space Oddity" pour cet artiste mutant.

Une des premières apparitions télévisées solos de cet autre homme qui venait d'ailleurs a lieu en 1980 sur BBC 2 dans la fameuse émission The Old Grey Whistle Test, où il chante "Total Eclipse", un des singles du premier album. On en entend une version live sur la BO du film new wave produit par Miles Copeland "Urgh! A Music War", rare témoignage du génie scénique de Klaus, costume bichrome et lèvres noires, accompagné de redoutables requins habillés en blanc, dansant comme un épileptique funky une chorégraphie spastique entre Ian Curtis et James Brown, avec les gants blancs de Mickey et des boots noires brillant comme des miroirs de bordel. Klaus a laissé tomber ses amis des années de plomb, il tourne avec des pros, veut à tout prix connaître le succès, obtenir la reconnaissance du public. Signé en France par le directeur artistique Jean-Pierre Baumel, il obtient un succès d'estime avec son single sans beat "The Cold Song" et étonne avec sa version éthérée du "Twist" de Chubby Checker.

Sa courte vie

En 1982, il assure les chœurs sur "Six Simple Synthesizers", morceau du premier LP de Man Parrish, puis sort son second album, "Simple Man", où il livre une version hallucinante de "Ding Dong", la fameuse chanson des Munchkins célébrant la mort de la méchante sorcière dans "Le Magicien D'Oz". L'avant-dernier morceau de la face B, "Death", tiré de l'opéra baroque de Purcell "Didon Et Enée", est le prélude du dernier acte de la courte vie de Klaus Nomi. Car la mort rôde, et elle n'a pas encore ce nom de quatre lettres qui décimera tant de décadents, d'homosexuels, de junkies et de marginaux, anéantissant une génération d'artistes dont Klaus Nomi fut la première victime visible.

Son déguisement scénique lui sert à masquer les cicatrices corporelles du sarcome de Kaposi qui le ronge. Joey Arias se souvient des derniers jours de Klaus, quand les médecins interdisaient tout contact et obligeaient les visiteurs à revêtir des sacs plastique pour les visites. *"Ses yeux étaient des fentes violettes et il avait des taches sur tout le corps. Il s'en amusait et me disait :* 'Appelle-moi dotty Nomi !' *(dots, taches en anglais, ndr.) L'herpès rongeait son corps, il devenait un monstre, c'était terrible à voir. Je lui ai parlé le soir du 5 août 1983 et je lui ai dit que j'avais ce rêve de le voir chanter à nouveau, même déformé. Il aurait chanté derrière un écran, je lui ai dit :* 'Tu seras comme le Fantôme de l'Opéra ! On refera des spectacles ensemble'. *Il m'a répondu :* 'Oui, peut-être'. *Il est mort pendant son sommeil cette nuit-là".*

Klaus ne jouera jamais le premier rôle de "Salomé", le film épique qu'il avait en projet. Il ne finira pas "Za Bakdaz", son opéra baroque'n'roll, ne verra pas l'influence qu'il a eue sur des artistes contemporains comme Lady Gaga, ni ne verra le Français M lui emprunter son style capillaire triangulaire. Pourtant, il laisse une marque indélébile sur cette new wave des années 1980, une décennie de fric, de toc mais aussi de grandeur et de rêves brisés, comme ceux qu'avait caressés l'alien teuton parti à trente-neuf ans rejoindre les étoiles. ★

Coffret *"Nomi" (4 LPs) (Spindizzy/ Legacy/ Sony Music)*

La fille la plus drôle et sympa du monde

THE BREEDERS

Trente ans après "Last Splash", l'album du succès et du tube "Cannonball", le groupe des fantasques Kim et Kelley Deal est toujours debout. Un nouvel album ? Non, un peu de nostalgie des années nonante.

PAR BASILE FARKAS

LES ASTRES, QUELQUEFOIS, SONT BIEN ALIGNÉS. Pour le groupe de Kim Deal, la bonne fortune s'est présentée en 1993 grâce à "Last Splash", deuxième album illustré par une pochette sanguinolente, et joli succès de cette saison-là (1,3 million d'exemplaires écoulés) en pleine époque du CD roi. Avec le recul, tout semblait réuni pour décrocher le jackpot indie rock. A la mort des Pixies, les Breeders, son groupe, pouvaient renaître avec cet album gavé d'excellents morceaux taillés pour l'époque. Tout cela en grande partie grâce à un tube, un vrai, "Cannonball".

Etat altéré

Janvier 1993, neuf mois après une éreintante tournée nord-américaine, les Pixies se séparent. Juste après avoir annoncé le scoop sur les ondes de la BBC, Black Francis prévient son vieux pote Joey Santiago par téléphone, Dave Lovering et Kim Deal auront droit à un simple fax. La fin couvait depuis des mois. En quatre albums et six denses années, les Pixies se sont épuisés à la tâche et des tensions sont apparues entre le patron et la bassiste. Le premier est professionnel, autoritaire et pas très doué pour les rapports humains. La seconde a l'air d'être la fille la plus drôle et sympa du monde, celle qui naturellement parle au public et qui, depuis peu, arrive un peu en retard ou dans un état altéré. Les interventions vocales de Deal sur le dernier album "Trompe Le Monde" sont mixées plus bas que jamais, quand elles ne sont pas carrément coupées au montage (elle a trouvé et enregistré une ligne de chant sur "Bird Dream Of The Olympus Mons" restée inédite à ce jour). C'est triste, mais il est temps de passer à autre chose. Black Francis a profité des quelques mois de pause pour se renommer Frank Black et enregistrer discrètement un album solo, qui sortira deux mois après la séparation, toujours chez 4AD.

Kim Deal, elle, a bien compris que les Pixies ne seraient jamais son véhicule. A peine deux chansons de son cru ("Silver" et le texte de "Gigantic") dans un répertoire qui compte plus de quatre-vingts originaux, c'est peu. Voilà pourquoi les Breeders existent. Une première mouture du groupe, sans nom pour le moment, naît en 1989, avec deux filles croisées en tournée : l'Anglaise Josephine Wiggs, bassiste dans The Perfect Disaster, et Tanya Donelly des Throwing Muses de Boston, également muselée dans le groupe de Kristin Hersh. Une démo est bricolée, prometteuse et remplie de chœurs. 4AD lâche les subsides pour un album, qui sera rapidement enregistré en Ecosse par Steve Albini, l'homme qui avait si bien capté "Surfer Rosa" des Pixies. Ce nouveau groupe n'a répété que quelques jours au Royaume-Uni avant d'aller en studio, mais "Pod" est une merveille. Un disque décharné, sans pistes ajoutées, mais qui sonne magnifiquement : la basse de Josephine Wiggs est aussi belle et simple que dans les Pixies ; Tanya Donelly assure des contre-chants elfiques et tient la Gibson Les Paul exactement comme Kim aime : des solos de peu de notes dans un ampli dont les lampes semblent en train de griller. Le jeune batteur de Slint, maquillé sur les photos et crédité sous l'alias féminin de Shannon Doughton pour des raisons contractuelles, tient le tempo avec autorité — la prise de son éléphantesque de son instrument y est pour beaucoup. Enfin, c'est un ravissement de découvrir Kim Deal en chanteuse à plein temps. Une grâce à l'accent du Midwest qui utilise désormais une palette beaucoup plus large. L'auditeur a l'impression d'être dans la même pièce que les musiciennes quand il entend ces chansons habitées, crues, mélodiques ("Fortunately Gone") mais jamais trop sucrées. "Pod", d'ailleurs, est une splendeur de naturalisme sonore, un disque quasiment sans compression à la dynamique incroyable. Quelque part au nord-ouest des Etats-Unis, un fan des Pixies cherche la formule parfaite entre rage et mélodie pour son groupe, Nirvana ; il sera subjugué en entendant "Pod", plaçant aussitôt

Photo Kevin Westenberg-DR

Pas besoin d'être virtuose, la beauté

le disque sur le podium de son classement personnel. Vaughan Oliver signe une de ses plus belles pochettes et l'album sort en mai 1990, trois mois avant "Bossanova" des Pixies. Ces derniers, contrairement aux Breeders, continuent de tourner sans relâche et visent le succès de masse, qui viendra mécaniquement — un Zénith pour leur passage parisien — mais dans une ambiance de plus en plus glaciale. Tandis que ses trois collègues ont quitté Boston pour Los Angeles, Kim Deal a des préoccupations plus musicales : enregistrer la suite. Il s'agira d'un EP, commencé en Angleterre et terminé à New York avant la sortie de "Trompe Le Monde". Une nouvelle guitariste entre en scène, Kelley Deal, la sœur jumelle.

Dans leur turbulente adolescence, les frangines ont joué dans les bars de Dayton des morceaux de Patsy Cline, Hank Williams ou Linda Ronstadt. Seul problème : Kelley n'est pas vraiment guitariste, elle consulte des documents top secret en tant qu'analyste pour l'industrie aéronautique militaire, ce qui n'est pas très rassurant pour la sécurité du pays. La pochette de "Safari" est encore une œuvre d'art, son contenu est fantastique : une première version de "Do You Love Me Now?" qui figurera sur "Last Splash", une reprise impeccable de "So Sad About Us" des Who et deux compositions audacieuses, "Don't Call Home" et la chanson-titre. Au contact des Pixies, Kim a exploré toutes les méthodes pour rendre une chanson surprenante, elle s'approprie ces ruses (arrêts, placements rythmiques curieux, motifs de guitare simples et entêtants) sur ces deux splendeurs qui alternent dissonance et harmonie, griffure et caresse. Au cours des séances new-yorkaises, Everett True, un journaliste du "Melody Maker" passe au studio accompagné d'un admirateur américain. Kelley Deal : *"On nous a présenté ce type :* 'C'est Kurt, il joue dans un groupe.' *Il était très timide, il parlait à peine. On a un peu traîné ensemble, et puis il est parti. Quelques semaines plus tard Nirvana avait explosé et on s'est dit :* 'Ah d'accord… c'était lui.' " Kim Deal, tout à son ouvrage, le calcule à peine. La jeune femme, fraîchement trentenaire, a encore son CDI chez les Pixies, mais l'EP, quand il paraît en avril 1992, attire un peu l'attention. On voit passer de temps en temps le clip de "Safari", un hommage à celui de "Paranoid" de Black Sabbath, que Kim vénère. Kelley apparaît en tailleur strict : *"Je venais directement du travail..."*

Un énorme joint

Au commencement des Breeders, le plan était le suivant : Kim composera le premier album, Tanya Donelly le second. Finalement, les *Eleveurs* — un surnom que donnent à l'époque certains gays aux hétéros — deviennent une fois pour toutes le groupe de Kim Deal. Sans acrimonie, Donelly s'en va réenregistrer les maquettes qu'elle a gravées et sur lesquelles Kim joue un peu de guitare. Son nouveau groupe, Belly, autre fleuron de 4AD, connaîtra lui aussi son petit succès. Kim Deal a aussi quelques projets sur le feu. Elle a enfin pu penser un peu aux Breeders et composer de nouvelles chansons. D'abord, il a fallu trouver un nouveau batteur : Jim Macpherson, un gars du coin. Ses roulements énergiques, sa frappe précise et franche — il exerce aussi le métier de charpentier — en feront l'homme de la situation. Avec Josephine Wiggs et lui, de solides bases sont posées. Est-ce l'un des mystères de la gémellité ? Pour Kim, consciemment ou pas, jouer avec Kelley tient de l'évidence. Au début des Pixies, elle a proposé à sa sœur de faire un essai à la batterie, non concluant. Depuis leur prime jeunesse, les deux frangines chantent en harmonie et expérimentent tous les stupéfiants disponibles dans l'Ohio. Jouer de la guitare ensemble sur scène va donc de soi, quand bien même l'une des deux ne sait pas vraiment en jouer. D'autant que Kim et Kelley souscriront toujours à la philosophie originelle des Pixies, et du punk en général : pas besoin d'être virtuose, la beauté du geste réside dans sa sincérité. Quand Kim convie à nouveau Kelley pour la suite, cette dernière demande à son employeur un congé sans solde, refusé. Elle démissionne sans se poser de questions et rejoint pour de bon sa cadette (de onze minutes) comme guitariste lead des Breeders. Le nouveau line-up peut commencer à répéter sérieusement et bosser des nouveautés. Le 21 juin 1992 démarre à Dublin une petite série de concerts *de chauffe*. Sauf qu'il s'agit en fait de la première partie de Nirvana, devant 8 500 spectateurs. Au moment de faire la balance, Jim Macpherson demande à Dave Grohl à quoi servent les gros haut-parleurs noirs disposés à côté de sa batterie. On n'utilise pas de retours quand on joue dans les bars de Dayton.

Après ce joyeux périple britannique terminé au festival de Glastonbury, les Breeders rassemblent leur matériel dans le sous-sol de Kim qui est retournée vivre dans l'Ohio. En novembre, les quatre posent sur bande des idées au bien nommé studio Cro-Magnon, tenu par Tobin Sprout de Guided By Voices, héros lo-fi locaux que les Breeders fréquenteront et reprendront. Jim Macpherson : " *'New Year' a été la première chanson maquettée à Cro-Mag en 1992. Au moment d'écouter, Kim a éteint toutes les lumières et allumé un énorme joint.*" En janvier 1993, juste après l'annonce de la fin des Pixies, Macpherson et les sœurs Deal prennent la route avec tout l'équipement dont Kim dispose dans une remorque. A presque 4 000 kilomètres de là, à San Francisco, Californie, un studio a été réservé.

La partie technique est confiée au Britannique Mark Freegard, ingénieur du son peu connu mais compétent que le groupe a rencontré pendant les séances de "Safari". Son CV est curieux, Il a travaillé avec The Special AKA, Marillion ou New Model Army. Il coproduira avec Kim Deal ces séances studieuses.

Tunnel en contreplaqué

"Nous n'avons jamais été grunge" a toujours affirmé Kim Deal. Le quartette commence son séjour dans la Bay Area en passant en revue ses nouvelles chansons dans un local de répétition. Dans le lot, une démo intitulée "Grunggae". En travaillant l'intro, Josephine Wiggs se trompe d'une case sur le manche de sa basse. La fausse note procure

du geste réside dans sa sincérité

Photo Kevin Westenberg-DR

un petit frisson d'excitation aux personnes présentes dans la pièce, un accident heureux, décisif. La maquette prometteuse va peu à peu se transformer en "Cannonball", le tube, la locomotive du disque à venir. Démarrent quatre semaines d'enregistrement au Coast Recorders. Pour limiter un peu les dépenses, tout le monde dort sur des bateaux-hôtels. Le luxe sera le temps disponible pour capter cette musique nouvelle sur un magnétophone 24-pistes à bandes. Le rigoureux travail des mois précédents porte ses fruits : tout le monde est en place, ce qui laisse la place pour innover, tenter des choses. Sur la nouvelle version de "Do You Love Me Now?", Kim met sa tête sous le capot d'un piano à queue afin que sa voix se réverbère sur les cordes. Le bruyant "SOS" est aussi un terrain d'expérimentations : Kelley Deal a apporté sa machine à coudre, sa sœur décide de l'enregistrer et de passer le tout dans un ampli Marshall ; la même Kelley joue *SOS* en morse avec les larsens de sa guitare et, pour que le son soit encore plus étrange, on construit un tunnel en contreplaqué entre l'amplificateur et le micro. Mark Freegard se prend au jeu et passe les sons dans une cabine Leslie dès qu'il juge cela pertinent. Ainsi qu'elle l'a déjà fait sur "Pod" et "Safari", la cheffe du groupe joue des parties de guitare rythmique sur une acoustique qui est elle aussi branchée dans un Marshall. C'est le son qu'on entend sur "Cannonball", où les voix saturées sont saisies dans un micro pour harmonica, branché lui aussi dans un ampli de la marque anglaise. Dans ses bagages, Kim Deal a même pris le carillon à vent qui était accroché sous le porche de sa maison de Dayton. On l'entend sur la fin de "Invisible Man". La violoniste Carrie Bradley, déjà présente sur "Pod", vient jouer quelques parties inspirées. Cette vieille copine est membre d'un groupe de Boston que Kim apprécie, les Ed's Redeeming Qualities. *"Ils me faisaient penser aux Pogues, mais avec plus de dents"*. Une reprise d'une de leurs compositions figurera à la fin du disque, "Drivin' On 9", très poignante ballade country.

Kelley Deal n'est pas Joe Satriani ? Certes, mais elle joue une partie de guitare slide merveilleuse sur "No Aloha", sur une lap steel prêtée par Chuck Prophet. La chanson, une partie calme puis un final électrifié, sera l'un des sommets de l'album. Kelley, également, chante "I Just Wanna Get Along", un morceau de sa frangine dont tout le monde pense qu'il est un message revanchard à Frank Black. Peut-être, mais ce qui vient d'être enregistré est en soi une enfilade d'uppercuts musicaux. Ces chansons sont diablement bonnes et bien produites,

Photo Kevin Westenberg-DR

Les Breeders touchent un grand public que les Pixies n'ont jamais vraiment conquis

puissantes, accrocheuses, mais subtiles et inventives : "New Year", "Divine Hammer", "Saints", "Hag", "Invisible Man" et, bien sûr, "No Aloha" et "Cannonball". Quand "Last Splash" sort en août, le label croit en la destinée de l'album. On a recruté un vidéaste nommé Spike Jonze pour le clip de "Cannonball" qui est coréalisé avec Kim Gordon de Sonic Youth. Les deux mêmes filmeront aussi la vidéo de "Divine Hammer". Quand il paraît en single, "Cannonball" cartonne immédiatement. Une petite bombe pop habilement saturée qui saisit l'air du temps. La puissance de Nirvana mais avec une joie de vivre indéfinissable. Les Breeders se lancent dans une longue tournée, passent dans des salles de plus en plus grandes et touchent un grand public que les Pixies n'ont jamais vraiment conquis. C'est la fiesta. Les apparitions des jumelles sont toujours un joyeux moment de rigolade. Elles sont drôles, souriantes, déconneuses, elles fument des clopes entre et pendant les chansons. Kim et Kelley Deal sont assurément *cool* comme disent alors les jeunes à l'époque du gouvernement Balladur.

Joie simple

Le titre de l'album, "Last Splash", est tiré des paroles de "Cannonball". Le dernier plongeon, le dernier *plouf*. Une prophétie involontaire car, bien sûr, la fête prend vite une tournure plus sombre. Les tunnels de concerts épuisent tout le monde. Kim et Kurt Cobain se croisent à nouveau pour une interview au même journaliste du "Melody Maker" pour le numéro de Noël 1993. Les deux étoiles paraissent complètement rincées, échangent des propos incohérents, faussement légers, voire sincèrement déprimés. Fin 1994, Kelley Deal est arrêtée à son domicile alors qu'elle reçoit de l'héroïne par la Poste. La musicienne a développé un fâcheux penchant pour les opiacés depuis l'adolescence, on la place de force en clinique de désintoxication. Kim Deal n'aime pas les aiguilles, mais file tout de même un coton pas très bon. Elle picole beaucoup, fume des quantités d'herbe qui impressionneraient les Wailers de Bob Marley (qu'elle aime beaucoup) et ingère dans son organisme un peu tout ce qui se présente. Les gens du métier qui la croisent la trouvent même de moins en moins sympathique. Cependant, pas question de continuer les Breeders pendant que Kelley se soigne. Kim monte un nouveau groupe avec Macpherson et deux musiciens de Dayton, The Amps, pour un album excellent mais forcément moins vendeur ("Pacer", 1995). Après que Kelley a sorti deux albums charmants et brinquebalants avec des potes de clinique ("Go To The Sugar Altar", 1996, et "Boom! Boom! Boom!" l'année suivante sous le nom The Kelley Deal 6000), les Breeders mettent un temps fou à se remettre en marche. Kelley replonge dans l'héro à l'occasion, et ne boude pas non plus la Budweiser ; Kim, elle, se noie aussi dans ses turpitudes éthyliques qu'elle documente dans le sublime "Title TK" (2002) avec de nouveaux musiciens. La rédemption surviendra juste après, avant une lucrative et émouvante réconciliation des Pixies, puis un album des Breeders excellent ("Mountain Battles", 2008). Kim Deal décide aussi de se rabibocher avec Josephine et Jim pour les vingt ans de "Last Splash" en 2013. Dix ans plus tard, les quatre même célèbrent à nouveau l'album, à juste titre, même si cet embaumement a quelque chose d'un peu triste. Un album est sorti entre-temps, "All Nerve" (2018), bon mais moins inspiré. Nul ne sait à quoi ressemblera la suite mais, au frisson du saut depuis le grand plongeoir, Kim et Kelley Deal préfèrent désormais la joie simple d'être vivantes. ★

Réédition *"Last Splash 30th Anniversary"*
(4AD/ Beggars)

Avant avant-dernier plongeon

Le coffret anniversaire des vingt ans de "Last Splash" était un objet précieux, voire définitif, qui rassemblait toutes les faces B, démos, EP, un live d'époque, un livret et des photos inédites. La nouvelle édition, en deux 33 tours, est plus resserrée. L'inédit est un morceau à trois temps, "Go Man Go", coécrit par Kim Deal avec Black Francis bien avant "Last Splash", mais réenregistré de fraîche date avec les Breeders. Une édition des quarante ans sera-t-elle nécessaire ?

Drôle de façon d'appeler un premier album

TOM WAITS

Une voix agréable, le label de Jackson Browne et Linda Ronstadt, des ballades jolies au point d'être reprises par les Eagles et Norah Jones : **"Closing Time", le premier Tom Waits, sorti il y a cinquante ans,** n'annonçait ni les braillements à la Beefheart, ni le théâtre à la Kurt Weill, ni la grosse voix Louis Armstrong. Tom Waits aurait-il été génial même s'il n'était jamais devenu Tom Waits ?

PAR LÉONARD HADDAD

LE TYPE EST TOUT JEUNE, PAS ENCORE VINGT-QUATRE ANS. Le rock, il s'en fout comme de sa première cigarette roulée. Il jouait de la guitare dans un groupe, comme tout le monde, et pas trop mal semble-t-il, mais il se plaît davantage au piano, à improviser du ragtime au ralenti. Rag'n'jazz plutôt que rock'n'roll, c'est un choix esthétique et existentiel pas plus bête qu'un autre. Certains se fantasment le pouce levé à faire du stop avec un étui à guitare dans le dos, d'autres s'imaginent plutôt au volant d'une vieille Buick au cuir élimé, allant d'un patelin à l'autre en quête de bars où caler leurs fesses sur un tabouret bosselé, une flasque de whisky posée sur le rebord d'une vieille casserole désaccordée. L'allure du jeune Tom Waits, son style, est une imagerie, une poésie. Pianoter dans un coin sombre à droite avant les toilettes, juste à côté du téléphone où un type appelle une ancienne fiancée qu'il n'a pas vue depuis quarante ans. Néon blafard sur cendrier plein.

Le disque de Tom Waits qui ne ressemble pas à un disque de Tom Waits

Votre femme n'aime pas Tom Waits. Votre mari non plus. Il fait peur à vos enfants. Une fois, il y a longtemps, quand les copains étaient venus boire un verre et jouer à la PS2, vous avez essayé de mettre "Rain Dogs", "Bone Machine" ou "Heartattack And Vine", et ça a été un grand moment de solitude. Certaines choses sont moins faciles à partager que les autres. Aimer Tom Waits ne s'improvise pas. On y travaille, on s'y attelle, on y accède. On dit "*acquired taste*" en anglais, un goût acquis, mais il s'agirait plutôt d'une conquête. Son œuvre est une montagne, il faut choisir son versant, bien préparer l'expédition, se munir de piolets, de barres de céréales et d'une bonne dose de courage. Ça se mérite, comme une médaille — ou comme une punition. Les mélos grandioses ("Tom Traubert's Blues", "On The Nickel", "Soldier's Things") succèdent aux doubles albums de jazzeries parlées ("Nighthawks At The Diner", 1975), les country blues bouleversants susurrés avec Crystal Gayle ("One From The Heart") aux bluettes lounge parodiques roucoulées avec Bette Midler ("I Never Talk To Strangers"), les décharges rythmiques électrisantes ("Underground", "Lie To Me") cohabitent avec les vacarmes assourdissants ("Cemetary Polka"), les Opéras de Quat'Sous pour Jarmusch ("Night On Earth") avec les opérettes à deux balles pour pas grand monde (le troisième disque de "Orphans"), les prouesses vocales à la Screamin' Jay Hawkins ("Dirt In The Ground", "Yesterday's Here") compensent les hurlements païens à le faire passer pour Tino Rossi ("Filipino Box Spring Hog"). En clair, Tom Waits, quand c'est beau, c'est beau à pleurer. Quand c'est moins beau, c'est… compliqué.

Et puis, il y a "Closing Time", le disque de Tom Waits qui ne ressemble pas à un disque de Tom Waits. Le disque de Tom Waits simple comme bonjour — ou comme bonne nuit — que tout le monde peut aimer. Les adeptes inconditionnels parce que c'est un trésor caché, l'atout dans

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Chaussures pointues, chemise, cravate, et l'air de venir à peine de se réveiller

la manche, celui dont ils peuvent dire : "*Mais si, fais-moi confiance, écoute ça*" et voir un point d'interrogation admiratif se dessiner sur le visage de leurs interlocuteurs fans de Cat Stevens. Et les autres parce qu'ils n'auraient en effet jamais imaginé un truc aussi beau, aussi simple, aussi direct, signé du croque-mitaine enragé de "Mule Variations". Ici, les chansons se fredonnent, elles sont jolies, douces, évocatrices. Des chansons d'amour et de bagnoles, des chansons de nuits et de lunes, des arpèges acoustiques qui ressemblent à leur année de sortie 1973, ce qui, pour une âme hors d'âge comme Tom Waits, serait presque un motif d'embarras. L'artiste, lui, ne renie même pas "Closing Time", il se contente de l'ignorer. N'en jouait jamais le moindre extrait en concert (quand il faisait des concerts) et n'en parlait en interview (quand il donnait des interviews) que comme d'un diplôme, un rite de passage, une collection de chansons post-adolescentes dans lesquelles il faisait semblant d'être vraiment jeune ("Virginia Avenue") ou d'être déjà vieux ("Martha").

Pas du même monde

Les années soixante-dix sont commencées depuis à peine deux ans quand Tom entre pour la première fois en studio. Il a une vingtaine de chansons déjà écrites, dont les démos à la guitare ressurgiront plus tard sous le titre "The Early Years". Des bonnes ("Martha", "I Hope That I Don't Fall In Love With You"), des un peu moins bonnes ("Ice Cream Man", "Lonely"), certaines qu'il gardera pour le deuxième album ("Please Call Me, Baby"), d'autres qu'il publiera juste en single ("Blue Skies"). Il a un manager, une terreur semi-mafieuse nommée Herb Cohen, le type qui s'occupe de Frank Zappa. Il a effectué ses classes à San Diego, la ville où vivent sa mère et sa sœur. Il y faisait des pizzas et la plonge dans un dîner merdique et travaillait de nuit comme videur dans un coffee house, où il prenait aussi quelques tours de chant. Waits fait partie de cette minorité de jeunes Américains nés à la fin des années quarante qui, lorsqu'on leur dit *"beat"*, ne pensent pas à Ringo Starr mais à Jack Kerouac. Tombé dans la marmite Charles Bukowski quand il n'était pas encore en âge d'y boire, il a décidé que ce type-là, au moins, racontait le vrai Los Angeles, le sien, celui de Downtown et de la San Gabriel Valley, celui des SDF et des "*colorful characters*" (personnages plus grands que nature) qui se croient figurants dans un roman de Raymond Chandler. Celui des bars fatigués, avec des poivrots qui en sont à leur sixième double de la soirée, deux-trois filles trop maquillées qui attendent qu'on vienne leur en offrir un troisième et quelqu'un dans l'arrière-salle en train de se faire rincer au billard. Celui aussi où vit son père Frank, auquel le fiston rend visite

trois fois par semaine en bus, sur le chemin du Troubadour, la salle de concert de West Hollywood où il va tenter — et saisir — sa chance. Ça se passe un samedi soir. Le futur mogul nommé David Geffen l'entend chantonner "Grapefruit Moon". Pas manchot pour repérer (et vendre) les talents naissants (Crosby, Stills, Nash, Browne, Eagles, Mitchell & Young, c'est lui), Geffen voit Tom comme le vilain petit cheval de son écurie, la grosse cote, le non-hippie absolu arborant une tout autre façon d'être et de s'habiller, chaussures pointues, chemise, cravate, et l'air de venir à peine de se réveiller quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Pas l'ombre d'un zeste de flower power chez lui, pas de joint au coin des lèvres, pas de maison dans les canyons ni de veste à franges, bref, l'anti-Neil Young (qu'il se paiera en interview, pour se faire remarquer), un mec qui écoute Ray Charles, James Brown et Mose Allison, ne sera jamais pote avec les Mamas & Papas et n'aurait effectivement pas fait l'affaire comme quatrième membre de Crosby, Stills & Nash. Pas du même monde, pas sur la même planète. Certains y voient une pose affectée, et de fait, tout chez lui est soupesé, réfléchi, esthétique. Mais tout est aussi 100% authentique : lui au moins est couleur locale, un vrai de vrai, pas un de ces gars de Toronto ou des villages new-yorkais qui se veulent calife à la place des vrais califes. Il n'est même pas original, plutôt un cliché ambulant, mais un cliché de l'époque précédente, un cliché qui aurait traversé le temps. Veut-il même être une rock star ? On peut en douter.

Beauté presque banale

"Closing Time", l'heure de la fermeture. Drôle de façon d'appeler un premier album. Geffen propose que le disque soit produit par Jerry Yester de The Lovin' Spoonful, qui milite pour des guitares acoustiques chics, des chœurs bien placés, des cordes chiadées et une batterie presque pop, tout ce qui fera le succès de chefs-d'œuvre comme "Ol' 55", "I Hope That I Don't Fall In Love With You", "Martha" ou "Grapefruit Moon" auprès d'artistes plus mainstream (Nanci Griffith, Eagles, Tim Buckley, Hootie And The Blowfish, Norah Jones, même Bon Jovi) qui ne se lasseront pas de les reprendre au cours des décennies suivantes. *"Ecouter la version Eagles de 'Ol' 55' ? C'est comme regarder de la peinture en train de sécher"*, dira Tom, en revenant de la banque après avoir encaissé son chèque. A l'opposé de Yester, le jeune artiste pousse vers le jazz(y), la contrebasse, un son alcool et tabac froid à la Chet Baker qu'il radicalisera sur l'album numéro 2 ("The Heart Of Saturday Night"), le même en tellement moins bon qu'il ne compte pas vraiment. Les deux versants du disque (la première face plus folk, la seconde plus cabaret) se réconcilient sous le haut patronage de Randy Newman, seul pianiste blanc qui trouve grâce à ses yeux. Le disque a une bobine triste et des cernes sous les yeux, le tarif des nuits courtes et des cœurs brisés. Tom nous prend par les sentiments et nous tient par la barbichette. Le premier qui chialera aura un solo de trompette.

Waits aurait sans doute voulu laisser "Closing Time" à la niche, dans une espèce d'oubli culte inodore et indolore, mais le disque ne se laisse pas faire. Ici, les ballades ne sont pas des soulagements, des reprises de souffle entre deux délires de punk blues incandescent (comme sur ses albums post-1983) mais une clef de voûte, la nature de la bête. Il s'agit d'un de ces (rares) premiers albums dont il est impossible de dire que "*tout était déjà là*" puisque rien n'était tout à fait là, ni la voix, ni la folie, ni la fièvre, ni les percussions fracassées, ni les élucubrations chamaniques, ni les gospels possédés, ni les visions infernales boiteuses, boschiennes, incantatoires. Mais la beauté, elle, était partout, jusqu'au morceau titre, instrumental lointain et proche comme un sifflet de train au fond de l'horizon, dont on ne sait s'il arrive ou s'il s'en va, si le jour se lève ou se couche, si les amours commencent ou s'achèvent. Tout à l'heure et demain sont une seule et même chose, ouverture et fermeture forment un cycle sans fin.

"*Je n'étais pas assez aventureux quand j'étais jeune, je le suis devenu beaucoup plus tard*", dira Waits. On peut débattre à l'infini des vertus de l'aventurisme en pop music, tout en constatant que "Closing Time" offre un sacré contre-argument. En 1973, le jeune Tom n'a encore inventé aucun des deux Waits iconiques qui suivront, ni le Louis Armstrong blanc déchiré, ni le personnage de gargouille excentrique martelant un harmonium et beuglant dans un mégaphone, sur un lit de guitares et marimbas avant-jazz déglingués. Il se contente de faire un beau disque simple, accessible, immédiatement séduisant, qui ne détonne pas au milieu des James Taylor, Jackson Browne, John Prine, Randy Newman ou Van Morrison de saison. Un disque de singer-songwriter qu'on remarque moins pour sa posture ou sa vision que pour ses bonnes chansons. Et paradoxalement, c'est ce qui en fait une œuvre exceptionnelle. Comme le Bruce Springsteen de "Greetings From Asbury Park, N.J.", paru la même année, le type est génial avant même d'avoir trouvé sa formule à lui. Il réussit un disque d'un classicisme somptueux, d'une beauté presque banale, un disque qui n'accouche de rien d'autre que de lui-même et se garde bien d'annoncer la suite. Comme "Greetings…", encore, on peut l'aimer sans conséquence, sans engagement, l'aimer tout seul et sans avoir jamais besoin (ni envie) d'écouter le reste d'une discographie intimidante. L'aimer, même, en restant allergique à tout ce que Tom Waits finira par représenter. Un disque pas forcément nécessaire mais 100% autosuffisant. Un diplôme, disait-il. Une fin en soi autant qu'un début. ★

Bruce S x Tom W

Aucun rapport entre "Singapore" et "Nebraska", entre "Way Down In The Hole" et "Dancing In The Dark". Pourtant, les chemins de Springsteen et Waits se sont croisés un certain nombre de fois. Ils ont joué ensemble en 1988 à la Black And White Night, soirée hommage à Roy Orbison, idole partagée. Quelques années auparavant, l'auteur de "Thunder Road" reprenait souvent en concert la "Jersey Girl" de Waits (y compris en le faisant monter sur scène), refrain qu'il aurait rêvé avoir écrit lui-même, avec ses *shalalala* à pleins poumons. Chacun a sa côte des Etats-Unis préférée, mais une même quête d'authenticité, frappée au coin du bon sens et des musiques noires, avec Ray Charles, Sam Cooke et James Brown en héros précoces. Nés la même année (1949) à la maternité, ils se sont suivis aussi en studio : un premier album enregistré en 1972 et sorti au premier trimestre 1973, avec comme particularité que ces disques "inauguraux" ("Closing Time" et "Greetings From Asbury Park, N.J.") sont à la fois des merveilles et des trucs qui ne ressemblent en (presque) rien à ce qui suivra. La première mue Springsteen (triomphale) a lieu en 1975 ("Born To Run") en parallèle de l'inauguration par Waits de sa *grosse voix* en lambeaux ("Nighthawks At The Diner"). Leurs deuxièmes réinventions se feront en 1983 pour Tom ("Swordfishtrombones") et 1984 pour Bruce ("Born In The USA"), séparées cette fois d'un an et de quelques dizaines de millions d'exemplaires vendus.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Une guitare achetée sept dollars

THE STAPLE SINGERS

Pops Staples et les siens ont écrit des pages glorieuses de la musique noire américaine. A l'occasion de la ressortie en coffret de l'intégralité du festival Wattstax, **traversée du siècle avec la Sainte Famille.**

PAR VIANNEY G.

Photo Don Paulsen/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

DANS UN PASSAGE DE "SUMMER OF SOUL", DOCUMENTAIRE OSCARISÉ CONSACRÉ AU HARLEM CULTURAL FESTIVAL DE 1969, UNE OGRESSE EN ROBE MAGENTA S'ÉPOUMONE SUR UN VIEUX CLASSIQUE GOSPEL : C'EST MAHALIA JACKSON. Déboule alors du haut de son mètre soixante Mavis Staples, insolente de jeunesse, qui pousse l'artiste — une amie de la famille — dans ses retranchements, rivalité et vénération mêlées. La rencontre, renversante, n'est qu'un instantané parmi d'autres d'une histoire qui débute plus au sud, une cinquantaine d'années auparavant.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Harmonies divines et trémolo

Lundi 28 décembre 1914, Winona, Mississippi : pas de myrrhe ou d'encens pour accueillir la première goulée d'air frais de Roebuck "Pops" Staples. Petit-fils d'esclaves, Roebuck grandit dans la plantation de Charley Patton. Encore adolescent, il écume le Chitlin' Circuit et chante en parallèle à l'église baptiste du coin. En 1936, marié et déjà père de deux enfants — Cleotha et Pervis ; Yvonne et Mavis suivront peu après —, il décampe à Chicago. Après la guerre, il multiplie les boulots tandis que la famille prend ses marques dans le South Side. Si Pops délaisse la guitare pendant une décennie après son arrivée à Chicago, il mène un groupe de gospel local (le genre connaît alors son âge d'or), les Trumpet Jubilees. Exaspéré par le peu d'engagement des autres membres, il jette l'éponge. Mavis, interrogée par le journaliste Greg Kot, auteur de la biographie de référence du groupe ("*I'll Take You There: Mavis Staples, The Staple Singers, And The Music That Shaped The Civil Rights Era*") : "*Un soir, il est rentré plus tôt à la maison parce que personne n'était venu aux répétitions. Il était écœuré.*" Penché sur une guitare achetée pour sept dollars chez un prêteur sur gages, Pops dispose Mavis, Pervis, Cleotha et Yvonne en demi-cercle autour de lui : "*La première chanson qu'il nous a apprise était 'Will The Circle Be Unbroken'.*" Rapidement, la famille tourne dans les églises baptistes du South Side et, en 1953, les Staple Singers gravent un album pour United, sur lequel la toute jeune Mavis réalise déjà des prouesses sur "Won't You Sit Down". La tentative fait long feu, et Pops retourne bosser dans une aciérie. Mais Vee-Jay, maison de disques entièrement dirigée par des Noirs, les convoite et leur permet d'enregistrer le splendide "Uncloudy Day". Leur première période s'ouvre, elle va durer jusqu'au milieu des années 1960, essentiellement chez Vee-Jay et Riverside. Dès le départ, tout est là, les harmonies divines, les salves de claques, le trémolo enveloppant de la guitare de Pops, pour un gospel sous haute influence Delta blues. Le meilleur document sur cette période est peut-être leur interprétation de "Pray On" pour une émission télévisée de 1966 (il en existe une version colorisée sur YouTube), avec Willie Dixon à la contrebasse, terrassante, à faire convulser à même le sol… Dans un documentaire de 2002, Bob Dylan se souvient de la première fois où il a entendu les Staple Singers : "*On écoutait la radio en soirée. Le programme gospel commençait vers minuit. C'est comme ça que j'ai connu les Swan Silvertones, les Highway Q.C.'s et tout le reste. Mais les Staple Singers… Ils étaient différents.*" C'est Robert Shelton qui le présente à Pops fin 1962, alors que Dylan joue régulièrement "Blowin' In The Wind" sur scène depuis le début de l'année. Le patriarche des Staples est impressionné qu'un jeune Blanc du Nord exprime avec autant de justesse son expérience de Noir du Sud, et le groupe enregistre sa propre version à peine deux semaines après la sortie du "Freewheelin' ". Ce tournant leur ouvre les festivals de folk, comme Newport : ils y retrouvent le jeune Zimmerman, qui s'est sévèrement entiché de Mavis. La première tentative d'approche a lieu lors du tournage d'une émission télé, où Dylan apostrophe son possible futur beau-père : "*Pops, je veux épouser Mavis !*" Réponse de l'apostrophé : "*C'est pas à moi qu'il faut demander !*" Ils se fréquentent un temps, échangent des lettres pendant plusieurs années, mais Mavis est sceptique quant au sérieux de la proposition. Cette occasion manquée n'empêchera pas le groupe de reprendre de nouveau Dylan sur "This Little Light", dernier album pour Riverside.

Morceau favori de Martin Luther King

Si la version de "A Hard Rain's A-Gonna Fall" est assez surprenante (c'est l'un des rares titres où Pervis, le dylanologue de la famille, chante lead), leur relecture de "Masters Of War" fait partie de la poignée de reprises du barde qui surpassent l'original : là où ce dernier la chante avec toute sa cruauté de sans-cœur, Pops prononce une malédiction d'autant plus terrible qu'elle est livrée avec une impitoyable douceur. Ajoutez à cela des chœurs surnaturels, et c'est comme si saint Pierre lui-même indiquait la trappe qui vous mène aux enfers. C'est à la même période que la famille croise la route de Martin Luther King. Pops, qui suit depuis longtemps les sermons du pasteur à la radio, le rencontre à Montgomery en 1963, à l'église baptiste où King officie. De retour à l'hôtel, Pops réunit sa famille et leur annonce : "*Ce que cet homme prêche, nous allons le chanter.*" Leur arrivée chez Epic coïncide avec l'écriture de *freedom songs* en faveur du mouvement des droits civiques, comme "Freedom Highway" et surtout "Why Am I Treated So Bad?", un hommage aux Neuf de Little Rock, premier hit mineur et morceau favori de King, celui qu'il leur réclame à chaque fois que les Staples ouvrent l'un de ses rassemblements. Il les enrôle également pour le lancement de l'Operation Breadbasket à Chicago ; c'est leur

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

“Ce que cet homme prêche, nous allons le chanter”

dernière rencontre avant son assassinat le 4 avril 1968, à Memphis, au Lorraine Motel, où les Staples résident eux-mêmes régulièrement lors de leurs tournées dans le Sud.

La firme au doigt qui claque

Memphis, c’est aussi la ville de leur nouveau label, Stax Records. Al Bell, ancien DJ qui dès les années 1950 les diffusait dans son émission de gospel, est devenu depuis peu l’homme fort de la firme au doigt qui claque et n’attend qu’une occasion pour les signer. C’est Steve Cropper, le guitariste des M.G.s, qui se charge de produire les deux premiers albums, “Soul Folk In Action” et “We’ll Get Over”. Imparfaits, ils alternent entre protest songs ou morceaux *sociaux* (“Long Walk To DC”, qui commémore la Marche de Washington, “When Will We Be Paid”, brûlot sur la condition noire américaine), reprises honnêtes mais dispensables de succès récents (“Everyday People”, “The Weight”, que Cropper leur fait jouer quelques semaines seulement après la sortie de “Music From Big Pink”), et quelques pépites funky annonçant la suite (“We’ll Get Over”, “Top Of The Mountain”). Rien de tout cela n’émeut les charts. C’est le révérend Jesse Jackson, ancien proche de King, qui pousse alors Bell à produire lui-même le groupe : “*Steve fait du bon boulot, mais il ne connaît pas les Staple Singers aussi bien que toi. Si tu leur accordais autant d’attention qu’à ce foutu chauve* (Isaac Hayes, qui est à ce moment-là le plus gros vendeur du label avec ‘Hot Buttered Soul’, nda)*, ils pourraient être énormes*.” Bell décide d’amener les Staple Singers à Muscle Shoals. Les musiciens du studio — les Swampers — s’entendent comme larrons en foire avec Pops, Mavis et Cleotha ; Pervis a quitté le groupe (il faut bien tuer le Pops un jour), remplacé par sa sœur Yvonne. Dans les tuyaux : “I Like The Things About You” (le “I’m Black And I’m Proud” de Pops) et l’explosif single “Heavy Makes You Happy (Sha-Na-Boom Boom)”. Avec enfin un titre dans les charts pop, les Staples retournent à Muscle Shoals avec une ambition neuve. Si l’entente avec les Swampers ne se dément pas, Bell fait savoir à Pops qu’il lui faut laisser les guitares à Jimmy Johnson et Eddie Hinton, ce qu’il accepte sans enthousiasme. Difficile de donner tort au producteur rétrospectivement, malgré la couleuvre : “Be Altitude: Respect Yourself” est un triomphe à tous points de vue, et le meilleur album de la période Stax. “Respect Yourself” est un monument absolu : batterie (cette ouverture au charley…), basse et Wurlitzer matelassent idéalement le falsetto de Pops, au sommet de sa décontraction, immédiatement contredit par la performance de Mavis qui n’a, à l’inverse, jamais sonné aussi *féroce*. Il faudrait s’appeler Homère pour pouvoir chanter correctement la grandeur de ce morceau. C’est pourtant “I’ll Take You There”, autre classique, qui décrochera la timbale (n°1 pop et R&B au printemps 1972). Ici, c’est la basse, piquée à un instrumental reggae de 1969 (“The Liquidator” des Harry J Allstars), qui pose les fondations d’un morceau où Mavis est au four et au moulin, distribuant maternellement les solos, doublonnant la basse, malaxant *ad libitum* les trois lignes de texte des deux uniques accords du single. Leur règne est venu, les Rolling Stones les veulent en première partie de leur tournée américaine. Pops, businessman avisé non moins que fervent chrétien, jette un œil au contrat et tique : cinq cents dollars par soirée pour une tournée qui en rapportera au total quatre millions. Pops : “*Franchement, on s’est sentis insultés. Je préfère penser que Mick Jagger ne savait rien de tout ça.*” Les Stones connaissaient bien la musique du groupe de Chicago. Keith Richards a reconnu qu’il avait *emprunté* le riff de “The Last Time” (1965) à un titre des Staple Singers pour Vee-Jay. Si Pops en a conservé une certaine amertume, Mavis minimise l’affaire : “*Ils ont utilisé notre arrangement, mais la chanson appartenait au domaine public. On faisait ce genre de choses tout le temps*.”

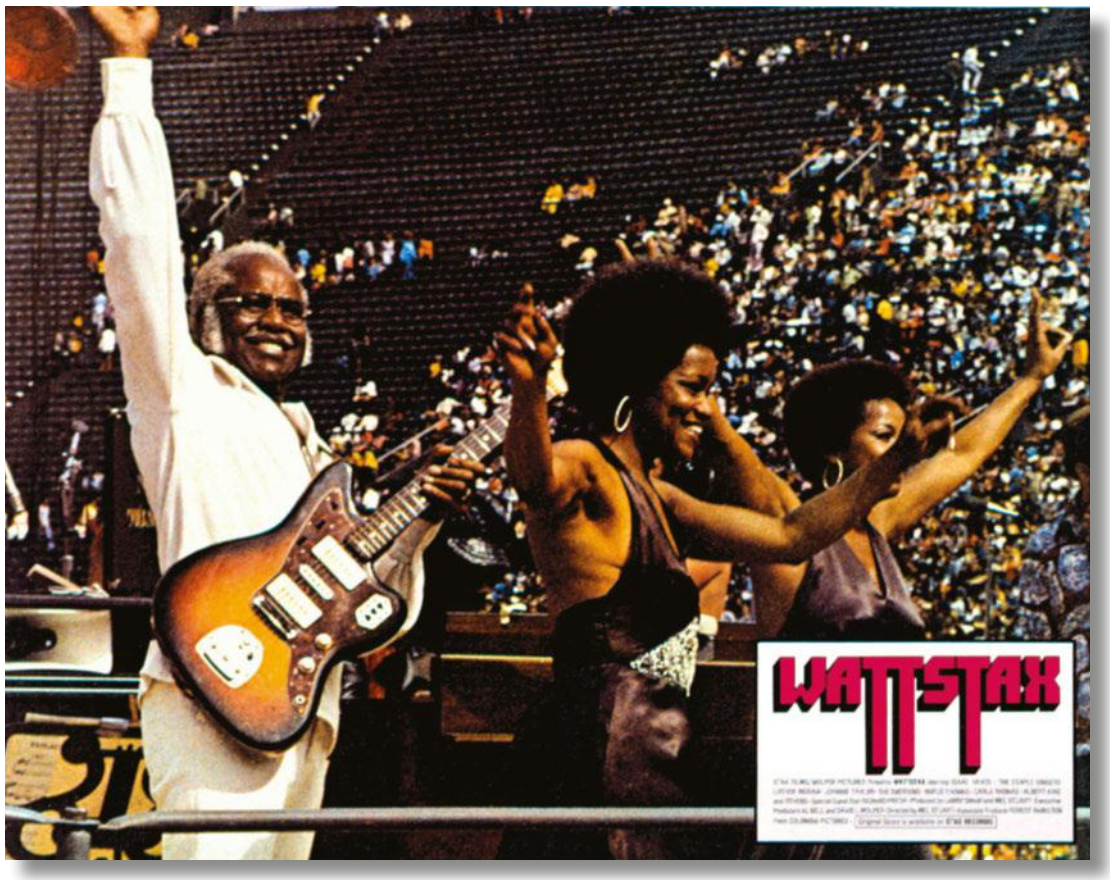


Photo LMPC/ Getty Images

Mieux qu'une première partie des Rolling Stones

Mieux qu'une première partie des Rolling Stones : Wattstax. Le festival, énorme et magnifique raout de la fierté noire qui se tient le 20 août 1972, est pour Bell une opération mi-commerciale, mi-philanthropique : il s'agit de récolter des fonds pour les habitants du ghetto de Watts, mais aussi d'offrir une vitrine au label. C'est un succès historique qui rassemble plus de cent dix mille personnes, majoritairement afro-américaines. En ouverture, la harangue de Jesse Jackson ("*I am Black! Beautiful! Proud!*"), dashiki sur les épaules et poing levé, résonne encore dans les travées du Los Angeles Memorial Coliseum. L'un des moments marquants du passage des Staples n'apparaît pas dans le documentaire de Mel Stuart qui immortalise l'événement : deux minutes après le début de "I Like The Things About You", Pops s'embarque dans l'un des mini-sermons dont il avait l'habitude : "*Laissez-moi vous dire quelque chose… Aucun peuple n'aurait pu traverser ce que le peuple noir a traversé et s'en sortir comme nous l'avons fait, right ?*". Mais Wattstax s'avéra le chant du cygne du label, la gestion chaotique de la trésorerie par Al Bell finissant par conduire l'entreprise à la faillite. Les Staples quittent le navire en 1975, non sans avoir enregistré deux nouveaux LP lors d'une ultime session studio, "Be What You Are", au niveau des albums produits par Cropper ("Love Comes In All Colors/Tellin' Lies", "If You're Ready (Come Go With Me)", single jumeau de "I'll Take You There"), et "City In The Sky", album hétérogène mais attachant, oscillant entre leçons de choses ou homélies du chef de famille ("Getting Too Big For Your Britches", "Who Made The Man") et méchant country funk ("City In The Sky" et son clavinet, dernier single classé pour Stax en 1974). Les Staples signent ensuite avec Warner, qui les confie à Curtis Mayfield. L'ancien leader des Impressions leur fait un cadeau empoisonné en leur proposant la BO d'une comédie blaxploitation avec Sidney Poitier et Bill Cosby. Il ne s'agit plus du tout désormais de faire groover le Décalogue : "Let's Do It Again", sans être indigne, n'est qu'un sous-"Let's Get It On" (on pense à "Chocolate Salty Balls", la parodie d'Isaac Hayes pour "South Park"). Ils en vendront deux millions, l'un des plus gros hits de l'histoire de Warner.

Dernier retour en grâce

C'est le début du disco et celui de la fin pour les Staple Singers comme pour la plupart des grands artistes soul des années soixante et soixante-dix, qui s'échinent en vain à ne pas laisser l'époque les distancer. Le Band leur offre l'occasion d'un dernier retour en grâce : si "The Last Waltz", le film de Martin Scorsese sur le concert d'adieu du groupe, est "*le pire film de rock jamais tourné*" dixit Philippe Garnier, Pops et ses filles fournissent le seul moment d'intégrité en reprenant "The Weight" aux côtés du Band. La performance, filmée plusieurs mois après le vrai concert de Thanksgiving 1976, renvoie au néant les deux versions studio de "Soul Folk In Action" et de "Music From Big Pink". La famille livrera par la suite deux honnêtes albums de Delta blues au début des années quatre-vingt-dix, et elle se retrouve pour la dernière fois sur scène à l'occasion de son admission au Rock And Roll Hall Of Fame. Pops souhaite enregistrer un dernier album familial, mais meurt d'une commotion cérébrale en décembre 2000, quelques jours avant son quatre-vingt-sixième anniversaire. Mavis poursuit quant à elle, à quatre-vingt-deux ans passés, une très estimable carrière solo. L'esprit souffle encore. ★

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

En vedette

Ou comment une bande de gamins en habits trop étriqués ont transformé la mode, la cuisine et les villes d'Occident

NEW YORK 2001

Strokes, Yeah Yeah Yeahs, Interpol, LCD Soundsystem : un livre et un documentaire laissent les membres de la **scène new-yorkaise des années 2000** raconter leur histoire. Alors, sex, drugs & rock&roll ? Oui, mais surtout le portrait d'une ville qui a fini par s'étendre sur le monde.

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

THE MERCURY
LOUNGE
11:00 YEAH YEAH YEAH'S
10:00 THE LIARS
SSION
HOGGBOY

Photos DR

Lizzy Goodman

“Nick Valensi, le guitariste des Strokes, travaillait dans le même restaurant que moi”

ELLE S’ENFONCE CHAQUE ANNÉE DE 4 MM DANS L’OCÉAN SOUS LES 762 MILLIONS DE TONNES QUI LUI PÈSENT SUR LE DOS. New York, presqu’île du peuple algonquin et future Atlantide occidentale a été la ville du XX^{ème} siècle. Ici, l’économie est devenue mondiale et les arts se sont transformés. Pour la musique seule, be-bop, hip-hop, punk, disco, revival folk… tout cela s’est cristallisé là, définissant sa forme et trouvant son son dans une poignée de rues, quelques lieux déjà détruits. Un livre raconte la dernière offensive de la ville sur la planète, “Meet Me In The Bathroom” de Lizzy Goodman ; ou comment une bande de gamins en habits trop étriqués ont transformé, une fois de plus, la mode, la cuisine et les villes d’Occident à l’aube du XXI^{ème} siècle.

Broadway

“ “*Please Kill Me’ de Legs McNeil, cette histoire orale du punk, a défini ma relation à New York. Et c’est vrai, m’a poussé à avoir certaines… attentes quand j’ai emménagé dans la ville*”. Tout est une question de rêve et souvent, la ville imaginaire a une influence plus considérable que celle de Pierre. William Blake parlait d’une Jérusalem Céleste, et l’on pourrait dire que New York, un siècle durant, a représenté un idéal, un fantasme, pour certains Occidentaux. Terre promise des répudiés d’Europe, refuge pour tous ceux que le Reich voulait exterminer, à l’ombre des murs de ses immeubles érigés comme des remparts ont pu se développer, dès l’entre-deux-guerres, le théâtre d’Europe centrale, la littérature yiddish, les spectacles musicaux que plus tard l’on appellera, en hommage à cette artère qui la parcourt en diagonale, Broadway. Même le jazz, une fois chassé de la Nouvelle-Orléans, montera au nord de cette île pour se transformer, encore une fois, et ce ne sera pas la dernière, dans le quartier d’Harlem. Voici la culture new-yorkaise, théâtre et musique, littérature également, et personne ne devra s’étonner que les écrivains d’ici soient directement nés de ce son. Dans son journal d’écriture tenu entre 1947 et 1951, Jack Kerouac raconte, après avoir jeté une centaine de mots de ce qui deviendra un jour “Sur La Route”, qu’il va se détendre en écoutant Dizzy Gillespie au Bop City, un club situé au premier étage du Brill Building : l’épicentre de la première pop music américaine. La forme des immeubles, le son des rues, tout cela influença les peintres du volume — Jackson Pollock, oui, et encore plus Mondrian dont la dernière toile, “Broadway Boogie-Woogie” fait se superposer le corps de la ville aux rythmes de la musique que l’on y joue. “*La ville alors était brune, désormais elle est rose*”, écrit Paul Morand dans son “New York” et,

Photos DR

Bien entendu, tous les groupes de cette scène furent détestés pour cela

comme l'on détruit les vieux immeubles en briques pour construire des géants de verre, chaque génération a réinventé cette ville et le fera encore certainement quand elle aura coulé, au fond de l'océan.

Epicentre

Il est 17h30, le téléphone sonne. Lizzy Goodman ne vit plus sur le fuseau horaire new-yorkais. Au moment où nous nous parlons, il est 11h30 à New York et neuf heures et demie chez elle, car l'écrivaine se trouve quelque part le long des montagnes Rocheuses. "*Ce livre, en fait, raconte ma jeunesse. Je ne voudrais pas paraphraser le premier morceau de LCD Soundsystem mais, oui, 'j'y étais'* ('I was there' en VO, ndr)." Si "Meet Me In The Bathroom" est l'un des livres les plus amusants à lire sur le rock, on n'y souffre jamais de la surécriture ou des analyses personnelles de l'auteur. Aucun spécialiste, historien ou *sachant* n'a été invité à s'exprimer ici : l'histoire est racontée uniquement par ses acteurs : musiciens, managers, roadies, copains, copines, barmen, dealers, autant de personnes qui ont l'air de découvrir en même temps que le lecteur ce qu'il leur est arrivé. "*Nick Valensi, le guitariste des Strokes, travaillait dans le même restaurant que moi et on allait tous au Mercury Lounge, une salle où les gens pouvaient être un jour dans la salle et le lendemain sur scène.*" Les plus grandes révolutions musicales se sont toujours jouées dans un mouchoir de poche. Surtout à New York, où il suffit de marcher dix minutes sur la 37e Rue pour passer devant les studios où ont été enregistrés les disques du Wu-Tang Clan, De La Soul, Naughty By Nature et Tribe Called Quest. Quinze rues plus haut et vers l'est désormais, si l'on passe son doigt sur une carte et qu'il fait nuit, on aura ébouriffé les cheveux d'Erroll Garner, de Miles Davis, de Charlie Parker et Art Tatum en train de fumer une cigarette avant de prendre leur set dans l'une des caves de la 52e Rue. "*En 2001, à New York, il y avait toujours cette impression d'intimité. On sortait voir un groupe et le batteur pouvait être le petit copain de votre colocataire. Tout cela semblait minuscule, nous faisions tous partie d'une histoire dont le personnage principal n'était pas une personne, ni même un groupe, mais bien la ville elle-même.*" En 2001, cette ville a à nouveau été l'épicentre d'un moment d'excitation de grande ampleur autour de la guitare électrique. Bien entendu, tous les groupes de cette scène furent détestés pour cela. On leur reprocha ce que l'on reprochait toujours à la jeunesse : des fils de, des bourgeois, un mouvement monté de toutes pièces par l'industrie et la presse, entièrement pompée sur le passé. Et il est fascinant de constater à quel point cette scène était un produit new-yorkais : dans la grande tradition de la ville, la flamme fut allumée par des fils d'émigrés, américains de la première génération. Ici se côtoyaient, souvent sans distinction, des groupes arty — Moldy Peaches —, groupes dansants – LCD Soundsystem, — groupes dépressifs — Interpol. La première pochette des Yeah Yeah Yeahs était influencée par l'esthétique hip-hop et on disait que les Strokes sonnaient comme Television alors qu'ils n'avaient jamais entendu l'un leurs albums. "*Aucun membre de la scène du CBGB ne venait à ces concerts, et quand Joe Strummer est venu féliciter Fabrizio Moretti, le batteur des Strokes, qui descendait de scène, lui ne l'a même pas reconnu.*"

Le rôle des femmes

Conséquence : au début du XXIème siècle, tout le monde voulait aller à New York. Pour les vacances, pour une année d'échange, pour "*toute la vie*". On rêvait d'y faire la fête, rencontrer l'amour, *beatnicker* à son tour, plusieurs fois par nuit. Et cette attirance, cette force d'attraction, était encore plus forte chez les jeunes femmes. "*Le rôle des femmes dans la musique est, on le sait, très particulier, complexe à analyser. Pendant longtemps, elles n'ont pas vraiment été sur scène et pourtant, comme dit mon ami Rob Sheffield : '*On veut toujours savoir où sortent les filles.' *En matière de musique, elles sont prescriptrices, ont souvent meilleur goût, moins d'œillères, et savent plus s'amuser que les garçons de leur âge. Avec cette scène sont nées les blogueuses qui préfiguraient de bien des manières les influenceuses d'aujourd'hui. Mais au début des années 2000, combien y avait-il de musiciennes sur scène ?*

Photos DR

L'autre New York

Oui, New York a été la ville du Velvet Underground, des Ramones et des Strokes. Mais pas que… Voici neuf albums pour dresser un panorama du son de la ville. **Par Thomas E Florin**

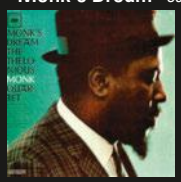
Leonard Bernstein

"West Side Story" *Columbia (1961)*

Au jeu de *"Qui sont les plus grands compositeurs américains ?"*, il faudrait répondre George Gershwin, Duke Ellington et Leonard Bernstein. Initiateur des enfants américains à la musique via la télévision, Leonard Bernstein devient le chef d'orchestre le plus célèbre de New York à seulement vingt-cinq ans. Mais c'est à Broadway que ses œuvres atteindront le sublime, surtout quand elles sont chorégraphiées par Jérôme Robins. "West Side Story" est leur sommet indépassé, capté à tout jamais dans le rouge technicolor du réalisateur Robert Wise. L'orchestre ici bout comme le sang de cette ville : claquement de doigts et de mains des gangs (dont sauront se rappeler les Stooges lors de leur enregistrement new-yorkais), marimbas et rythmes Spanish Harlem, cordes swing speedé, chanson Tin Pan Alley évidemment parfaite… un condensé des meilleurs sons de Manhattan.

Thelonious Monk

"Monk's Dream" *Columbia (1963)*



La phalange raide, il tape sur les touches du piano comme si les marteaux devaient en faire sauter les cordes. Thelonious Monk jouait de son instrument comme d'une perceuse. Accord dissonant, déstructuration de la mélodie, jeu matador avec le temps et solo joué comme on se jette d'un pont : chaque note tente de percer la réalité pour voir si de là ne suinterait pas un peu de cette matière visqueuse que les autres nomment sa folie. Les guitaristes new-yorkais, Bob Quine et Arto Lindsay en tête, citaient plus facilement les saxophonistes Ornette Coleman et John Coltrane comme influence et pourtant, impossible de ne pas penser au son no wave en entendant Monk. Enfant de la ville, né et presque mort dans le West Side, sur la 63ème Rue, Thelonious Monk n'était pas qu'un incroyable pianiste cubiste : il était aussi un grand technicien, compositeur d'exception. Ce qu'en d'autres termes on nomme un génie.

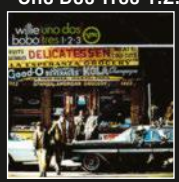
Dave Van Ronk

"Folksinger" *Prestige (1962)*

Sur la pochette, superbe, un homme poilu comme ours hurle à même le trottoir de MacDougal Street, sous l'enseigne Folklore Center. Pourtant, Dave Van Ronk, quand il chantait et jouait de sa guitare, n'avait rien de la brute à laquelle il ressemblait. Lien parfait entre la célébration d'un *"folklore éternel"* revivifié par Pete Seeger et une expression personnelle qui connaîtra son pic chez Bob Dylan, Dave Van Ronk est, en fait, un romantique. Son choix de chanson, ses arrangements, captés ici à merveille par Rudy Van Gelder — en une session qui a dû durer le temps du disque — et cette manière qu'il a de faire avancer le temps ; tout cela doit énormément au blues que Van Ronk jouait parfaitement. Mais quelle merveille quand l'araignée de sa main droite se met en marche et qu'il exerce son picking a trois ou quatre doigts. A signaler : cet album contient un *tube* tardif, popularisé par "Inside Llewyn Davis" des frères Coen qui portraitise Van Ronk sans jamais donner son nom. "Hang Me, Oh Hang Me", chanson si belle qu'elle ouvre et ferme le film.

Willie Bobo

"Uno Dos Tres 1.2.3" *Verve (1966)*



Il était maigre comme un clou et pourtant obsédé par la graisse de cuisson. Percussionniste pour Tito Puente et Cal Tjader, Willie Bobo, pape du latin jazz made in New York, a laissé un tube popularisé par Santana — "Evil Ways" — et des centaines d'heures d'une musique aussi aiguisée que les fessiers un jour de carnaval. Ici, "Fried Neck Bones And Some Homefries" et son étrange suite d'accords alternant 7ème mineur et majeur évoquent plus une incantation voodoo qu'un groupe affamé commandant *"des cous de poulet frit avec des frites maison"*. La superbe pochette, qui montre Bobo dans une rue de Spanish Harlem, donne le sens de ce qu'était la déterminante culture des Portoricains de New York : les parties de domino dans la rue, les bars clandestins montés dans des épiceries, les chaises pliantes à même le bitume, et ces rythmes qui font se plier le bas du dos, même assis, même allongé, même mort.

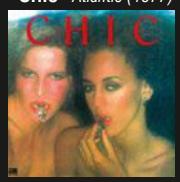
Jimmy Castor Bunch

"It's Just Begun" *RCA Victor (1972)*

Merveille absolu, album funk psychédélique qui doit autant à Willie Bobo qu'à Jimi Hendrix, "It's Just Begun" contient également parmi les plus beaux ensembles de cordes de la pop — "Creation", comme du Bernard Herrmann de poche (New York encore !), l'introduction de "My Brightest Day" et son clavinet baroque). Longtemps cantonné au rôle de *novelty act* à cause de son quasi-concept album sur les fesses de femme ("Butt Of Course", un chef-d'œuvre dans son genre), ce premier album du Jimmy Castor Bunch montre l'ambition délirante de ce multi-instrumentiste qui commence sa carrière en 1956, oscillant entre groupe doo-wop adolescent et orchestre de boogaloo. Ici, il laisse exploser sa créativité, et cet album contient à la fois le single préféré des premiers break dancers — "It's Just Begun" —, un funk crampsien hypersexuel — le tube "Troglodyte (Cave Man)" —, une sorte de Santana garage rock — "Psyche" — et l'Hendrixien "L.T.D. (Life, Truth & Death)" qui se termine comme du Miles Davis latin. Jimmy Castor pouvait tout se permettre et, si on précise que les arrangements sont de Gerry Thomas, l'homme du Fatback Band, on comprendra qu'il devient urgent d'ajouter ce disque à vos discothèques.

Chic

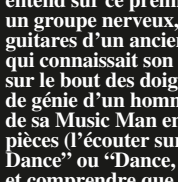
"Chic" *Atlantic (1977)*



Le disco new yorkais, puits de bonheur sans fond, n'a pas écrit son histoire sur album. Ses héros étaient des DJ producteurs qui firent sortir la musique de danse du format de la chanson pour en faire un rituel rythmique. Larry Levan, Tom Moulton, Arthur Russel avec Bob Blank, voici certains de ceux qui emmèneront ce funk glam dans la bizarrerie la plus extrême. Et l'inverse de cette histoire, c'est Chic. Eux voulaient faire Roxy Music — comme le montre cette pochette ; et ils ont créé l'une des plus grosses machines à tubes de l'histoire. Depuis Soho jusqu'au fin fond de la Creuse, le monde entier a dansé sur son single "Le Freak". Pourtant Niles Rodgers et Bernard Edwards voulaient faire de Chic un groupe avec une œuvre à écouter dans son salon. Ce qu'on entend sur ce premier album, c'est un groupe nerveux, les solos de guitares d'un ancien black panther qui connaissait son Phil Manzanera sur le bout des doigts et cette basse de génie d'un homme qui jouait de sa Music Man en costume trois-pièces (l'écouter sur "Everybody Dance" ou "Dance, Dance, Dance", et comprendre que toute cette musique repose sur lui). Des tueurs.

ESG

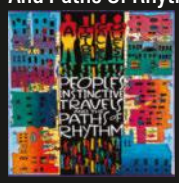
"ESG" *Factory (1981)*



Quatre sœurs du Bronx, dingues de James Brown et des chansons Spanish Harlem forment un groupe avec des instruments achetés par leur mère. Dans leur chambre, elles donnent naissance à une fusion entre un funk minimal, post-punk accidentel, et une version instrumentale de la house music à venir. Conduit essentiellement par la basse et la batterie, ESG s'enfonçait sans complexe dans l'expérimentation électronique, et la production quasi dub de Martin Hannet sur ces premiers titres offre à leurs chansons d'apparence simples une aura menaçante. "You're No Good", "U.F.O.", "Moody", tout cela rampe, avance, fascine. Souvent associé à Liquid Liquid, autre groupe inqualifiable plus influencé par Can que James Brown, ESG doit autant son aura à Tony Wilson qui les a signés en premier qu'à la culture DJ, qu'ils soient de disco ou de hip-hop, qui ont converti la ville à ce groupe à part.

A Tribe Called Quest

"People's Instinctive Travels And Paths Of Rhythm" *Jive (1990)*



Pochette sublime, production impeccable, A Tribe Called Quest appartient à ce crew de groupe qui, comme s'ils étaient une nation amérindienne, se faisait appeler Native Tongues. De La Soul venait de révolutionner le hip-hop, le rendant plus pop et lumineux, A Tribe Called Quest le rendra plus mystérieux avec ses samples de Grover Washington Jr, le timbre pincé de Q-Tip et ce son compressé, moelleux comme un gros coussin de weed. Leur premier tube, "Can I Kick It?" est construit sur la contrebasse d'Herbie Flowers enregistré pour "Walk On The Wild Side", leur second, "Bonita Applebum", utilisait comme gimmick le sitar de Rotary Connection — bientôt piqué par les Fugees — et le groupe se permettait de blaguer en français sur son premier single, "Luck Of Lucien". Intello et cool, voici les adjectifs que l'on accolait à ce groupe de rap, des adjectifs typiquement new-yorkais.

John Cale, Tony Conrad, Angus MacLise, La Monte Young, Marian Zazeela

"Inside The Dream Syndicate Volume I: Day Of Niagara (1965)" *Table Of Entertainment (2000)*

L'une de ses premières pièces musicales consistait à démolir un piano à coups de hache. C'était cela, la musique expérimentale de John Cale avant qu'il intègre le Dream Syndicate de La Monte Young et Marian Zazeela. C'est pour eux qu'il s'est installé à New York en 1963, et avec eux qu'il découvre le *drone*, cet équivalent occidental du mantra asiatique, une musique faite *"pour élever l'âme"* selon les mots de La Monte Young. En 1964, Cale a pour colocataire Tony Conrad, et rejoint par Angus MacLise, tout ce petit monde fonde le Dream Syndicate. Ce disque sorti en 2000 donne à entendre trente minutes d'un groupe de drone qui accordait ses instruments sur le son du réfrigérateur pour mieux retrouver l'onde alpha : la fréquence de notre cerveau au moment du sommeil. Dream Syndicate, le son des rêves.

“S’il n’y a pas une fille à côté de vous, c’est qu’il y a un problème et il vient de vous”

On peut parler d’Alison Mosshart des Kills, de Karen O des Yeah Yeah Yeahs, de Regina Spektor, de Nancy Whang de LCD Soundsystem... Mais au final, il y avait bien plus de filles dans la salle. Parce qu’étonnamment, on savait toutes, on sentait que cette scène était ‘pour nous’.” Le “dernier retour du rock” n’avait pas anticipé la seconde révolution féministe et il fallut de fait attendre une décennie de plus avant de voir apparaître des groupes mixtes sur scène. *“Mais on savait qu’on était bienvenues. Il arrivait que James Murphy de LCD arrête les concerts et dise aux mecs du premier rang :* ‘Eh les gars, regardez à droite, regardez à gauche, s’il n’y a pas une fille à côté de vous, c’est qu’il y a un problème et il vient de vous.’ *Ce que j’espère au fond, c’est que c’est cette attitude qui a attiré de jeunes filles de cinq ou dix ans de moins que nous et qu’elles ont trouvé naturel de monter sur scène.”*

Hedi Slimane

Mais New York est devenue victime de son succès. Manhattan fut déserté, il y eut l’exode vers Brooklyn et la naissance de la culture hipster puis après, les visas, les loyers, les chambres d’hôtel, tout était devenu trop cher dans cette ville qui a les mains dans vos poches. Aussi, si l’on ne va pas à New York, New York vient à nous. Après l’apparition mondiale des groupes en The, la fabrication en masse de jeans slim, de Converse, la nourriture fut touchée à son tour. Dès 2007, plus une brasserie ne proposait son bacon cheeseburger à 15 euros, pas un restaurant ne servait son brunch du dimanche midi. L’IPA, l’avocat toast, la microbrasserie et les pickles de toutes sortes sont tous des exportations de la nourriture new-yorkaise. Puis ce fut au tour des centres des grandes villes : la transformation des quartiers populaires, la décoration des lieux, leur nom même, les “nouvelles mobilités urbaines” ; tout cela était un calque de New York. Ou, plus précisément, l’idée que l’on se faisait de la ville. C’est pourquoi il est impossible de dire que ce mouvement fut *“le dernier moment du rock’n’roll.”* En comparaison, la musique d’aujourd’hui est bien plus libre et bien plus inventive. Plus underground aussi. Ce qui a disparu, c’est l’impact culturel de cette musique : *“Il y a une différence entre avoir de la bonne musique dans le monde et avoir une esthétique collective et une identité qui devient plus grande que la somme de ses parties. C’est cela qui n’est pas revenu dans le rock. On en parle souvent avec Hedi Slimane : depuis le début de sa carrière, il veut faire des habits qui ressemblent et donnent l’impression de porter cette musique. Il l’a fait chez Saint Laurent, il le fait chez Céline : il est l’un des designers les plus influents au monde.”* Le rock new-yorkais est revenu et a changé les villes. Depuis, la technologie californienne a changé les gens et, bientôt, les groupes de luxe changeront la culture. Avec pour modèle, dans les défilés, pour les expositions de leurs fondations, New York, toujours prédatrice de l’imaginaire humain, une ville conjuguée à tous les temps. ★

Livre *“Meet Me In The Bathroom” (Rue Fromentin)*

Photos DR

NOEL GALLAGHER'S HIGH FLYING BIRDS

SAMEDI 11 NOVEMBRE
PARIS - ZÉNITH

ALIAS-PRODUCTION.COM
NOELGALLAGHER.COM

NOUVEL ALBUM
COUNCIL SKIES
02.06.2023

ALIAS ZENITH PARIS LA VILLETTE

RTL2 LE SON POP-ROCK

“J’étais exactement ça”

JANE BIRKIN

Comédienne à l’écran et sur les planches, chanteuse, réalisatrice, dramaturge, parolière, artiste engagée, féministe, libre, indépendante, mère de trois filles brillantes, Jane Birkin était tout cela à la fois… et beaucoup plus encore.

PAR PIERRE MIKAÏLOFF

JANE BIRKIN VOIT LE JOUR DANS UNE GRANDE-BRETAGNE EXSANGUE APRES SIX ANNÉES DE GUERRE. Le Swinging London, les Beatles et la minijupe de Mary Quant sont encore loin, et l’Empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, corseté dans des règles héritées de la reine Victoria, vit ses dernières heures.

Scandaleuse

A première vue, la petite Jane, qui passe son enfance dans ces pensionnats auxquels la bonne société confie sa progéniture, n’est pas prédestinée à prendre part à cette formidable révolution des mœurs qui va secouer l’Angleterre et, par contagion, le reste de la planète. A première vue seulement, car si son père est officier de Royal Navy et d’ascendance aristocratique, sa mère, Judy Campbell, est une comédienne issue d’une famille de gens de théâtre, également chanteuse à ses heures. Dans ce portrait de famille, Andrew, le frère aîné de Jane, futur scénariste et réalisateur, occupe une place de choix. C’est sous sa direction que Jane tourne ses premiers courts-métrages, des home movies en Super 8.

A dix-sept ans, elle effectue un séjour linguistique à Paris et se familiarise avec la culture française, fréquentant assidûment les salles de cinéma du quartier latin. De l’autre côté du Channel l’attend un avenir tout tracé, un mariage avec un fils de bonne famille et une carrière de femme au foyer veillant à l’éducation des enfants et à la bonne tenue de la maison. Un séjour à Rome en décidera autrement. Son cousin par alliance, Carol Reed, y tourne un long-métrage. C’est peu dire que l’ambiance des studios Cinecittà la fascine et, dès son retour à Londres, grâce aux relations qu’a conservées sa mère, elle fait ses premiers pas sur les planches. Entre deux auditions, elle pratique le mannequinat, apparaissant notamment dans les pages de “Vogue”, et découvre la vie nocturne londonienne. C’est à l’Ad Lib Club qu’elle rencontre le compositeur John Barry qui lui offre un rôle dans une comédie musicale et l’épouse dans la foulée. Jane Birkin résumera par ces mots les trois années que durera cette union qui verra la naissance de Kate : “*J’étais exactement ça : un bel accessoire*”. En 1966, elle accède soudainement à la notoriété grâce à une courte scène de “Blow-Up”, de Michelangelo Antonioni, dans laquelle elle apparaît nue. La presse, hypocritement scandalisée, n’est pas tendre avec la jeune actrice qui gagne pendant un temps le surnom de

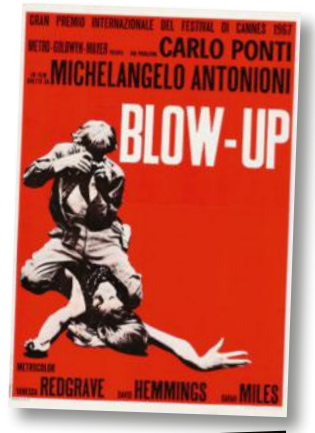
Photo KPA/ United Archives/ Getty Images

“C’était un vendredi soir, le samedi on ne tournait pas, et le lundi matin, c’était le parfait amour”

“*Jane public hair*”. Et Jane “la scandaleuse” d’être quasiment blacklistée par la profession pendant deux ans.
Après “Wonderwall” qui sera présenté à Cannes en 1968, un film hippie dont la BO est signée George Harrison, la chance va à nouveau lui sourire. Pierre Grimblat est à Londres pour sélectionner le premier rôle féminin de “Slogan”, qui aura pour partenaire Serge Gainsbourg. Just Jaeckin, qui déjeune avec Grimblat dans un restaurant de King’s Road, aperçoit Jane assise à une table et lui dit que l’actrice qu’il cherche se trouve tout près de lui. Le reste est de l’histoire...

Non-déclaration d’amour

Deux jours plus tard, elle traverse la Manche et Grimblat la confie aux bons soins de son valet chargé de lui faire répéter ses répliques et de corriger son français balbutiant. Puis, vient le moment de la rencontre avec le premier rôle masculin. Jane et Pierre doivent passer le prendre chez ses parents qui l’accueillent en attendant que les travaux de réhabilitation de la rue de Verneuil soient achevés. Il y occupe une chambre tapissée de photos de Brigitte Bardot et lorsqu’ils arrivent, il est en train de faire écouter à des journalistes le duo qu’il a enregistré avec elle et qu’il a promis de ne pas commercialiser, l’actrice, alors mariée au richissime homme d’affaires Gunther Sachs, craignant le scandale.
Dire que Serge, qui s’attendait à tourner avec le top model Marisa Berenson, n’est pas franchement emballé en découvrant qu’il aura pour partenaire une parfaite inconnue est un euphémisme. Et il ne se prive pas de le lui faire sentir. Le tournage débute au cours de l’été 1968 et les premières prises s’avèrent calamiteuses. Serge est agressif, Jane sur la défensive, et Pierre Grimblat catastrophé par les rushes. Pour sauver son film, il imagine un stratagème. Il invite ses deux acteurs à dîner chez Maxim’s mais ne s’y rend pas. “*C’était un vendredi soir, le samedi on ne tournait pas, et le lundi matin, c’était le parfait amour*”, résumera-t-il.
Profitant d’une pause pendant le tournage de “Slogan”, Jane enchaîne avec “La Piscine”, escortée de Serge, vaguement inquiet à l’idée qu’elle va donner la réplique aux dangereux prédateurs que sont Alain Delon et Maurice Ronet.
Pour Serge, se montrer “*fait partie du travail*” et, très vite, le couple qu’il forme avec Jane est adopté par les médias. Ils fréquentent les soirées mondaines, sont photogéniques, libres, talentueux et sulfureux à l’aune des mœurs de l’époque : Serge est de dix-huit ans son aîné, ils ne sont pas mariés, Jane a un enfant d’un premier mariage, s’affiche en robe transparente...



Lorsqu’ils ne sont pas en représentation, ils trouvent même le temps de travailler. Il n’est pas sûr que Jane ait songé à chanter avant que Serge ne le lui propose, mais, à la fin de l’année, ils s’enferment au studio Chappell, à Londres, pour y enregistrer son premier 45 tours. Curieusement, à l’origine la face A aurait dû être “Jane B”, “Je T’Aime… Moi Non Plus” étant relégué en face B. Une erreur qui sera vite réparée.
Est-il besoin de revenir sur le succès mondial de cette non-déclaration d’amour, et sur l’avalanche de protestations qu’elle déclencha ? Les plus connues sont celles de “L’Osservatore Romano” qui la juge obscène, de la reine des Pays-Bas qui détient des parts dans la société Fontana qui distribue le disque, ou de la BBC qui la bannira de ses ondes, ce qui n’empêchera pas ce duo en râles mineurs d’atteindre la première place des charts britanniques. Et trois millions d’exemplaires plus tard, Jane Birkin est une star.
Jane et Serge traversent alors une période euphorique où films et disques se succèdent dans un tourbillon. Ils tournent “Les Chemins De Katmandou” au Népal, un concentré de clichés sur le mouvement hippie. Puis on les retrouve à l’affiche de “Cannabis”, de Pierre Koralnik, qui réalisa la comédie musicale “Anna”.

Une langue de chat dans un porto vintage

Quand Gainsbourg ne figure pas au casting, il avance sur ses projets. En août 1969, alors qu’il accompagne Jane sur un tournage à Oxford, il ébauche ce qui deviendra “Histoire De Melody Nelson”. Enchaîner les séries B comme elle va le faire pendant des années est une façon plutôt facile et agréable de gagner sa vie, mais aussi sa façon d’appliquer la maxime de Serge : “*Le pire, c’est l’absence*”.
Ce dernier a souvent montré de la susceptibilité à la mention du nom de l’ex-époux de Jane. Dans une interview en 1978, il laissera entendre que l’un des buts de “Melody Nelson” était de prouver à sa dulcinée qu’il n’était pas qu’un auteur de chansonnettes et pouvait égaler John Barry dans la sophistication. Le personnage central est bien sûr inspiré de la jeune Anglaise qui partage sa vie, même si celle-ci a un peu plus que “*quatorze automnes et quinze étés*”. Sur la couverture shootée par Tony Frank, Jane pose torse nu, serrant dans ses bras Munkey, une peluche qui l’accompagne depuis l’enfance, le but est aussi de cacher un ventre qui

Photo Dalle APRF

HOTEL

En mode Birkin

Comme le dit le cliché, les modes changent, le style reste. Le sien s'est créé dans les années 1970 – jeans, baskets, vêtements masculins, couleurs neutres, chic et sans effort – est devenu pour elle une sorte d'uniforme. Aussi cool qu'intemporel. Aussi simple en apparence qu'inimitable.

MODESTIE OU RÉALISME ? Jane Birkin a toujours répété que si les Français ont eu un coup de foudre pour elle, c'est parce qu'elle était la première échappée du Swingin' London à débarquer chez eux. Quand elle vient à Paris en 1968 et passe une audition pour "Slogan" de Pierre Grimblat, elle est aurolée de cet on-ne-sait-quoi qui fait que l'épicentre de la mode est passé de Paris à Londres depuis une paire d'années. Et que l'éternel chic parisien a soudain l'air guindé, bon à reléguer au musée.

Silhouette androgyne et yeux charbonneux

Même la plus cool et classe des Frenchies, Françoise H., celle dont Mick Jagger et Bob Dylan sont raides dingues, semble trop sage comparée à ce souffle d'air frais venu d'outre-Manche. Jane qui a enchaîné des petits rôles dans des films cultes ("Le Knack… Et Comment L'Avoir", "Blow Up") est un parfait cocktail de deux it-girls londoniennes. Elle a la frange et les longs cheveux raides de Jean Shrimpton et les yeux de poupée ultra-maquillés de Twiggy. Elle porte des minijupes, l'invention de Mary Quant qui permet aux filles modernes de courir derrière le bus sans entrave. Miss Birkin l'assure déjà, elle n'a rien d'original — sa sœur Linda est bien plus bohème qu'elle. Et alors ? Elle incarne une petite révolution — dès lors, les filles ne seront plus des clones corsetés de leurs mères, vieillies avant l'âge, figées sous la mise en plis et le Rouge Baiser — elle, la fille d'une mère dont la beauté classique la complexe. C'est pour ça que le faux vilain petit canard s'invente une féminité différente. Elle brouille les cartes, combine silhouette androgyne et yeux charbonneux, air innocent et robes transparentes. Cette fille-là a tant de style que ça en devient contagieux. Quand elle succombe au charme cabossé du *pas-si-beau* Serge, elle le relooke. L'idée de la barbe de quelques jours et des Repetto en cuir blanc, c'est elle, contradiction vivante qui crée des looks iconiques comme elle respire et donne l'impression de se foutre de ce qu'on pense d'elle — tant pis si elle ne peut pas entrer dans certains lieux branchés avec son panier d'osier acheté à Portobello.

Bohème chic

C'est elle encore qui a l'idée de modifier une robe emblématique de Paco Rabanne — une de ces sculptures métalliques rétro-futuristes — en faisant retirer des rangs de mailles. Et si lors de la séance photo, la robe est transparente, tant pis. Lorsqu'au printemps 1969, elle enfile une longue robe en crochet blanc de Pucci, décolletée jusqu'au nombril, elle crée une onde de choc… de plus de cinquante ans, puisque la pièce a été refaite à l'identique par une marque danoise. Dans les années 1970, elle adopte le jean pattes d'eph', laisse tomber l'eye-liner, se mue en Melody Nelson le temps d'une pochette de disque. De bohème chic, elle se glisse dans un style de plus en plus androgyne, à base de jeans ou de costumes masculins, de marcels ou de chemises XL, Converse aux pieds, no make-up, cheveux coiffés-décoiffés. A la manière d'un superhéros dont la tenue change peu au fil des comics, elle a trouvé son uniforme. Qu'elle accessoirise avec un sac à son nom, c'est plus chic. L'histoire du Birkin est encore une affaire d'être au bon endroit, au bon moment. En l'occurrence dans un avion à côté du gérant d'Hermès en 1984. Quand le contenu de son sac leur tombe sur la tête, elle explique qu'elle rêve d'un vrai cabas avec plein de poches. La suite ? Oh, juste un sac iconique ultra-collectionné dont elle n'a gardé qu'un modèle, revendant les autres pour des bonnes causes (et c'est un autre sujet). Plus d'un demi-siècle après être apparue chez nous telle une créature exotique, Jane a su apprécier ce comble de l'ironie : quand on demande à un Anglo-Saxon de tirer le portrait de la Parisienne type, elle a forcément toujours un peu le style Birkin.

PAR ISABELLE CHELLEY

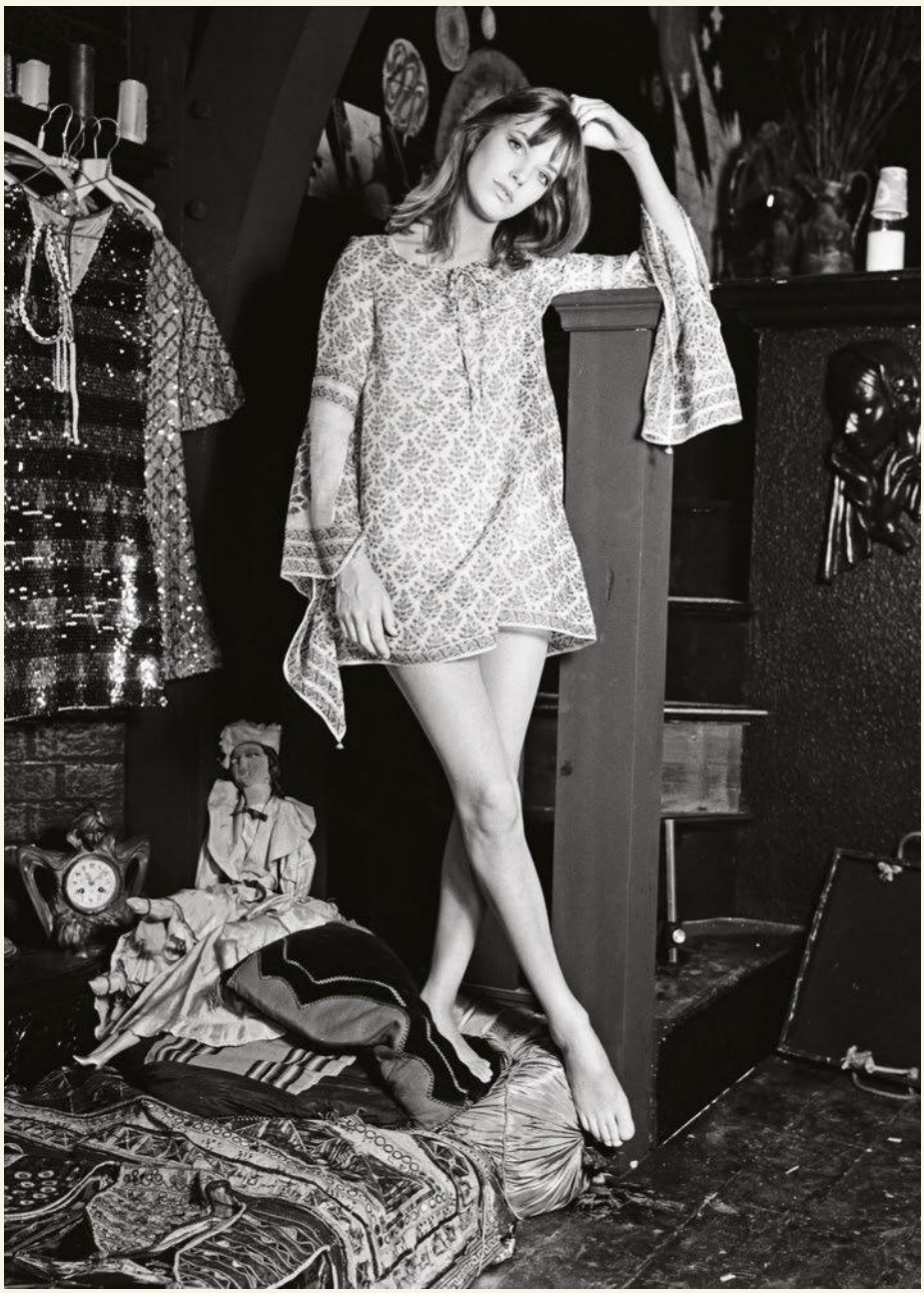


Photo Dalle APRF

Trois millions d'exemplaires plus tard, Jane Birkin est une star

Photo Reg Lancaster/ Getty Images

commence à s'arrondir. Charlotte naîtra quelques mois plus tard.
Dépité par les maigres ventes de l'album sorti au printemps 1971, à la fin de la même année, Serge dévoile un autre duo sulfureux, cette fois en version verticale : "La Décadanse". Sur les plateaux télé, Jane se prête au jeu, démonstration à l'appui, de cette nouvelle danse où la femme se tient le dos tourné à son partenaire. Mais l'effet de surprise est émoussé et le scandale se limite à quelques courriers de protestation envoyés aux chaînes de télévision.
En dehors de leurs activités professionnelles, Jane et Serge ont un emploi du temps bien réglé comme on peut en juger : vers 22 heures, départ pour un premier club, Madame Arthur, par exemple, puis balade dans Pigalle, un arrêt Chez Régine, puis direction Le Raspoutine jusqu'à la fermeture, un dernier club, et enfin un bistrot des Halles. Retour avant le lever des filles, petit-déjeuner en famille, puis sieste jusqu'à 15 heures, après quoi il est temps de se préparer pour la nouvelle soirée qui s'annonce.
Au printemps 1972, Jane tourne "Trop Jolies Pour Etre Honnêtes", une aimable pochade dans laquelle Serge apparaît aussi. Ce rôle est important car il va fixer dans l'esprit du public ce personnage d'ingénue au délicieux accent british qui lui vaudra d'être engagée dans les comédies populaires de Michel Audiard et de Claude Zidi. Inutile de s'appesantir sur des naufrages comme "Don Juan 73" ou le film fantastique "Dark Places", avec Christopher Lee. Il y en aura beaucoup d'autres jusqu'à l'entrée en scène de Doillon. C'est à cette époque où Jane enchaîne les longs-métrages que l'on commence à surnommer Serge, dont les ventes plafonnent à quelques milliers d'exemplaires, "Monsieur Birkin".
"Di Doo Dah", le premier "vrai" album de Jane, car "Jane Birkin – Serge Gainsbourg" contenait peu d'inédits, voit le jour en 1973. Les titres ont été composés par Serge, parfois avec l'aide de Jean-Claude Vannier. Les play-back sont enregistrés à Londres avec une équipe de musiciens que Serge surnommera "ses Anglais" et avec laquelle il travaillera jusqu'à "L'Homme A Tête De Chou". Dans l'ensemble, c'est une bonne cuvée. "Di Doo Dah" est une ballade très radiophonique qui revient sur les complexes adolescents de Jane, là où "Help Camionneur" énumère les fantasmes d'une auto-stoppeuse à la recherche de sensations fortes.
La prochaine participation de Jane à un single de Serge est en quelque sorte sans paroles. Alors que sa maman doit s'absenter pour un tournage, Kate commence à pleurer. Devant sa fille en larmes, Jane se met à sangloter elle aussi. Aussitôt, Serge appuie sur la touche record de son magnéto-cassette. Ce sont les sanglots de Jane enregistrés ce jour-là qu'on entend sur "Je Suis Venu Te Dire Que Je M'en Vais", une chanson qui passera beaucoup sur les ondes en 1974.
Sur l'album suivant, "Lolita Go Home", Serge limite sa participation à quelques mélodies, déléguant l'écriture des textes à Philippe Labro et les arrangements à Jean-Pierre Sabard. Le disque s'ouvre sur "Lolita Go Home", un funk léger, dans l'air du temps. Curieusement, Jane paraît moins à l'aise sur les reprises en anglais. "*En France, j'ai un accent anglais et en Angleterre j'ai un accent français, je suis de nulle part !*", dira-t-elle. Passé relativement inaperçu, "Lolita Go Home"

n'en est pas moins un disque précieux, à déguster par un après-midi pluvieux, en trempant une langue de chat dans un porto vintage.
A cette époque, Serge est plongé dans l'écriture de son premier long-métrage, "Je T'aime Moi Non Plus". Jane y interprète Johnny, une femme-enfant androgyne, serveuse dans un bar, qui tente de séduire Krassky, un éboueur homosexuel incarné par l'acteur warholien Joe Dallesandro. Le tournage donnera lieu à quelques tensions, Dallesandro, contrairement à Krassky, tombant sous le charme de Jane, au point de causer des sueurs froides à Gainsbourg. Sorti sur les écrans en 1976, ce film sublime esthétiquement contient tous les ingrédients pour déclencher un tsunami de réactions indignées, assorti d'insultes et de menaces variées. Ce qui ne manquera pas. Il reste pourtant comme un des quatre ou cinq meilleurs longs-métrages de Jane, de l'avis même de l'intéressée.

Le choc de deux mondes

Entre 1975 et 1977, Jane chante peu. Lorsque cela lui arrive encore, c'est sur le plateau des époux Carpentier, qui produisent Numéro 1, le rendez-vous hebdomadaire de la variété française diffusé sur TF1. Elle y interprète généralement de petites pièces musicales, mi-chansons, mi-sketchs, écrites par Serge. Mais l'heure est au disco, au punk, au reggae, au hard rock et à cette nouvelle chanson française qu'incarnent les Sanson, Souchon, Voulzy, Clerc, Jonasz et autres Berger. Jane Birkin a-t-elle encore sa place dans ce paysage ? Serge Gainsbourg va prouver que oui en lui écrivant "Ex Fan Des Sixties", qui paraît en janvier 1978 et où le médiocre — "Apocalypstick" — côtoie le sublime — la chanson titre, mais aussi "L'Aquoiboniste" ou "Vie Mort Et Résurrection D'Un Amour Passion". On devine la torture que ces séances de studio ont dû être pour elle, tant le calage des mots est au millimètre, les pièges nombreux — les allitérations d' "Exercice En Forme De Z" — et certaines notes si hautes à atteindre, à la limite de la cassure. Sans doute le ton général est-il trop intimiste et l'album se vend peu, même si "Ex Fan Des Sixties" passe beaucoup en radio.
La même année sort sur les écrans "Mort Sur Le Nil", un film britannique à gros budget tourné en décor naturel avec un casting de stars dont Peter Ustinov, Bette Davis et Mia Farrow. Au cours de cette expérience, Jane découvre que ce genre de cinéma n'est pas pour elle : "*J'admirais énormément les numéros de Maggie Smith, Bette Davis et Ustinov, qui est génial. Je ne sais pas faire ça, je ne suis pas une actrice de théâtre.*" Elle compense ses lacunes techniques en vivant ses rôles, mais, comme elle le constate : "*Quand tu n'es pas en très gros plan, la sincérité, ça ne se voit pas.*" Elle réalise aussi à quel point elle est oubliée dans son pays d'origine quand un des techniciens prend la peine de lui expliquer à quoi sert le clap. A quoi bon lui répondre qu'elle a déjà joué dans une trentaine de films ?
L'année se termine au son du nouveau single de Bijou, "Betty Jane Rose", signé Gainsbourg, qui fantasme à nouveau une version délurée de sa muse, en Betty Jane qui cherche sa "*dose de drague majeure*" dans les parkings souterrains. Mais à bientôt trente-deux ans, le personnage de Jane ne correspond plus tout à fait aux obsessions nabokoviennes de Serge. Le réalise-t-il seulement ?
En cette fin de décennie, deux événements décisifs vont intervenir dans la vie du couple. D'une part, Serge vend 400 000 exemplaires d' "Aux Armes Et Cætera" et, enivré comme un débutant par ce succès tardif, endosse peu à peu les habits de Gainsbarre. Ce qui fera dire à Jane : "*Désormais, il appartenait au public, je devais l'admettre, même si j'éprouvais une certaine nostalgie.*" D'autre part, un jeune réalisateur nommé Jacques Doillon va proposer à cette dernière de jouer dans son prochain film. Le choc de deux mondes : celui du show-business triomphant et du cinéma d'auteur.
A l'époque, Jane n'a vu aucun film de Doillon. "*Je vivais dans un milieu tellement différent*", expliquera-t-elle. Tandis que lui est quasiment un fan, il l'a aimée dans ses comédies comme dans ses films plus ambitieux

"En France, j'ai un accent anglais et en Angleterre j'ai un accent français, je suis de nulle part !"

Photo Silver Screen Collection/ Getty Images

Pépites baby doll

Discographie sélective. **Par Eric Delsart**

"Jane Birkin – Serge Gainsbourg" *(1969)*

Le premier album de Jane Birkin est avant tout le huitième de Serge Gainsbourg, qui lui avait proposé d'interpréter avec lui "Je T'Aime… Moi Non Plus". Le label ayant imposé au musicien de lui livrer un album pour publier son single sulfureux, Gainsbourg invite sa compagne à chanter quatre morceaux ("Orang Outan", "18-39", "Jane B.", "Le Canari Est Sur Le Balcon", pas les meilleurs) quand lui s'en octroie cinq, le seul autre duo de l'affaire étant "69 Année Erotique", autre chanson emblématique du couple.

"Di Doo Dah" *(1973)*

Deux ans après avoir conçu ensemble "Histoire De Melody Nelson", Serge Gainsbourg et Jean-Claude Vannier composent cet album encore marqué par les orchestrations sublimes du compositeur. Le premier véritable album solo de Jane Birkin est un chef-d'œuvre trop souvent méconnu où entre morceaux inspirés de sa vie (la ritournelle-titre), fantasmes gainsbourgiens ("La Cible Qui Bouge") et scènes de film ("Encore Lui") se révèle une interprète singulière.

"Ex Fan Des Sixties" *(1978)*

La chanson-titre de l'album est peut-être aujourd'hui celle à laquelle on associe le plus son interprète. Outre cette ballade nostalgique, Gainsbourg offre des mélodies douces à sa muse ("Classée X"), lui fait chanter des calembours ("Apocalypstick"), s'amuse à la faire zozoter ("Exercice En Forme De Z") et met en scène leur rupture prochaine ("Nicotine").

Le premier véritable album solo de Jane Birkin est un chef-d'œuvre trop souvent méconnu

"Baby Alone In Babylone" *(1983)*

Trois ans après leur séparation, Serge contacte Jane pour lui signifier qu'il lui doit un album. Le musicien n'a jamais cessé d'écrire pour elle, et il lui offre un disque où le thème de la rupture est récurrent ("Partie Perdue", "Haine Pour Aime", "Rupture Au Miroir"). Trente ans après, le désespoir amoureux de "Fuir Le Bonheur De Peur Qu'Il Ne Se Sauve" est toujours aussi émouvant.

"A La Légère" *(1998)*

Jane Birkin aura attendu 1998 pour sortir son premier album sans Serge Gainsbourg. Pour ce premier essai, elle s'entoure de nombreux auteurs de renom, vieux amis (Françoise Hardy, Alain Chamfort, Alain Souchon, Laurent Voulzy, Etienne Daho) et jeunes pousses (Miossec, MC Solaar) qui lui composent un album de pop intemporelle où Jane, comme le suggère la pochette, réussit sa métamorphose ("Les Clés Du Paradis").

"Fictions" *(2006)*

Après avoir mis à contribution la crème de la jeune scène française en 2004 pour "Rendez-Vous", Jane s'entoure ici de musiciens essentiellement anglo-saxons (Beth Gibbons, Johnny Marr) et chante des chansons de Rufus Wainwright, Tom Waits, Neil Young et The Divine Comedy sur des arrangements de Gonzales. Un album feutré, à dominante anglophone, qui figure parmi ses plus belles réussites.

"Enfants D'Hiver" *(2008)*

Pour la première fois de sa carrière, Jane écrit elle-même les textes de toutes les chansons d'un de ses albums. "Enfants D'Hiver" est son album le plus intime, où nostalgie et mélancolie vont de pair sur des arrangements acoustiques. Elle chante son enfance ("Enfants D'Hiver"), son rapport à l'âge ("Madame"), montre qu'elle sait se mettre en colère ("Oh Comment Ça Va ?") et se révèle en tant qu'autrice.

"Oh ! Pardon Tu Dormais..." *(2020)*

La discographie de Jane Birkin s'achève sur un chef-d'œuvre. D'abord film puis pièce de théâtre, "Oh ! Pardon Tu Dormais…" a servi de trame à cet album dans lequel Jane se livre comme jamais, sous le regard bienveillant d'Etienne Daho. Quand elle évoque le suicide de sa fille Kate ("Cigarettes"), sa solitude ("Ces Murs Epais"), l'enfance de ses filles ("Les Jeux Interdits"), son désespoir ("A Marée Haute"), Birkin bouleverse.

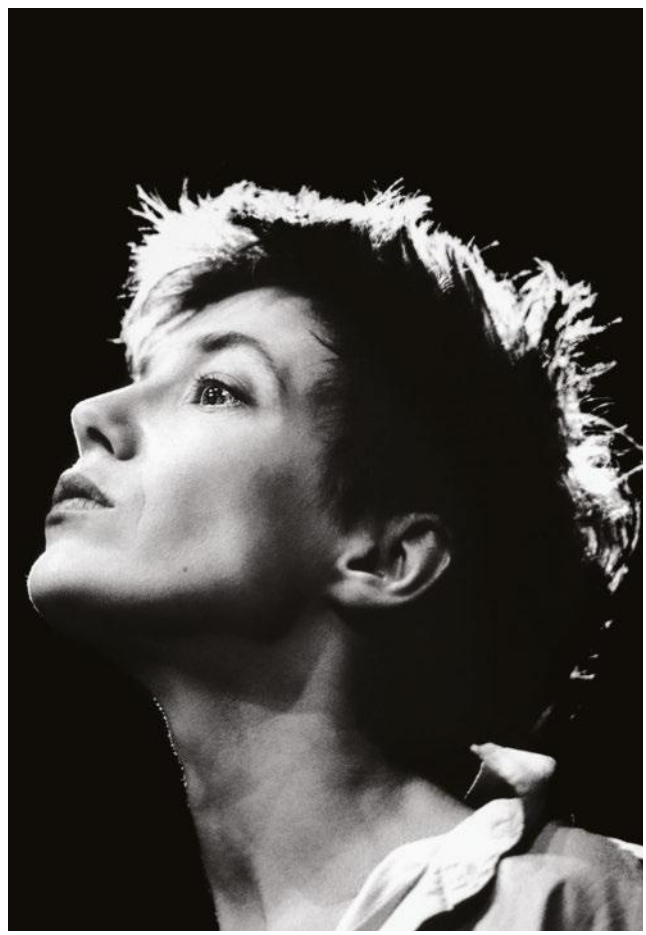
“Si tu fais ce film, ne reviens pas à la maison !”

et a vibré à l’écoute de son chant fragile. Apprenant qu’il aimerait travailler avec elle, Jane visionne “La Drôlesse” qui lui plaît beaucoup. Pour elle qui souhaite tourner la page des comédies populaires, la perspective d’aborder un autre cinéma arrive à point nommé.

Un disque d’adieu

Il y a peut-être une autre page qu’elle songe à tourner. Elle n’est plus en phase avec le nouveau personnage de Serge, celui qui se livre à des marathons éthyliques en compagnie de ceux que Kate appelle les “*connards de la nuit*” et fanfaronne sur les plateaux télé en clamant qu’il vend plus de disques que Bob Marley.

Contrairement à ses habitudes, Serge ne suit pas Jane sur le tournage de “La Fille Prodigue”. Avant même qu’elle n’accepte le rôle, il l’a prévenue : “*Si tu fais ce film, ne reviens pas à la maison !*” Qu’a-t-il vu en découvrant dans son salon ce jeune homme timide, venu demander à la femme qu’il aime de tourner dans un film dont il n’a pas encore écrit le scénario ? Doillon, avec sa cérébralité, ses failles, son élégance, ressemble à un homme que Jane a aimé douze ans plus tôt, l’alcool en moins.



L’alcool est ce troisième passager, chaque jour plus envahissant, qui ronge son couple. Un soir de septembre 1980, après une ultime dispute, elle prend le large avec Kate et Charlotte. Plus tard, Gainsbourg regrettera ces gestes indignes de lui, indignes de leur histoire, et pourtant l’auteur d’ “Overseas Telegram” fut aussi ce macho aviné, ce beauf pathétique rentrant titubant au petit matin, prêt à distribuer une taloche au premier reproche.

Mauvaises nouvelles des étoiles, mais les liens ne seront jamais vraiment rompus entre ces deux astres. Le 15 avril 1982, les téléspectateurs de FR3 découvrent un court-métrage intitulé “Scarface” réalisé par Serge. Jane y incarne la sœur de Tony Montana. Autre signe d’apaisement, elle demande à Serge d’être le parrain de Lou Doillon qui naît la même année.

Elle n’a plus enregistré de disque depuis que la source Gainsbourg s’est tarie, mais celui-ci estime qu’il lui doit un album. Cette fois, les textes devront correspondre à la femme que Jane est devenue. Plus de Lolita en socquettes blanches, ni de Melody mâchant lascivement du bubble-gum, “Baby Alone In Babylone” sera son premier disque *adulte*, et aussi son premier disque d’or. Jane y chante dans un souffle tremblant, bouleversant, des mots qui suintent la dépression post-rupture de Serge. Dévoilé à l’automne 1983, le disque est travaillé par les attachés de presse de Philips tout au long de l’année suivante et, au printemps 1985, un disque d’or est remis en grande pompe à son interprète au Pavillon Montsouris. Serge Gainsbourg, Jacques Higelin, Alain Pacadis et autres joyeux lurons sont dans la place, s’ensuit un long après-midi de libations.

“La Pirate”, qu’elle tourne à la même époque sous la direction de Doillon, aura moins de succès. Hué à Cannes, d’où il repart bredouille, ce récit d’une course-poursuite entre des personnages amoureux ne trouvera pas non plus son public. En revanche, Jane est saluée par la critique lorsqu’elle remonte sur scène pour incarner le personnage de la comtesse, dans “La Fausse Suivante” de Marivaux, mise en scène par Patrice Chéreau.

Philips rêve de donner une suite à “Baby Alone”. Ce sera “Lost Song”, créé dans la douleur par un Gainsbourg qui compose de plus en plus difficilement en ce milieu de décennie et comble son manque d’inspiration en réutilisant deux chansons de “Di Doo Dah”. Les textes, griffonnés à la dernière minute sur des bouts de papier, restent sublimes, mais souvent Jane doit les déchiffrer dans le taxi qui l’emmène au studio. La sortie de l’album est appuyée par un mois de concerts au Bataclan, une première pour Jane qui, jusqu’ici, n’a pratiqué le métier de chanteuse qu’en studio ou sur les plateaux de télévision. A cette occasion, elle fait la connaissance de son public et entame avec lui un long parcours pavé de complicité et d’amour. Désormais, entre les pièces de théâtre et les films, sous la direction d’Agnès Varda ou Jean-Luc Godard, s’intercaleront régulièrement tournées et albums.

En 1990, elle retrouve un Serge Gainsbourg exsangue mais décidé à lui offrir un ultime album. Le premier jour des séances de voix de ce qui deviendra “Amours Des Feintes”, elle le voit surgir, hagard, comme au sortir d’une nuit hallucinée, brandissant victorieusement deux chansons. Elle éprouve alors la sensation d’être face à un homme fatigué qui guette ses réactions. Elle ne trouvera pas de réponse à la question “*Pourquoi on fait ça ?*”, mais ira au bout de cette aventure désespérée, celle d’un “*disque fatal et fataliste*” écrit par “*un personnage dans la solitude la plus totale*”, dira-t-elle. Ce sera surtout un disque d’adieu.

Quelques mois plus tard, à cinq jours d’intervalle, elle perd les deux hommes de sa vie, Serge et son père. Pour Jane commence une nouvelle vie où Jacques Doillon n’a plus sa place. Elle consacrera une grande partie des trois décennies suivantes à promouvoir l’œuvre de Serge à travers le monde, la revisitant en anglais, avec des arrangements orientaux ou en version symphonique… jusqu’à ce jour de juillet 2023 où Jane Birkin quitta Babylone, nous laissant à jamais alone. ★

Photo Guy Ferrandis/ Dalle APRF

COLLECTION

rock&folk

PLONGER DANS L'UNIVERS DE 10 GENRES MUSICAUX
AVEC LEURS SÉLECTIONS CULTES
DANS UNE COLLECTION VINYLE COLLECTOR !

DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE CES MOUVEMENTS MAJEURS
ET LEURS ANECDOTES LES PLUS FOLLES RACONTÉES
PAR LES JOURNALISTES DE ROCK&FOLK !

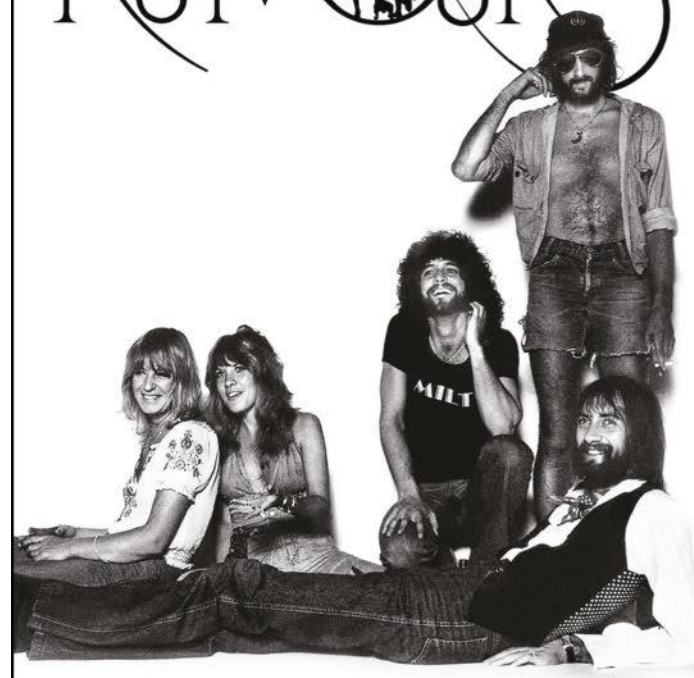
DISPONIBLE PARTOUT
DANS LES BACS ET EN DIGITAL !

COLLECTION rock&folk

WAGRAM music

FLEETWOOD MAC

RUMOURS LIVE



LEUR CONCERT
MYTHIQUE & INÉDIT AU FORUM
DE LOS ANGELES EN AOUT 1977

DISPONIBLE POUR
LA PREMIÈRE FOIS EN DIGITAL,
DOUBLE CD ET DOUBLE VINYLE
LE 8 SEPTEMBRE

INCLUS
'DREAMS', 'THE CHAIN',
'GO YOUR OWN WAY',...

wea RHINO

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00

RTL

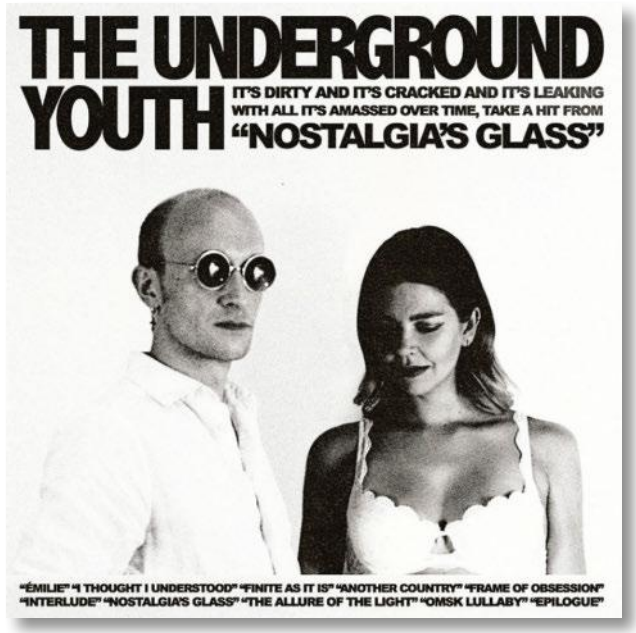
Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Photo Thomas Padilla / Agence 1827 / RTL

Du gothique moderne sans l'attirail


THE UNDERGROUND YOUTH
IT'S DIRTY AND IT'S CRACKED AND IT'S LEAKING WITH ALL IT'S AMASSED OVER TIME, TAKE A HIT FROM "NOSTALGIA'S GLASS"
"ÉMILIE" "I THOUGHT I UNDERSTOOD" "FINITE AS IT IS" "ANOTHER COUNTRY" "FRAME OF OBSESSION" "INTERLUDE" "NOSTALGIA'S GLASS" "THE ALLURE OF THE LIGHT" "OMSK LULLABY" "EPILOGUE"

The Underground Youth

"NOSTALGIA'S GLASS"

FUZZ CLUB RECORDS

Lorsque c'est Fuzz Club qui donne la becquée, c'est ainsi, nous tendons le museau dans un réflexe pavlovien. De l'aveu de son fondateur Casper Dee, les Underground Youth sont depuis l'origine une sorte de vaisseau amiral du label. Pourtant l'on s'interrogeait encore sur le groupe de l'Anglais Craig Dyer, *berliner* depuis 2016 : est-il possible d'être réellement original lorsque l'on admire trop ? La question continuait de se poser, même à l'écoute du précédent, "The Falling", souvent impressionnant (le titre éponyme) mais encore assez saturé de réminiscences ("Egyptian Queen" par exemple, résultat un peu trop évident du visionnage par Dyer du documentaire de Martin Scorsese sur la fameuse Rolling Thunder Review). Ravel affirmait quelque part qu'en musique, la grande affaire était de choisir de bons modèles et de les imiter, et que si l'on avait quelque chose de personnel à dire, cela se verrait de toute façon dans l'infidélité involontaire au modèle d'origine. Précisément, c'était paradoxalement le brio de certains de ses quasi-pastiches qui paraissait devoir conduire à classer Craig Dyer dans la catégorie des honorables petits-maîtres. Non pas qu'il n'y ait de belles choses dans la pléthorique discographie du trentenaire — "Nostalgia's Glass" est déjà son onzième album en une quinzaine d'années —, particulièrement à partir de "What Kind Of Dystopian Hellhole Is This?", comme, entre autres, "Morning Sun" (la belle reprise en noir et blanc de la fameuse scène de danse du "Permanent Vacation" de Jim Jarmusch reste toujours le plus vu de ses clips sur YouTube), le *murder post-punk* sur toms martelés et bris de verre de "The Death Of The Author" ou la reprise assez tuante du "Your Sweet Love" de Lee Hazlewood. Reste que la somme des parties s'y discernait mieux que le tout. Mais "Nostalgia's Glass" procure ce rare bonheur critique : être détrompé. Toute réticence devient rétrospectivement absurde dès le morceau d'ouverture, "Emilie", très The Jesus And Mary Chain, mais où se déploie pleinement le baryton de Dyer, prêche intérieur que n'inspire cette fois ni Leonard Cohen, ni Rowland S. Howard, ni personne. Il est peu fréquent qu'une voix fasse écho à ce point aux creux et vides depuis lesquels elle est projetée, comme si la cavité d'une caverne se retournait comme un gant et se réverbérait vers l'extérieur. Même impression sur "Frame Of Obsession", ballade à combustion lente dont la mèche ne s'éteint jamais. Deux titres jumeaux font totalement dérailler et nécessitent l'ouverture de la boîte à superlatifs : sur "The Allure Of The Light", porté par une batterie en cascade à la Budgie, des chœurs qui sonnent comme un orgue (ou est-ce l'inverse ?) et une basse monumentale (jouée par Leonard Kaage, également coproducteur de l'album), Dyer convie, avec un mélange indéfinissable de gravité, de compassion et de menace, les fantômes des victimes des Weinstein du Hollywood classique. Du gothique moderne, sans l'attirail. On est encore plus violemment secoué par le single "I Thought I Understood", d'ores et déjà l'un des plus grands moments de cette année, qui s'amorce par le galop idéalement léger de la guitare, secondé par une ligne de basse tout aussi ahurissante et un synthé se prenant pour une flûte, tous escortant le morceau vers un refrain à pleurer, chant et paroles compris. Pareil titre est un rite, une perfection définitive. A eux seuls, ces deux-là devraient permettre à la Jeunesse Underground de l'être un peu moins. A défaut, ils leur assureront une place ineffaçable dans notre Discothèque Imaginaire.

✪✪✪✪

VIANNEY G.

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Midlake

"Live At The Roundhouse"

BELLA UNION/ PIAS

Les disques en public sont problématiques. Nombre d'entre eux se présentent comme des sortes de best of dont les titres sont rallongés avec un son trop propre. D'autres gardent l'aspect brut des concerts, proposant des versions renouvelées tout en conservant l'esprit et l'atmosphère. "Live At The Roundhouse" appartient à cette deuxième catégorie. Pourtant, difficile d'imaginer ce que pouvaient rendre des versions scéniques de morceaux aussi travaillés, les chœurs, les voix, les arrangements, et empreints de mélancolie. Midlake avait déjà sorti "Live In Denton TX" en 2015, regroupant un EP et quinze morceaux en DVD. Depuis, un nouvel album de la formation texane est paru, "For The Sake Of Bethel Woods",

leur cinquième depuis 2004, neuf ans après "Antiphon", et un des meilleurs disques de 2022. Sur l'enregistrement du 6 avril 2022 à la Roundhouse de Londres, Eric Pulido, Eric Nichelson, McKenzie Smith, Joey McClellan, Jesse Chandler et Scott Lee qui remplace Paul Alexander à la basse, réinterprètent six titres de "For The Sake Of Bethel Woods", quatre de "The Trials Of Van Occupanther", deux de "The Courage Of Others" et trois de "Antiphon". Leur première réussite est d'avoir transformé ces quinze morceaux dont les plus anciens ont dix-sept ans en une suite cohérente, comme s'ils avaient tous été composés en même temps. En public, ils bénéficient d'une plus grande dynamique, les tempos s'accélérant légèrement tout en conservant une ambiance mélancolique, de superbes harmonies vocales, la délicatesse d'interventions de guitares lumineuses, "Head Home", et de claviers, magnifique "Noble", sans jamais verser dans le démonstratif, "We Gathered In Spring", "Feast Of Carrion", "Glistening", "Antiphon", "Roscoe", "Acts Of Man". Magique.

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Witch

"Zango"

DESERT DAZE SOUND

La résurrection de Witch est une belle histoire qui tient quelque peu du miracle façon Sixto Rodriguez. En 2012, le cinéaste italien Gio Arlotta découvre cette formation culte du rock'n'roll zambien des seventies par les rééditions du label Now-Again. Deux ans après, il part sur place en quête d'Emmanuel "Jagari" Chanda, ex-chanteur de la contestataire bande — trimant alors à la mine de pierres précieuses. Très vite, Gio décide de réaliser un documentaire puis de monter un nouvel avatar de Witch avec Chanda et le claviériste Patrick Mwondela, littéralement les seuls survivants de l'équipée d'origine, ainsi que le magicien Jacco Gardner à la basse — pour qui Gio a tourné des clips — et Nico Mauskovic à la batterie, tous deux passionnés de musique africaine. Les guitaristes JJ Whitefield et Stefan Lilov, amis des deux Néerlandais, complètent l'attelage. Six ans plus tard, voici enfin un nouvel opus, gravé dans les studios DB de Lusaka. Les consoles, datant de "Lazy Bones!!" (1975), ont été rafistolées et le très perfectionniste Jacco est à la production. L'hétéroclite formation y recrée un son zamrock totalement convaincant, entre l'afrobeat lysergique de "Waile", la transe hypnotique "Nshingilile" (avec Keith Kabwe, d'Amanaz,

autre gang zamrock d'élite), la saillie antisorcellerie "Stop The Rot", et bien sûr "Message From W.I.T.C.H.", cruciale harangue appelant à la tolérance envers toutes les communautés. On goûte aussi les touches plus modernes comme le disco lascif de "Unimvwesha Shuga", chanté par Theresa Ng'ambi et Hanna Tembo, ou l'excellente "Avalanche Of Love", amalgame de garage-rock et de hip hop en duo avec la rappeuse Sampa The Great, parfait trait d'union entre le passé, le présent et l'avenir.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Night Beats

"Rajan"

FUZZ CLUB RECORDS

Les années passent et Night Beats sont de moins en moins un groupe et de plus en plus la chose de Danny Lee Blackwell. Déjà seul maître à bord depuis 2019 avec "Myth Of A Man" qu'il avait enregistré chez Dan Auerbach avec un aréopage de session men, le chanteur conçoit et enregistre ses albums tout seul depuis que le confinement lui a forcé la main. En 2021 il publiait l'excellent "Outlaw R&B" et, avec "Rajan", il poursuit l'expérience solitaire avec un disque aux influences inédites, entre soul lascive façon B.O. de film des années 70 ("Hot Ghee") et pop psychédélique orientalisante ("Nightmare"). Il faut croire que son projet Abraxas, créé avec Carolina Faruolo (l'ex-guitariste de Los Bitchos), dans lequel il s'essayait

à la cumbia et au funk (sur l'album "Monte Carlo", sorti en fin d'année 2022), a instillé en lui une curiosité nouvelle pour les rythmes tropicaux et le *world psych*. Le chanteur/ guitariste/ one man band joue à nouveau de tous les instruments et laisse son inspiration le guider vers des territoires inédits où le métissage est roi. On se promène sur des rivages R&B ensuqués ("Thank You", qui rappelle "Sunny" de Bobby Hebb), on vibre au son des sitars de "Morocco Blues", on se laisse happer par le krautrock tropical d' "Osaka", on vibre au son de mélodies au groove contemplatif, telles les magnifiques "Dusty Jungle" et "Anxious Mind". Véritable disque-monde, "Rajan" – dont le titre signifie "Roi" en sanskrit – sonne comme un nouveau départ pour Night Beats, qui sort de son cocon de groupe garage psychédélique pour devenir une entité ouverte à tous les possibles. Un affranchissement aux genres et aux codes audacieux et réjouissant.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Miles Kane

"One Man Band"

MODERN SKY UK/ BOOGIE DRUGSTORE

Le chemin de la rédemption continue pour Miles Kane qui, après s'être bercé d'illusions américaines, est rentré en Angleterre la queue entre les jambes. L'entreprise de rachat a débuté l'an dernier avec un album aux aspirations soul ("Change The Show") qui laissait entrevoir un nouveau chapitre dans sa carrière, mais le fougueux trentenaire a décidé d'opérer un retour en arrière radical pour revenir à ses premières amours, celles d'une pop britannique à l'ancienne sans artifices. On retrouve ainsi chez l'artiste des sonorités qu'on n'avait pas entendues chez lui depuis sa période liverpuldienne, avec des chansons pop courtes, toutes guitares dehors. Enregistré en famille avec ses cousins de la fratrie Skelly entre deux albums de The Coral, "One Man Band" est une affaire un peu brouillonne où Kane reconnaît ses torts de jadis ("Troubled Son") mais force parfois un peu le trait dans sa recherche du gros refrain fédérateur ("Never Taking Me Alive", "The Wonder"). On le préfère quand il revient aux grooves psychédéliques qui faisaient la force des Rascals ("The Best Is Yet To Come") ou quand il laisse sa guitare mener la danse ("One Man Band"). On retrouve ici un sens de la simplicité qui lui a souvent fait défaut depuis les errements de la deuxième moitié des années 2010

(l'axe "Don't Forget Who You Are"/ "Coup De Grace"), avec notamment des mélodies limpides, comme sur l'hommage naïf et touchant à son footballeur préféré ("Baggio"), preuve qu'il n'y a pas besoin d'être toujours *in your face* pour être efficace. Dans un âge où le cynisme est de mise, voir Kane partager son enthousiasme pour le rock, sans posture ironique mais avec une vraie envie de profiter de l'instant, a quelque chose de rafraîchissant.

✪✪✪

ERIC DELSART

The Hives

"The Death Of Randy Fitzsimmons"

DISQUES HIVES/ FUGA

Qu'attend-on d'un disque des Hives en 2023 ? A peu près la même chose que ce qu'on attend d'un disque d'AC/DC depuis quarante ans : la même formule, appliquée avec un savoir-faire artisanal et une précision chirurgicale. Depuis la fin des années quatre-vingt-dix, The Hives ont concocté une recette qu'ils sont les seuls à savoir élaborer : un mélange de rock stoogien et de punk braillard joué avec une énergie débordante et un sens de l'humour malicieux. Avec toujours comme garantie d'obtenir à chaque album une paire de tubes mémorables. Si on sait quasiment à l'avance à quoi un album des Hives va ressembler (depuis les erratiques tentatives d'ouverture de "The Black And White Album",

les prises de risque sont minimales), la qualité intrinsèque de ce dernier provient ainsi du ratio entre les morceaux *fillers* et les *killers*. Après dix ans d'absence, le groupe revient avec une douzaine de morceaux qu'on a l'impression d'avoir déjà entendus à première écoute mais qu'on se retrouve à siffler le lendemain sous la douche. S'il n'y a rien du calibre de "Hate To Say I Told You So" ici, l'album possède en "Bogus Operandi" le gros riff efficace contractuel qu'on attendait, et en "Countdown To Shutdown" une preuve supplémentaire que The Hives sont toujours pertinents en 2023. La beauté de l'album, agréable de bout en bout et franchement réussi, c'est que The Hives sont toujours ces mêmes sales gosses qui avaient secoué la fourmilière rock au siècle dernier. Pleins de morgue et d'énergie, faisant semblant de ne pas remarquer qu'ils ont les tempes grises et clamant haut et fort leur génie.

✪✪✪

ERIC DELSART

Liam Gallagher

"Knebworth 22"

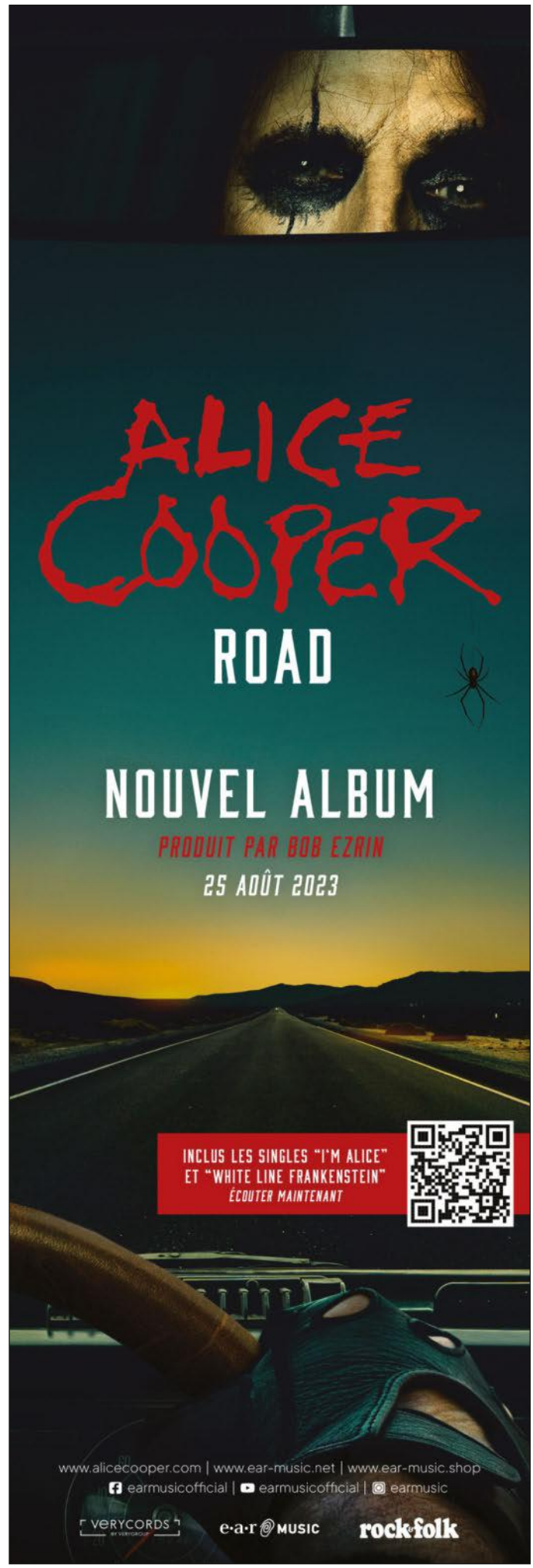
WARNER

En 1996, Oasis donnait deux concerts devant 250 000 personnes sur deux soirées à Knebworth. Le couronnement d'un groupe triomphant, au sommet de son art et de sa popularité, dont Liam Gallagher dit "*Je ne me souviens de rien mais je ne l'oublierai jamais*". Un quart de siècle plus tard, alors que la guéguerre règne sur lequel des deux frangins aurait la meilleure carrière post-Oasis, il faut reconnaître qu'après deux albums solo de bonne tenue, Liam paraissait s'en tirer le mieux. Or, ces derniers mois ont apporté un changement de dynamique notable, avec un troisième album fadasse du petit frère et a contrario une résurgence inattendue de Noel qui s'est souvenu comment écrire de bonnes chansons. Alors que la rumeur d'une réunion est à son paroxysme, Liam semble déterminé à prouver qu'il est le gardien du temple d'Oasis, dont il continue de commémorer les hauts faits. C'est ainsi qu'il est revenu à Knebworth l'an dernier avec un concert aux allures de best-of live, aujourd'hui immortalisé sur disque. Liam explore toujours plus le répertoire d'Oasis (9 chansons sur 16 en sont issues, dont les cinq dernières de la setlist). Il ouvre son concert par deux titres de son ancien groupe (dont un "Rock'n'Roll Star" teigneux où le public

l'aide à atteindre ces notes qu'il peine à accéder sur le pré-refrain) et, ô surprise, joue "Roll It Over" de l'album honni "Standing On The Shoulder Of Giants", avant de clore sur un "Champagne Supernova" avec John Squire en guest, comme en 1996. Il faut reconnaître un petit ventre mou à l'album quand Liam enchaîne quatre titres solo, mais le dernier d'entre eux, "Once" est un des plus forts de son répertoire. Les tubes s'enchaînent, Liam est en voix, les fans, ivres de nostalgie, sont heureux.

✪✪✪✪

ERIC DELSART



Disques classic rock

Alice Cooper

"Road"

VERYCORDS

En 2023, Alice Cooper a soixante-quinze ans et sait ce qu'il veut. Et le fait. Bien marié, papa et grand-papa comblé, avec le golf comme passion (après la musique), le Coop' pourrait se la couler douce là où l'herbe est verte et perforée par endroits. Mais visiblement, le son de la balle qui tombe au fond du trou ne lui suffit pas. Son truc à lui, ça reste les guitares hurlantes, les rythmiques qui bastonnent, le public à ses pieds qui braille des refrains, les siens et désormais ceux des grands disparus du rock à qui il rend hommage. Bref, depuis une vingtaine d'années, après un creux de vague à peine prononcé, Alice est en feu (sacré) et, finalement, semble surtout heureux sur la route. En solo ou avec Hollywood Vampires, il n'arrête pas, il n'arrête plus. Tournées américaines,

européennes, escales dans les plus gros festivals, rendez-vous réguliers dans des salles qu'il connaît comme sa poche, sa vie est un long fleuve live et tumultueux. A califourchon sur la locomotive de son train fantôme, il continue, pour rire, de rentrer dans le lard du rock, de chanter comme pour faire peur, sauf qu'en vrai, c'est un enchanteur. Un Merlin qui fait marcher ses musiciens de scène à la cravache et qui, en retour, les a sollicités pour écrire et enregistrer ce "Road" avec lui. Alors, soyons honnêtes, ça n'est pas le meilleur album de Cooper (d'autant plus qu'il paraît juste après la réédition de deux de ses chefs-d'œuvre), mais dans le genre plaisirs coupables aux ficelles grosses comme des filins, "Dead Don't Dance", "Big Boots" ou "The Big Goodbye" sont d'irrésistibles cartouches. Rayon reprises, Alice ose "Magic Bus" des Who, et puisque Bob Ezrin est toujours de la fête, se permet une relecture de "Road Rats", plus décapante qu'en 1977, mais sans le regretté Dick Wagner.

✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Public Image Limited

"End Of World"

PIL OFFICIAL

Si huit longues années séparent ce nouvel album de son prédécesseur, bien des choses peu ordinaires ont accompagné le cheminement de John Lydon et de son groupe dans l'élaboration de "End Of World". Peintre d'un monde sombrant dans le ridicule, le chanteur aura autant apprécié les années Trump que détesté la lente détérioration de l'état de santé de sa femme Nora atteinte de la maladie d'Alzheimer. Entre problèmes relationnels futiles avec les anciens Sex Pistols et apparition incroyable dans l'édition américaine de Mask Singer, l'artiste aura beaucoup joué au yo-yo avec sa cote de popularité auprès des fans qui se demandaient, inquiets, où tout cela allait mener ? Qu'ils soient ici rassurés, John Lydon a bien tout digéré pour le recracher en texte bien senti à la face du monde. Sorti en avant-première, "Penge" ouvre les hostilités avec un sujet tout en références : un texte sur une ville-satellite du sud-est londonien. Si le sujet peut paraître crypté, la place (déjà citée par Bowie dans sa chanson "Did You Ever Have A Dream") est aussi l'antre du Crystal Palace, un lieu cher aux Sex Pistols. Enregistrés avec la formation la plus stable dans sa longueur de l'histoire du groupe (Lu Edmonds, Scott Firth

et Bruce Smith), les titres vont à l'essentiel sans grand besoin d'en faire des tonnes dans la virtuosité. Pour ce qui est du chant, l'emphase et l'envie d'hurler les choses qui fâchent sont toujours présentes à un âge où la majorité des gens profitent de leur retraite en jouant au bingo. Si aucun hit n'émerge des treize titres, cette collection de chansons bien faites renferme pas mal de pépites comme "Being Stupid Again", "Down On The Clown" et "Car Chase" dans le genre heroic kraut rock.

✪✪✪✪

GEANT VERT

Neil Young

"Chrome Dreams"

REPRISE RECORDS/ WARNER

Ces cinq dernières années, Neil Young a publié vingt albums ! Des disques qu'on peut classer en trois catégories : les vrais nouveaux, les enregistrements live et les chutes de studio inédites, voire les albums complets jamais sortis. Comme celui-ci, fameux serpent de mer depuis sa publication annoncée en 1977. Une mise en garde s'impose. Pour les fans : oui, vous possédez déjà cet album en version bootleg, sous diverses pochettes plus ou moins hideuses. Mais vous allez le racheter quand même. Pour les autres : oui, vous connaissez déjà les douze chansons qu'il contient. Mais comme toujours, le diable se cache dans les détails. Il y a quarante-cinq ans, Neil a suspendu la sortie de ce disque et publié "American Stars'n Bars"

à la place. Les deux disques contiennent cinq — fabuleux — titres en commun. Les enregistrements de "Will To Love", "Star Of Bethlehem", "Like A Hurricane" et "Homegrown" sont exactement les mêmes, tandis que "Hold Back The Tears" est présentée dans une version solo inédite. La très belle "Look Out For My Love" atterrira telle quelle l'année suivante sur "Comes A Time". Par contre, les trois chansons que l'on retrouvera en 1979 sur "Rust Never Sleeps" sont ici différentes : "Pocahontas" et "Powderfinger" en versions solo acoustiques (présentes depuis sur "Hitchhiker" !), "Sedan Delivery" avec le Crazy Horse mais dans une version alternative. "Captain Kennedy" est la même que sur "Hawks And Doves" (1980). Enfin, les versions de "Too Far Gone" et de "Stringman" n'étaient sorties que sur le volume 2 des "Archives" en 2020... Voilà, voilà. Tout cela est-il bien raisonnable ? Non, bien sûr. Mais qui a parlé d'être raisonnable ? Il s'agit d'un des plus beaux albums du Neil Young de la grande époque. C'est juste sublime.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

Wreckless Eric

"Leisureland"

TAPETE/ BIGWAW

"C'est pas moi, M'sieur, c'est l'covid !" Voilà ce que Eric Goulden, alias Wreckless Eric, pourrait répondre s'il en prenait l'envie à un malintentionné d'écrire du mal de ce nouvel album — son neuvième — enregistré en réponse aux contraintes de la pandémie. D'abord, il faudrait que le plumitif en question soit fou (en plus d'être incompétent) car ce disque est excellent. Faut dire que Goulden, doux-dingue plus dingue que doux, n'est pas exactement né de la dernière averse sur Hull. A l'ère punk/ new wave, il comptait parmi les membres du roster Stiff et ses voisins d'écurie s'appelaient Elvis Costello, Ian Dury, Larry Wallis ou Nick Lowe. Il a décroché quelques petits hits ("Whole Wide World", "Reconnez Cherie", "Hit And Miss Judy"), puis a continué à sévir avec des projets pas toujours rémunérateurs, mais souvent encensés par la presse de chez lui. Pour rester à flot, Wreckless Eric n'a jamais cessé de se produire en concert et quand le covid l'a cloué au sol, il n'a pas arrêté de remuer des ailes et a écrit ces quinze titres. Songwriter jamais à court d'idées, Goulden fait partie de ces artistes qui n'ont ni contrainte ni limite, et cuisine comme personne, avec instruments et machines, une tambouille à base de pop, de punk et de rock. Alors, pour situer,

on dira qu'il y a du Syd Barrett, du Kevin Ayers et même du Brian Eno dans "Standing Water", "Dial Painters (Radium Girls)" ou "On The Move". Mais ce n'est pas tout : on ne l'a pas toujours signalé, mais le gars était et est resté une sacrée plume, qui manie la poésie et l'ironie sabre au clair et fera se bidonner tous les anglophiles qui savent écouter entre les vers (on a les noms). Au hasard, "They Come Free With Cornflakes" vaut mieux que le détour et dure moins de deux minutes.

✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Robert Jon & The Wreck

“Ride Into The Light”

JOURNEYMAN RECORDS

Le courant *southern rock* est toujours aussi vigoureux aux Etats-Unis, si l’on en juge par le nombre de groupes ou artistes explorant le genre ces derniers temps : on pense ici à Whiskey Myers, The White Buffalo ou encore Eddie 9V. Robert Jon & The Wreck a poursuivi un rythme frénétique avec quasiment une galette par an depuis 2011. “Shine A Light On Me Brother” (2021), totalement autoproduit, a capté l’oreille de Joe Bonamassa qui a signé la troupe sur le label qu’il a récemment lancé, Journeyman Records. Une connexion qui a permis au quartette mené par le bourru Robert Jon Burrison de prendre son temps, et surtout d’avoir la chance de collaborer avec pas moins de quatre producteurs prestigieux, chacun étant

au chevet de deux morceaux. Dave Cobb (Rival Sons, Greta Van Fleet) ouvre le bal avec la chanson de rupture “Pain No More”, solidement harnachée autour d’un riff zeppelinien doublé à l’orgue, solo de slide frétillant. Don Was (The Rolling Stones, Gregg Allman) prend la suite pour le mid-tempo country “Who Can You Love” et le blues rock “Come At Me”, doté d’un refrain accrocheur et d’interventions bien saignantes signées du guitariste Henry James Schneekluth. Sur la face B, Kevin Shirley (Iron Maiden, Beth Hart) monte sur le pont pour l’excellente ballade “Bring Me Back Home Again”, nouvelle démonstration de slide, et la chanson-titre, solaire ode à l’optimisme. Enfin, les titres chapeautés par Joe Bonamassa et Josh Smith (Joanne Shaw Taylor, Eric Gales) sont contrastés, entre la mièvre “West Coast Eyes” et l’entêtante “Don’t Look Down”. Possiblement l’une des cimes de cet opus ramassé, qui vise avant tout l’efficacité et les radios américaines. Un peu convenu, cependant.

✪✪✪

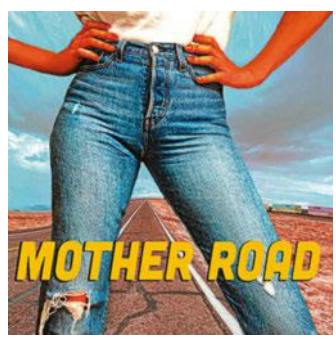
JONATHAN WITT

Grace Potter

“Mother Road”

FANTASY

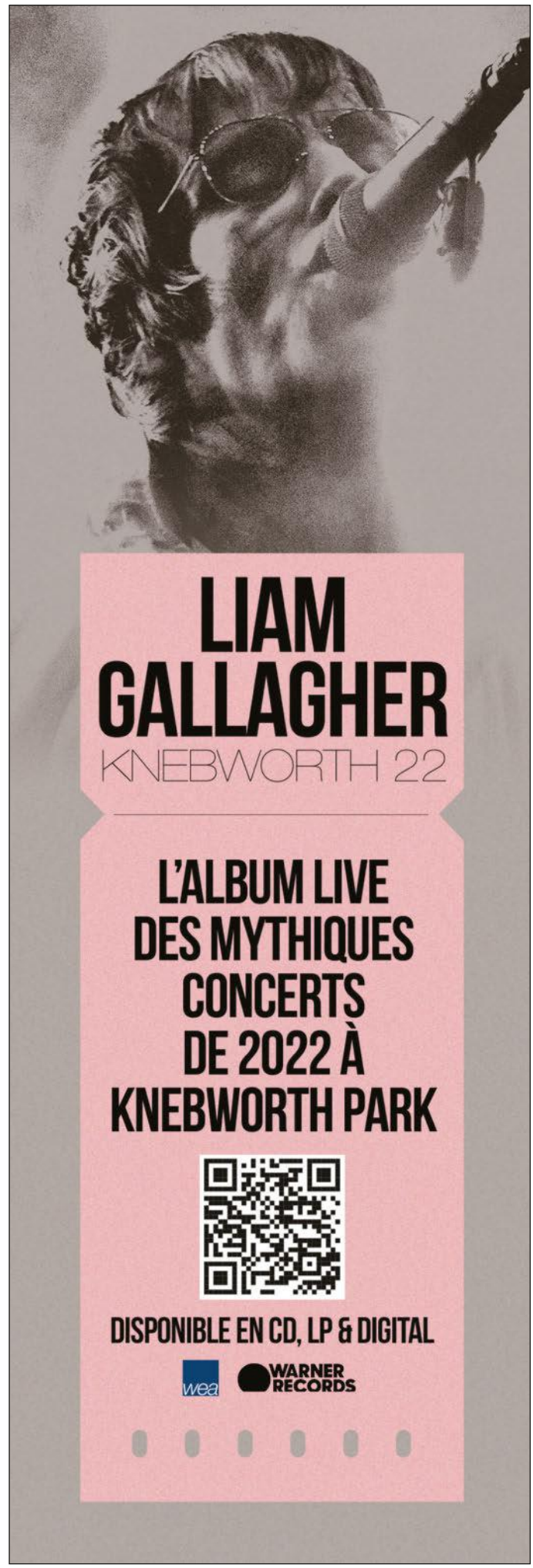
La première chanson mérite à elle seule une dizaine d’étoiles. Des guitares dont le groove suinte l’humidité des murs de Nellcote en 1972, avec montée en tension à chaque refrain, et une voix qui passe par tous les stades, vulnérable, sensuelle, défiante, libératrice (“Mother Road”). Les paroles évoquent l’éternel retour à la route, indéfectible échappatoire de la narratrice qui, à bien des égards, ressemble à la chanteuse. A quarante ans, Grace Potter a pris le large à maintes reprises depuis ses débuts il y a une vingtaine d’années avec les Nocturnals, dont elle s’est affranchie depuis une décennie. On a notamment pu la voir chanter “Gimme Shelter” sur scène aux côtés des Rolling Stones, gage d’une tessiture impressionnante. Si les choses ont un semblant de logique, sa carrière devrait exploser à la suite de cet album, l’un des plus excitants entendus de longue date en matière de cette musique binaire qui nous préoccupe. Frustrée par l’incapacité à tourner à la suite de la récente pandémie, Potter a tout mis dans le disque, dédié au thème de la route, emmêlant souvenirs et fantasmes. Les Stones sont un point de départ évident, sur des trucs aussi renversants que “Good Time” ou “Rose-Colored Rearview”,



mais Potter fait aussi un crochet par la boutique de Lee Hazlewood (“Lady Vagabond”), s’autorise une bifurcation country (“Little Hitchhiker”), une embardée soul (“Ready Set Go”), une accélération glam (“Futureland”), avant un tour de piste final pour achever de clouer la concurrence sur place (“Masterpiece”). Tout cela excellemment produit, exsudant le sexe et la fureur, et irrésistible du début à la fin.

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD



Disques classic rock

Duane Betts

"Wild & Precious Life"

ROYAL POTATO FAMILY/ IMPORT

Pour un musicien dont le père jouit d'une certaine réputation, l'enjeu consiste d'ordinaire à se faire un prénom. Pour Duane Betts, fils de Dickey Betts, guitariste cofondateur des Allman Brothers, cette tâche ardue s'est doublée d'une autre... puisque son prénom renvoie à une autre légende, Duane Allman, comparse de son paternel. Pour ces raisons ou pour d'autres, notre homme a commencé par afficher un profil plutôt discret, mettant sa guitare au service de groupes (Backbone69, Dawes), de son père également lors de ses ultimes tournées, avant de sortir du bois en 2018 via son association avec Devon Allman au sein du Allman Betts Band. "Wild & Precious Life" est son premier album solo, qui confirme

son talent à perpétuer la musique et les trouvailles de son père tout en les amendant en douceur. Tout étant décidément affaire de famille, l'album a été enregistré — live — dans le studio analogique de Derek Trucks (héritier de Duane Allman au sein des Allman Bros). Les chansons sont remarquables d'un bout à l'autre, souvent cosignées avec Stoll Vaughan et le deuxième guitariste (slide) Johnny Stachela : rock stonien gorgé de l'humidité de la Floride ("Sacred Ground", "Waiting On A Song", aux inflexions country), ballades crépusculaires ("Forrest Lane", "Colors Fade") ou soyeuses ("Circles In The Stars"), instrumental tout en langueur ("Under The Bali Moon"). Marcus King et Derek Trucks y vont ici et là de leur coup de patte, mais la vedette reste Duane : patchworks de lignes mélodiques pareils à ceux que tissait Dickey, ses solos développent avec patience leur histoire, et finissent immanquablement par s'élancer vers le ciel en regardant droit le soleil ("Stare At The Sun").

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Tommy Stinson's Cowboys In The Campfire

"Wronger"

ICONS CREATING EVIL ART

Tommy Stinson est une légende... De l'underground, certes, mais quand même. Il fut, là-bas, très loin au début des eighties, aux Etats-Unis, le bassiste et l'un des membres fondateurs de The Replacements, futurs fers de lance de "l'indie rock", ou du "rock alternatif", quoi que cela veuille dire — rien, a priori. Le groupe se fit connaître par son génie trop déglingué pour accéder au succès de contemporains tels REM. A l'époque, on parlait de country-punk. Lors d'un concert à Nashville, The Replacements jouèrent du punk jusqu'à ce que tous les amateurs de country aient quitté la salle, où ne restaient plus que quelques punks. Alors, ils se mirent à jouer de la country. Voyez le genre. On retrouve un peu cet esprit sur cet album. Comme chez les Lemonheads, par exemple. Il y a du Bob Dylan là-dedans, évidemment... John Doe, de X, est à la basse sur cinq titres. Bref, tout ce qu'on aime. Bon, Tommy a aussi fait partie de Guns N' Roses quand plus personne ne s'y intéressait, et de Soul Asylum, auquel personne ne s'est jamais intéressé : il faut bien vivre... Depuis, il a joué avec Jesse Malin. On préfère. Son nouveau groupe, Cowboys In The Campfire, est un duo formé avec

Chip Roberts — l'oncle d'une de ses ex ! —, accessoirement virtuose de la Telecaster. Ça commence avec un ukulélé et des cuivres sur "Here We Go Again", suivi d'un pur rockabilly, "That's It". Le ton est donné : pas de ton ! Tommy n'aime pas être catalogué. Entre country et punk, donc, il y a aussi, plus surprenant, une belle écriture pop, avec mélodie, chœurs, tout ce qu'il faut, des chansons comme "Schemes" ou "Dream" (sur laquelle il chante un peu comme Richard Ashcroft), et même des cordes sur la ballade "Hey Man". The Verve ? Il y a pire. Outsider du mois.

✪✪✪

STAN CUESTA

Blind Boys Of Alabama

"Echoes Of The South"

SINGLE LOCK RECORDS/ MODULOR

Le 10 juin 1944, la station de radio WSNG située à Birmingham, dans l'Alabama, accueille un quartette vocal formé six ans plus tôt dans un institut pour garçons aveugles installé dans la petite ville de Talladega. Cette performance fut la première jamais diffusée des Blind Boys Of Alabama, bien inconscients du fait que leur groupe traverserait les années, et même les décennies. Le nom de l'émission d'alors, Echoes Of The South, est celui de leur nouvel album, gravé dans l'Alabama, à Sheffield, pour un label local. La formation, on s'en doute, n'est plus la même qu'en 1944, mais "Echoes Of The South" contient les ultimes enregistrements de trois piliers, Benjamin Moore et Paul Beasley,

décédés depuis, et Jimmy Carter, qui a annoncé sa retraite à 91 ans. A la différence de nombre de leurs albums depuis une vingtaine d'années, biaisés par les invités et les producteurs, "Echoes Of The South" montre le groupe vocal dans son jus : batterie, (contre) basse, guitare, un piano parfois, et ces voix graves comme un grondement d'orage ou aussi lumineuses qu'un ciel sans nuages, se démultipliant en chœurs, contrepoints, unissons. Le répertoire mêle compositions, notamment le "Send It On Down" de Clarence Fountain, leur leader jusqu'à sa mort en 2018, traditionnels tel "The Last Time" immortalisé par les Staples Singers en 1954 (et détourné par les Rolling Stones dix ans plus tard), "Keep On Pushing" de Curtis Mayfield dans une version suave de toute beauté, ou le "Heaven Help Us All" de Stevie Wonder. Les frontières entre soul, gospel et rock'n'roll s'estompent, la ferveur monte, et les anges tendent les bras... pour mieux inviter à entrer dans la transe.

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

The Nick Moss Band

"Get Your Back Into It!"

ALLIGATOR/ SOCADISC

Avez-vous remarqué ? Les jeunes Turcs du blues ont rarement moins de quarante ans. Ce n'est pas une ligne de front où quelque génie précoce tirera un premier titre qui le starifiera pour l'éternité. Pourtant, Nick Moss n'est pas totalement inconnu lorsqu'il sort ce troisième album. Bassiste de Jimmy Dawkins, guitariste de Jimmy Rogers et de Willie "Big Eyes" Smith, il a gravé deux LP chez Alligator, et son pote harmoniciste Dennis Gruenling était déjà là. Le deuxième LP, "Lucky Guy!", a cartonné et lui a valu une poignée d'Awards. L'intéressé avoue qu'il n'a pas *"inventé la roue"*. Rien d'inouï dans cet album donc. Il y a l'énergie des sept musiciens, leurs redoutables qualités artificières, mais le plus étonnant, ce sont ces grands écarts stylistiques, dignes d'un Duke Robillard. Ils passent d'un swing rock'n'roulant, façon dancing des années quarante, à des cœurs de chauffe pub-rock nettement moins chromés, sans jamais paraître bordéliques. Après tout, l'orgue et le saxo en moins, c'est un peu ce que faisait parfois Dr. Feelgood sous le règne de Gypie Mayo. Alligator a diffusé toutes les variantes possibles et imaginables de R&B. Les jumps West Coast de Nick Moss ne sont donc pas une aventure pour le label.

Quant au pub rock, qu'on appelle *houserocking* dans le South Side de Chicago, il fut la première vocation d'Alligator. Que peut-on reprocher à cet album vif, qui transpire si bien des aisselles ? A part l'ectoplasmique "Living In Heartache", le seul blues lent du disque, pas grand-chose à redire des treize autres titres, ni sur leur fougue ni sur leur virtuosité, et surtout pas "Scratch'N'Sniff", le grand bond vers la joie qui clôture l'album.

✪✪✪✪

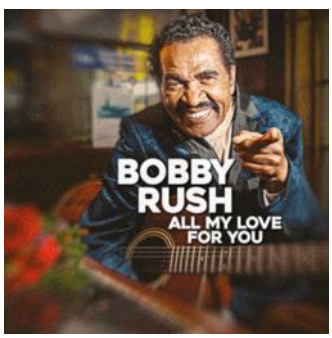
CHRISTIAN CASONI

Bobby Rush

"All My Love For You"

DEEP RUSH RECORDS/ THIRTY TIGERS

Bobby Rush en est à soixante-dix ans de carrière, et voilà qu'il publie un nouvel album autobiographique. Un vertige vous saisit. Chez lui, le blues n'a jamais été triste. Au contraire, son harmonica en renfort, il le mâtine de funk, de R&B et de soul. Le résultat vous emporte et ceux qui ont vu le documentaire "La Route De Memphis" de Richard Pearce dans la série de Martin Scorsese sur le blues se souviennent encore de ses performances scéniques tant l'homme ravit les publics noirs du Sud profond. Après un album acoustique de country blues, "Rawer Than Raw" (2020), qui lui a valu un Grammy, Rush revient avec un opus 100% électrique. Sur l'excellent "I'm The One", signé de son vrai nom Emmet Ellis Jr, il célèbre sa vie : son arrivée



à douze ans à Chicago avec ses parents, sa rencontre avec BB King et Muddy Waters, sa passion inconditionnelle pour la musique : *"Je suis celui qui a mis le funk dans le blues",* chante-t-il. Depuis son premier hit en 1971, "Chicken Heads", Bobby Rush trace sa route dans le "Chitlin' Circuit" des clubs du Sud, ce qui ne l'empêche pas de se produire en Europe où il est aujourd'hui l'un des visages les plus populaires du blues. "I'm Free", clame-t-il en ouverture de l'album placé sous le signe de l'amour, pas seulement des femmes, mais aussi de son public, de ses fans et des équipes qui l'accompagnent. Cette liberté, chèrement acquise au fil des décennies à travers tant de disques et de tournées sans fin, en fait aujourd'hui une référence incontestée. Sans doute l'heure de la reconnaissance d'un autre public, plus large et plus divers, a-t-elle sonné. Ce n'est pas pour rien qu'il chante "I'll Do Anything For You". Il le prouve et y parvient.

★★★★

CHARLES FICAT

Lukas Nelson & Promise Of The Real

"Sticks And Stones"

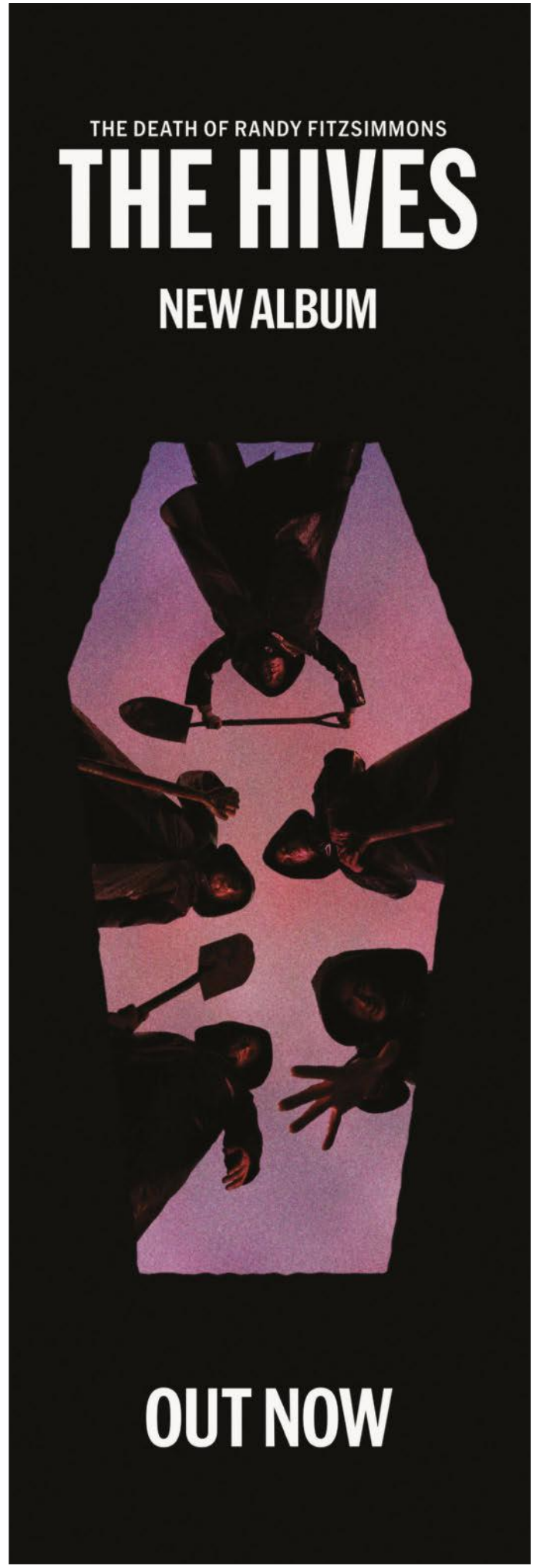
THIRTY TIGERS

Dans la sixième chanson de cet album, un petit boogie débonnaire, Lukas Nelson narre les déboires d'un homme qui a pris du LSD à son insu (premier couplet) ou des champignons de son plein gré (deuxième couplet), avant de reconnaître depuis la rue l'odeur des cookies de sa femme, de pénétrer dans une maison qu'il croit être sienne et de se rendre compte qu'il n'en connaît pas les occupants ("Wrong House"). Un peu plus tôt, le chanteur savoure les bienfaits de l'herbe pour régénérer son inspiration ("Sticks And Stones"), relate les aventures d'un gaillard ne jurant que par le pouvoir divin de la boisson ("Alcohallelujah") et enchaîne avec "Every Time I Drink". On se dit que le fils de Willie n'a pas dû s'ennuyer ces derniers temps, mais celui-ci confesse en interview que ces morceaux se rapportent à une autre époque de sa vie, qu'il a tout arrêté, y compris l'herbe chère à son paternel. Et musicalement ? Lukas et ses hommes jouent toujours aussi bien, mais ils tournent ici le dos aux riffs et au rock de leurs premiers efforts au profit d'un recentrage country. Ce qui englobe une palette déjà respectable de merveilles fleurant bon l'esthétique Johnny Cash/ Sun Records

comme "Ladder Of Love" ou "If I Didn't Love You", à des choses country soul (les deux premiers morceaux), ou à un duo sucré mais assez savoureux avec Lainey Wilson ("More Than Friends"). Dans cet album qu'il décrit comme "*fun*" et fait pour la scène, Lukas semble ainsi délaisser une certaine urgence, une vulnérabilité, jusqu'à un brelan de titres introspectifs aux allures de classiques dans la dernière ligne droite ("Overpass", "Lying" et "The View"). L'œuvre d'un songwriter accompli et pas si facile à cerner.

★★★1/2

BERTRAND BOUARD



Disques français

TH Da Freak

"Indie Rock"

HOWLIN' BANANA/ LES DISQUES DU PARADIS/ FLIPPIN' FREAKS

Venu de Bordeaux, Thoineau Palis symbolise bien cette époque de crise permanente où la débrouille et le *do it yourself* sont rois. Vrai stakhanoviste entre 2014 et 2020, notre rocker aux cheveux bleutés a ralenti le rythme durant la pandémie pour revenir en force en octobre 2022, avec le très bon "Coyote". En parallèle des sessions de ce dernier opus, il avait enregistré en solitaire un autre disque publié un peu plus tôt, le 1er avril : "Indie Rock" avait été annoncé la veille de sa sortie, mis en téléchargement gratuit sur Bandcamp et retiré au bout de quarante-huit heures seulement. Un délai suffisant pour que le tenancier d'un nouveau label bordelais, Les Disques Du Paradis, le repère et décide de le sortir en format physique

comme toute première référence. Et on le comprend. Dès "Feel Animal" on retrouve le timbre nonchalant, le don mélodique particulier et le style slacker très nineties de notre cher multi-instrumentiste. Les guitares se font plus débraillées sur "Young Bro", clin d'œil à son frère Sylvain, membre de son groupe de scène (et meneur de son propre projet Siz). La magnifique ritournelle "Somewhere", mue par une ligne de basse aussi simple que lumineuse, se conclut par des harmonies vocales mirifiques rappelant carrément les Beach Boys de "Smile". "Say Say" possède la simplicité garage-rock des débuts de Ty Segall. Après l'irrésistible "Flies", "Let Me See The Sun" évoquera forcément John Lennon. Une nuée d'influences bien assimilées, pour une galette passionnante, certainement la meilleure, à date, de son auteur. Ce qui a commencé comme un poisson d'avril pourrait bien finalement faire passer un cap à ce talentueux garnement.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Magnetic Tailors

"Magnetic Tailors"

LITTLE BEAT MORE/ FOUR FLIES

Voilà des Marseillais qui nous ramènent à l'époque de l'acid jazz des nineties façon Galliano, quand on découvrait ce mélange de jazz, de rap et de groove soul joué par des "vrais musiciens", comme on dit depuis que le règne des machines a débuté. Ici, le temps de huit compositions originales, ce groupe organique nous balade dans un univers hybride où quelques traces de musique jamaïcaine viennent s'ajouter aux ingrédients précédemment évoqués. Le rap est présent grâce aux invités vocaux, dont le très fluide Blacc El qu'on entend sur "Apple Tree" (où il *name droppe* Lauryn Hill, John Travolta, Michael Jackson et Christopher Walken) et "Suspect", agrémenté d'un solo de trompette. Son ton débonnaire se plaque à merveille sur les rythmiques langoureuses de ces tailleurs de beats magnétiques, tandis que le mystérieux BluRum 13, rappeur vétéran de la scène underground de Washington DC, donne du volume hip-hop à "Sun Rain". La face B est ouvertement reggae, et le chanteur Adam Raad pose ses vocaux lovers rock sur un tempo à la jamaïcaine dans "Nowhere", qui fait penser au Steel Pulse des débuts, et "Power Of The Healing". Guitares, orgues et cuivres sont en harmonie sur "Hate And Desire", où Raad est rejoint

par Indigo Saint, qui pose quelques lyrics avant que la deuxième partie du morceau ne nous plonge en territoire dub. Hors des modes, loin du moule électro machinal sur ordinateur qui tend à devenir la norme dans les musiques dites urbaines, les Magnetic Tailors proposent un mélange harmonieux de soul, de rap old school et de reggae roots qui saura séduire les amateurs nostalgiques de ces sons à l'ancienne.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Howlin' Banana

"Summer Sampler # 10"

HOWLIN' BANANA

Le disque idéal pour prouver aux sceptiques la vitalité du rock français. Basé à Maisons-Alfort, le label Howlin' Banana témoigne depuis 2011 d'une singulière vitalité avec des sorties régulières dont se fait l'écho chaque compilation annuelle, baptisée "Summer Sampler". Par le passé, il a hébergé des groupes maintenant reconnus, comme Johnny Mafia ou Magon, mais il poursuit avec détermination son entreprise de défrichage et assume avec goût son action de découvreur. Sa dixième édition aligne ainsi douze groupes, présentés à travers des extraits d'albums, des faces B, voire de simples démos. Le panel large et éclectique va de la pop au garage, sans autre caractéristique commune (regrettable ?) que le choix linguistique

de l'anglais. Autant de mises en bouche variées qui donnent envie — ou non — de poursuivre l'expérience en explorant davantage l'univers de chacun des sélectionnés, tous présents sur le label et originaires des quatre coins de l'Hexagone (et parfois même au-delà). On peut ainsi succomber à la décontraction gouleyante du Bordelais TH Da Freak qui reprend avec bonheur "Sun King" des Beatles, au charme pétulant et espiègle du trio bruxellois Annabel Lee qui navigue entre indie-pop et power pop avec une aisance remarquable, à la voix féminine du quatuor parisien Hoorsees qui opère un virage du côté de la séduction pop avec "Charming City Life", ou au timbre suave de Fontanarosa (quatuor lyonnais avec un chanteur anglais) qui s'écarte du rock indé pour flirter avec la ballade folk ("Are You There?"), avant de savourer la pulsion musclée de Cathedrale ("Innit"), un quatuor toulousain adepte du garage post-punk.

★★★1/2

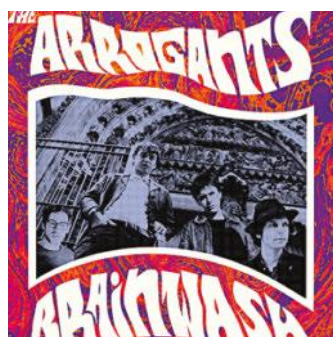
H.M.

The Arrogants

"Brainwash"

DIRTY WATER

L'attente fut longue mais elle en valait la peine. Les lillois The Arrogants ont mis sept ans à peaufiner un digne successeur à "No Time To Wait", disque de rock garage aux racines sixties classieuses, entre R&B à la Pretty Things et claviers à la Small Faces. Un disque salvateur sorti en 2016, à une époque où le rock garage n'avait pas spécialement le vent en poupe. Les gamins qu'étaient alors les Arrogants – que certains comparèrent même à un moment à cette vaste blague que furent The Strypes – ont aujourd'hui grandi mais leurs obsessions demeurent les mêmes. Seul changement, de taille : le personnel qui officie autour du chanteur Tom Babczynski a changé au point qu'on pourrait parler d'un groupe nouveau. Autre indice, cette pochette qui rappelle celle de la compilation "Reflections" des Fleurs De Lys, groupe culte de la scène mod et pionniers du freakbeat. The Arrogants auraient-ils tourné psychédéliques ? La réponse est donnée dès les premières notes d' "Intro" où des guitares lysergiques s'entremêlent. On est clairement plus chez "Baron Saturday" que chez "Midnight To Six Man", et très vite le groupe fait étalage de son érudition. Après un "Show Me How" très Seeds, le groove trippant de "No Questions"



évoque Les Goths, groupe normand culte des années soixante. La fuzz est de sortie, les lignes de basse ondulent, les pépites s'enchaînent. Par moment le groupe revient à ses racines bluesy, comme sur le bien-nommé "Stoned Blues" qui pourrait être signé Nanker Phelge ou ce "Dark Flowers" au parfum Steppenwolf, et s'essaie au garage-punk braillard ("Look At Your Body"). Le dos de pochette indique que Pete Townshend les a adoubé. On le comprend.

★★★★

ERIC DELSART

Réédition du mois

Heartbreakers

"28 LITTLE BANGERS FROM RICHARD HAWLEY'S JUKEBOX"

Ace (Import Gibert Joseph)

C'est entendu, Richard Hawley a sorti presque coup sur coup certains des plus beaux albums des années 2000. En dehors de cela, le crooner de Sheffield est un authentique fou de musique. Comme Bob Dylan, Robert Plant, Bob Stanley ou Bobby Gillespie (beaucoup de Robert là-dedans). Cela paraît évident mais, en fin de compte, c'est assez rare : Mick Jagger ou Keith Richards ne sont pas exactement des encyclopédies musicales sur pattes. Hawley collectionne les guitares, les amplis, mais aussi les singles — il adore le format qui pousse à ne pas perdre de temps inutile — qu'il a chinés autour du monde lorsqu'il était en tournée. Sa collection de 78 tours et de 45 tours Sun est notoirement impressionnante. Ce n'est pas ce qui nous intéresse ici, et tant mieux puisque c'est déjà disponible. Ces vingt-huit bombinettes sont majoritairement composées d'instrumentaux. C'est un guitariste au goût exquis qui a choisi de fournir au grand label Ace certaines de ses trouvailles favorites qui trônent dans son jukebox. Hawley aime les guitares, la manière dont elles sonnent, et comment elles sont jouées. Il y a donc ici quelques musiciens connus, mais toujours dans des situations méconnues, et beaucoup de choses très obscures, voire parfaitement inédites. Souvent des faces B de singles d'ailleurs, car c'est surtout là que se planquaient les choses les moins commerciales. Le chanteur aime bien une certaine sauvagerie. On retrouve donc ici, sur ces titres majoritairement enregistrés au début des années soixante en Angleterre ou aux Etats-Unis, du surf, du garage, des trucs un peu jazz, un peu psychédéliques. Au rayon des gens connus, l'aventure débute avec un inédit proprement stupéfiant de Curtis Knight avec Jimi Hendrix à la guitare, "Hornet's Nest", gravé vers 1966. Le nid de frelons. Rien à voir avec ce que le gaucher a pu graver avec l'Experience. Un assaut surpuissant qui fait sa première apparition officielle vraiment remasterisée, avec l'accord de ceux qui gèrent l'héritage d'Hendrix. On en sort pantelant. Un peu plus loin, c'est Hank Marvin, oui, celui des Shadows, qui dépote un truc brutal aidé par une sorte d'ancêtre de la pédale wah-wah, "Scotch On The Socks". Il faut l'entendre pour le croire. *"Attends, je ramasse mes bras"*, diront ceux qui ne connaissent qu' "Apache". Après, toujours chez ceux que maîtrisent les amateurs de rock'n'roll, suivent des raretés de Link Wray, Bobby Darin période sixties ("Long Line Rider", génial), les Champs, mais pas pour "Tequila", ou les Troggs en 1972, encore le temps d'une face B, qui rivalise de démence avec le meilleur des Stooges ("Feels Like A Woman") période premier album. Un duo d'enfer voit Bobbie Gentry pousser la chansonnette avec Jody Reynolds (chanteur du mythique "Endless Sleep" et de "The Fire Of Love" repris quelques années plus tard par le Gun Club). Enfin débarquent des musiciens dont personne n'a jamais entendu parler, que Hawley a sélectionnés avec un grand raffinement. Jimmy Gordon, Ahab & The Wailers (pas les Wailers garage, ni ceux reggae), The Dyna-Sores (ha ha !), Al Duncan, les Executioners, The Ho-Dads, une certaine Cheryl Thompson. Ce serait dommage d'écouter ça en streaming : les notes de pochette de King Richard, qui explique comment il a trouvé chacun de ces singles, sont *uber* cool. Il raconte dans quels magasins il les a pêchés, les circonstances qui ont attiré ses oreilles, ce qu'il sait sur eux — parfois rien du tout — et surtout ce qu'il en pense. Régal.

NICOLAS UNGEMUTH

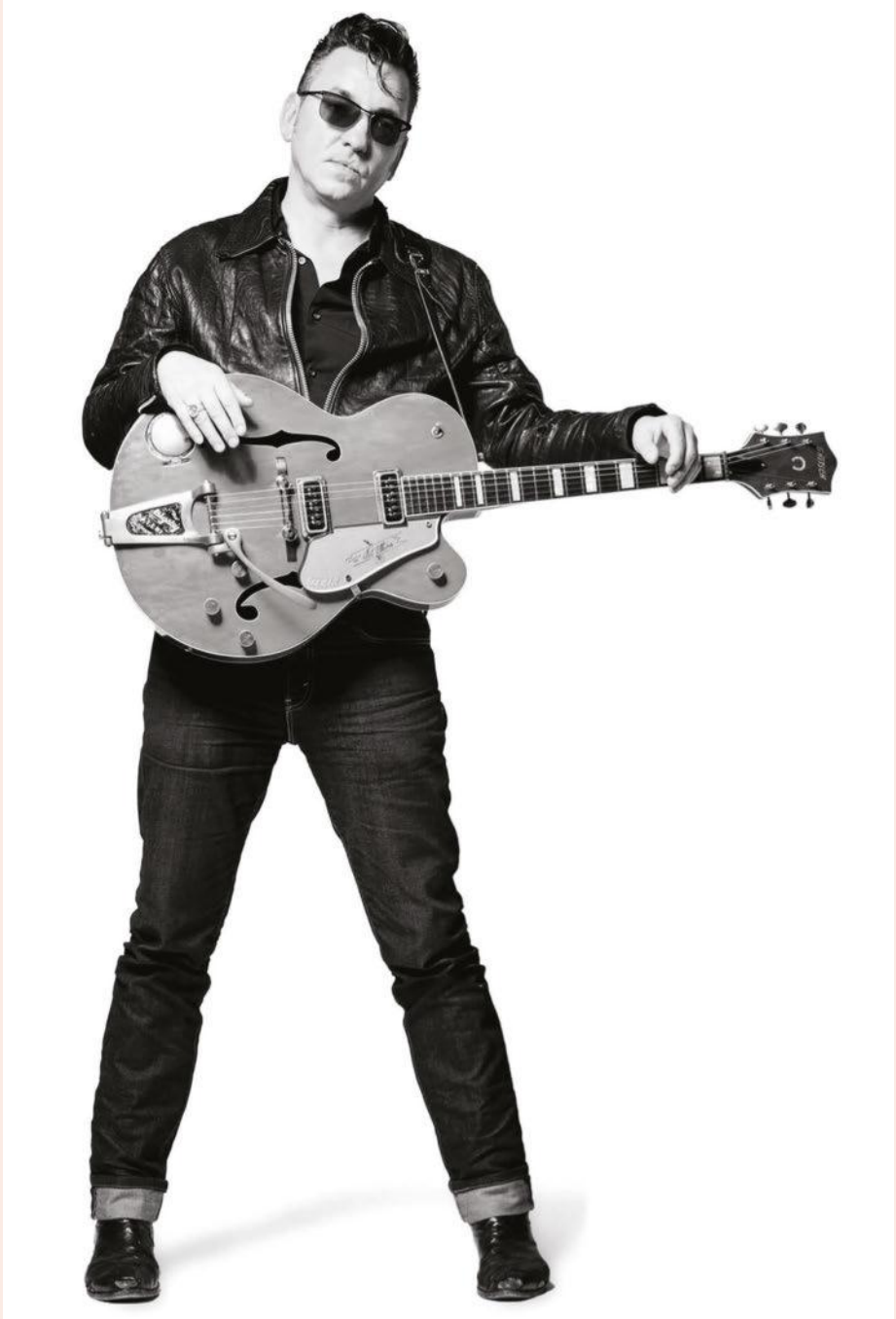
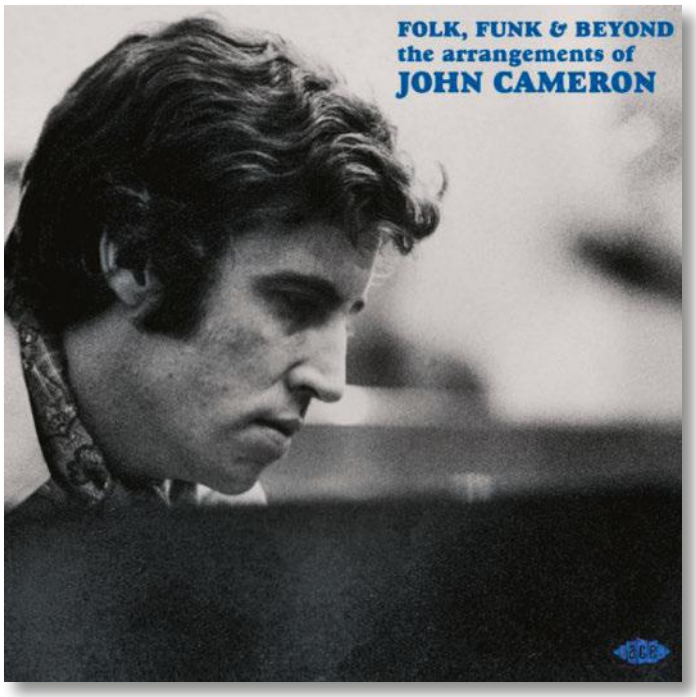


Photo archives Rock&Folk-DR

Un inédit stupéfiant de Curtis Knight avec Jimi Hendrix à la guitare

PAR NICOLAS UNGEMUTH

A quel moment le punk anglais est-il parti en vrille ?



"FOLK, FUNK & BEYOND – THE ARRANGEMENTS OF JOHN CAMERON"

Ace (Import Gibert Joseph)

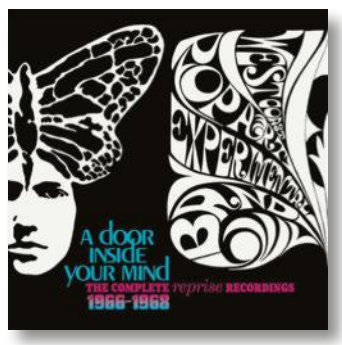
Pour être honnête, celui-là, on ne connaissait pas son nom. Et pourtant, John Cameron était génial. Un grand amateur de jazz et de musique classique, qui s'est retrouvé à travailler pour des musiciens de son époque, des années soixante au milieu de la décennie suivante. L'originalité de cet arrangeur phénoménal consistait à utiliser beaucoup de bois dans ses partitions, de la contrebasse, de la flûte, et évidemment des cordes. Le premier titre, le thème du film légendaire de Ken Loach, "Kes", est une splendeur absolue. Après déboule Donovan et, sur "The Observation", on comprend toute la grandeur de Cameron. Le reste est du même tonneau. Gordon Haskell (ex-Fleur de Lys) est parfaitement habillé dans les arrangements du somptueux "Boat Trip". Françoise Hardy ne s'en sort pas mal non plus avec "La Mer, Les Etoiles Et Le Vent", extrait de son album "Françoise Hardy", sorti en 1968. Il y a aussi l'extraordinaire "How Could You Say You're Living Me?" de The Picadilly Line et beaucoup d'autres choses palpitantes. Sur les morceaux pop très orchestrés, Cameron est bon aussi, mais c'est dans le registre plus intimiste qu'il est sensationnel. Une découverte majeure qu'on doit encore une fois à l'érudition et au bon goût de Bob Stanley.

The West Coast Pop Art Experimental Band

"THE COMPLETE REPRISE RECORDINGS 1966-1968"

Grapefruit (Import Gibert Joseph)

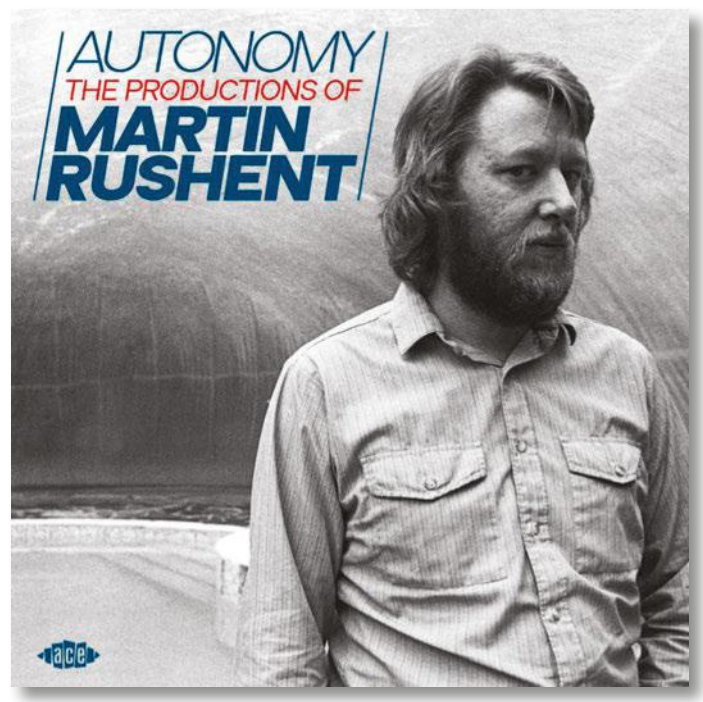
Amérique du Nord, début de la seconde moitié des sixties. L'invasion musicale britannique a marqué les esprits, mais certains locaux ont su s'imposer. A Los Angeles, c'est l'ébullition. Le West Coast Pop Art Experimental Band (quel nom typique de l'époque) hésite un peu. Un peu trop. Les musiciens sont excellents, le guitariste en particulier, mais l'ensemble a du mal à se fixer entre le genre expérimental des Mothers, des United States Of America, et une pop plus classique, qui ne va pas néanmoins jusqu'à s'aventurer sur le territoire des Beach Boys. Pourtant, c'est lorsque le groupe copie les Byrds qu'il est le meilleur. Ailleurs, il y a du folk bizarrement à la sauce anglaise, de vraies trouvailles sonores, mais pas vraiment de morceaux notables. Le psychédélisme, ici pratiqué dans un genre très différent de celui des Doors, du Grateful Dead ou de Jefferson Airplane, avait ses limites. Reste un charme certain, d'autant que tout cela est très bien produit, mais la sunshine pop de la même époque (The Millenium, Sagittarius, The Mamas & The Papas), voire les vrais novateurs (Spirit) ont nettement mieux vieilli. Une curiosité tout de même. Les trois albums du groupe sont réédités en un coffret en version stéréo et mono, avec un disque supplémentaire d'outtakes, de singles et de raretés. Une bonne nouvelle pour les complétistes de la scène californienne des sixties car, malgré ses défauts, le West Coast Pop Art Experimental Band ne ressemblait à personne d'autre, précisément à cause de son éclectisme.



"AUTONOMY – THE PRODUCTIONS OF MARTIN RUSHENT"

Ace (Import Gibert Joseph)

En Angleterre, à la fin des années soixante-dix, les producteurs étaient assez doués. Pour le post-punk, on retient Mike Hedges (Cure, Banshees), Martin Hannett (Magazine, Joy Division), mais pour le punk, il y en a eu deux. Chris Thomas, qui a changé l'unique album des Pistols en machin wagnerien à la sauce Spector avec des couches et des couches de guitares, et Martin Rushent. Ce dernier s'est chargé, excusez du peu, des bombes des Buzzcocks, du premier album extraordinaire de Generation X et des grands classiques des Stranglers, avant d'inventer un son totalement nouveau un peu plus tard avec Human League pour l'album "Dare". Ces disques n'ont pas pris une ride. On ne peut pas dire la même chose des deux premiers Clash, comme des deux premiers Damned. L'excellente collection du label Ace lui rend hommage — le grand homme est mort en 2011 — et ce qui défile est impressionnant. Chris Thomas avait de la bouteille et avait travaillé, entre autres, pour Roxy Music. Rushent était plus jeune et avait surtout été l'adjoint de Tony Visconti (comme professeur, il y a pire). Sur "(Get A) Grip (On Yourself)", il faut entendre comment il gère le saxophone, le clavier de Greenfield, la basse de Burnel, la batterie de Black, la voix et la guitare de Cornwell. "Autonomy" des Buzzcocks est une perfection, comme tout ce qu'ils ont fait entre 1977 et 1979. "Kiss Me Deadly" est le grand chef-d'œuvre de l'album de Generation X (avec "Promises Promises"). Batterie (Mark Laff), guitare (Bob "Derwood" Andrews) et un Billy Idol fabuleux au micro pour une chanson qui résume parfaitement l'adolescence dans Londres à l'époque, c'est nickel. Le reste de la compilation aligne des choses moins passionnantes (999, Members) mais montre aussi comment Rushent avait su évoluer (XTC, Human League,



Associates), et rappellera aux acheteurs à quel point un producteur peut être important dans la carrière d'un groupe. Maintenant, il faudrait faire la même chose pour Vic Maile. Sinon, qui peut citer un grand producteur contemporain ?

"OI! THE SINGLES – CLASSIC OI ! SINGLES 1977-85"

Captain Oi!/ Cherry Red (Import Gibert Joseph)

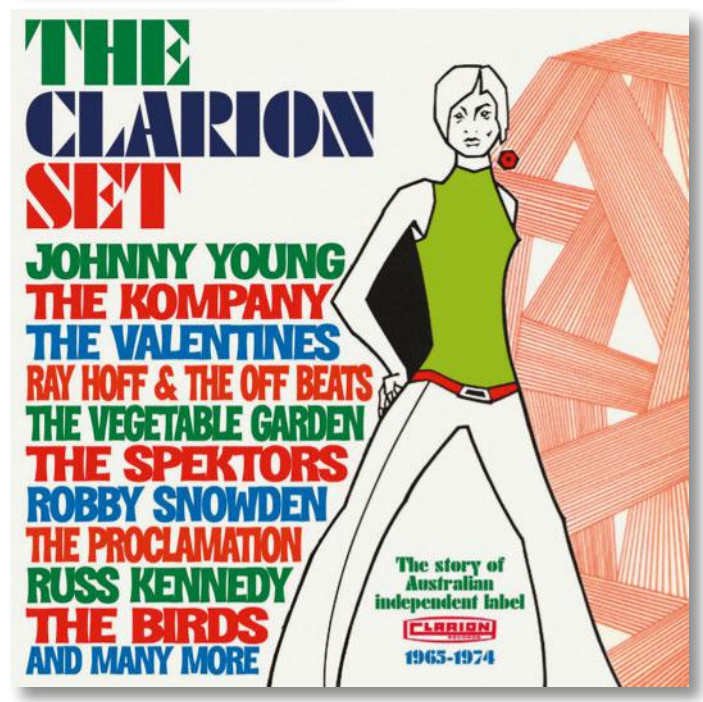
A quel moment le punk anglais est-il parti en vrille ? Assez rapidement en fait. Dès la fin de l'année 1977 et le début de 1978, Sham 69 a popularisé le punk bourrin. Avec des paroles assez bas du front *("Lève-toi Harry, on descend au pub !", "Si les kids sont unis, ils ne seront pas divisés",* etc.), le groupe de Jimmy Pursey a rencontré un franc succès chez ceux qui trouvaient les pionniers trop sophistiqués. Pursey lui-même a parrainé et produit des nouveaux venus, dont les Cockney Rejects, lesquels ont torché une chanson intitulée "Oi! Oi! Oi!". L'hebdomadaire "Sounds" a rebaptisé cette nouvelle scène "Oi!" et le journaliste populiste Gary Bushell (qui a officié plus tard dans le torchon "The Sun") est parti en croisade pour soutenir ces nouveaux groupes qu'il estimait représenter le *vrai* punk. Selon lui, les Pistols n'avaient été que le boys band de McLaren, et les Clash étaient de dangereux communistes. Ont surgi en un rien de temps, avec les Cockney Rejects, les Angelic Upstarts, les 4-Skins ("les prépuces"), The Business, Blitz, Menace, Cock Sparrer, The Last Resort (le nom d'un magasin de skins) et beaucoup d'autres. Les Rejects ne s'en sortaient pas trop mal, avec un chanteur intéressant que Morrissey en personne adore (il a d'ailleurs signé la préface de son amusante autobiographie), mais ils semblaient plus intéressés par le football — le club West Ham en particulier — que par la musique. Les Upstarts, eux, semblaient obsédés par la police. La plupart de ces groupes étaient apolitiques mais sont devenus malgré eux les héros des nouveaux skinheads dont beaucoup (pas tous) étaient d'extrême droite, et la violence aux concerts les a rapidement empêchés de jouer. Le même problème a coûté la carrière de Sham. Ce coffret de quatre CD plaira aux nostalgiques de la scène Oi! qui a eu un petit succès chez les punks et skins français de l'époque, mais franchement, l'écouter dans son intégralité ressemble à un sacerdoce. Partout, ce sont les mêmes accords et les mêmes chansons braillées par des jeunes gens qui se revendiquent prolétaires en colère. L'abandon progressif des mélodies débouchera sur d'autres groupes assez navrants comme Exploited ("Fuck A Mod", tout un programme), GBH ou Discharge, ces derniers inventant le hardcore. Et dire que tout ça a duré jusqu'à 1985…

The Clarion Set

"THE STORY OF AUSTRALIAN INDEPENDENT LABEL, 1965-1974"

Grapefruit (Import Gibert Joseph)

Le rock australien, à l'origine un pays de repris de justice, de ploucs, de kangourous et d'aborigènes, a débouché sur des succès publics et critiques. Les Easybeats, AC/DC, les Saints, Radio Birdman, les Bad Seeds, You Am I, le choix ne manque pas. Cette anthologie est intéressante dans la mesure où elle recouvre, sur trois CD bien tassés, la scène musicale locale entre 1965 et 1974. L'influence britannique est



évidemment prépondérante, mais ces groupes méconnus étaient souvent très doués. C'est amusant d'entendre un jeune Bon Scott habillé en mod chez les Valentines reprendre "I Can't Dance With You" des Small Faces (comme de constater à quel point Steve Marriott aura influencé bon nombre de futurs chanteurs de hard rock) ou carrément Soft Machine, mais au-delà de la curiosité, il y a vraiment des choses stupéfiantes ici. Johnny Young, Ray Hoff & The Off Beats, le temps d'un frénétique "Bama Lama, Bama Loo", Robbie Snowden, The Proclamation, Russ Kennedy & The Little Wheels, Colin Cook, The Kompany, Glen Ingram, et même des Birds locaux. En gros, ces gens dépotaient un peu plus que les Français à la même époque.

Boz Scaggs

"BOZ SCAGGS"

Atlantic/ Music On CD (Import Gibert Joseph)

Un sacré chanteur, ce Boz Scaggs. Pour son premier véritable album, paru en 1969, il envoie une sorte de soul blanche de haute volée (avec quelques trucs très légèrement countrysant ici et là, comme une reprise avisée de "Waiting For A Train" du *"singing brakesman"* Jimmie Rodgers). Les compositions ne sont jamais géniales mais toujours plus que correctes ; ici, c'est surtout la musique qui fascine : les musiciens s'appellent Duane Allman, Eddie Hinton, Barry Beckett ou Roger Hawkins. La crème de Muscle Shoals pour le premier disque d'un chanteur qui deviendra bientôt une star. Il y a pire pour débuter.

NU

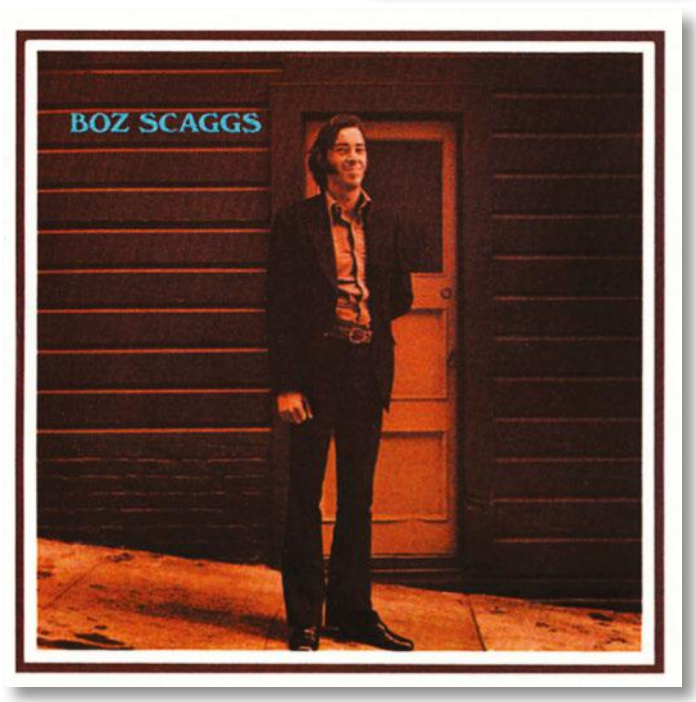
Pet Shop Boys

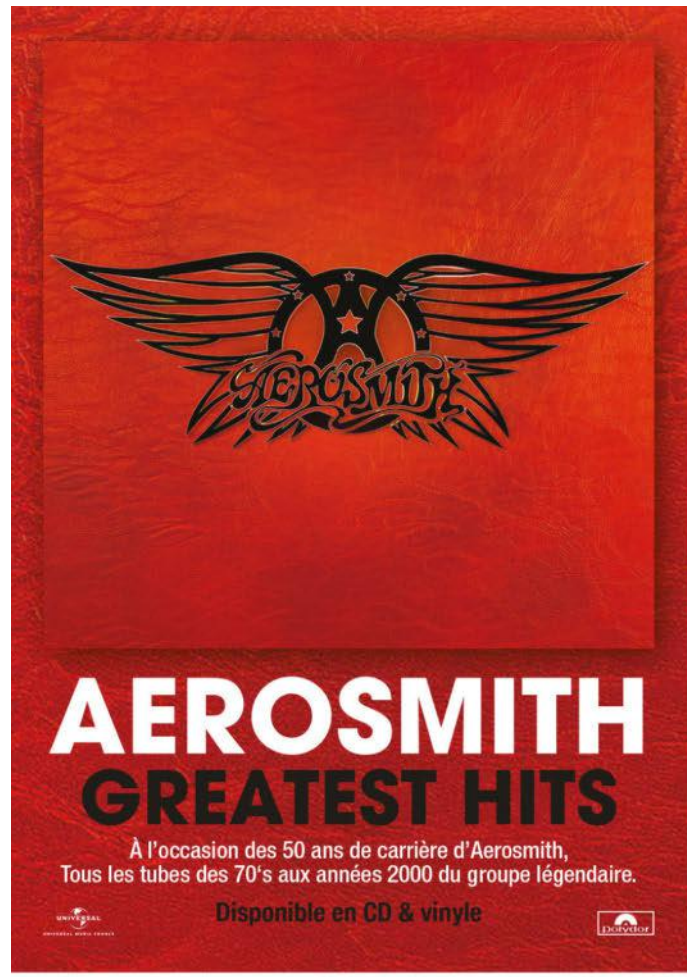
"SMASH"

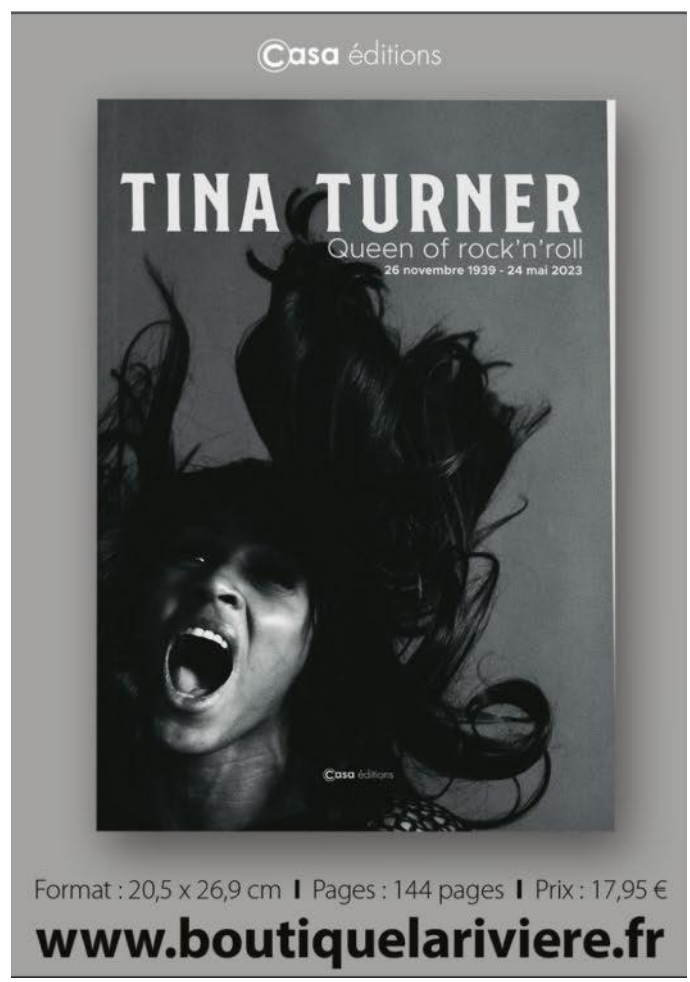
X2 Recordings/ Warner Parlophone

Trente-cinq ans résumés en un coffret définitif. De quoi placer, si certains en doutaient encore, le duo Neil Tennant/ Chris Lowe au pinacle de la pop britannique, avec en étendard des singles aussi emblématiques que "West End Girls", "Suburbia" et "It's A Sin" pour les eighties, mais aussi "Being Boring" et "Go West" pour les nineties, "London" et "I'm With Stupid" pour les années 2000, "Vocal" et "The Pop Kids" pour les années 10, "I Don't Wanna" ou "Dreamland" pour les années 20. De l'humour *tongue in cheek* ("You Only Tell Me You Love Me When You're Drunk"), des mélodies follement orchestrées ("Jealousy"), des idées folles (*"J'ai envie de me déshabiller et de danser au son du 'Sacre Du Printemps' alors que normalement je ne ferais pas ce genre de chose"* sur "I Wouldn't Normally Do This Kind Of Thing"), des textes sophistiqués truffés de détails uniques (ah, l'utilisation du mot allemand "Shadenfreunde" dans "Love Is A Bourgeois Construct"). Un style instantanément reconnaissable, mais avec des altérations d'importance selon les producteurs, qui vont de Bobby Orlando à Harold Faltermeyer et Stephen Hague en passant par Stuart Price, en attendant James Ford pour le nouvel album actuellement en préparation. Le remastering 2023 a ajouté un peu de basse sur certains titres, arrondissant quelques sonorités aux entournures, mais c'est la séquence des cinquante-cinq chansons classées par ordre chronologique qui s'impose ici, comme un agenda des cinq décennies pop qui défilent, avec leur cortège de souvenirs et d'inévitable nostalgie.

OLIVIER CACHIN




AEROSMITH
GREATEST HITS
À l'occasion des 50 ans de carrière d'Aerosmith,
Tous les tubes des 70's aux années 2000 du groupe légendaire.
Disponible en CD & vinyle


Casa éditions
TINA TURNER
Queen of rock'n'roll
26 novembre 1939 - 24 mai 2023
Format : 20,5 x 26,9 cm I Pages : 144 pages I Prix : 17,95 €
www.boutiquelariviere.fr

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

"Il faisait une fixation, sur la guerre, sa mère, le père qu'il a perdu"

Pink Floyd

"THE FINAL CUT"

Harvest

CES SCANDALEUX PROPOS N'ENGAGENT QUE LEUR AUTEUR, VOLTAIRE : "*LES FEMMES RESSEMBLENT AUX GIROUETTES : ELLES SE FIXENT QUAND ELLES SE ROUILLENT*". Le rapport avec Pink Floyd ? Quand il s'agit de désigner le meilleur album du groupe, c'est l'effet girouette, sans fixation : tous les jours, on peut changer d'avis. Lundi, "Wish You Were Here". Mardi, "Meddle". Mercredi, "Atom Heart Mother". Jeudi, "The Piper At The Gates Of Dawn". Existe-t-il entre 1967 et 1983 un mauvais Pink Floyd ? Même "More" et "Ummagumma", quand il faut pallier l'absence de Syd Barrett, recèlent, au milieu d'abondantes purges instrumentales, des envolées passionnantes. "The Dark Side Of The Moon", surestimé ? Sans ses envahissantes choristes, un album démentiel. Les sous-estimés ? "Obscured By Clouds", en 1972 : cette bande originale du film "La Vallée", plus folk, pourrait presque être attribuée à Cat Stevens — mineure, mais incluant plusieurs splendeurs, "Free Four", "Wot's… Uh The Deal", "Absolutely Curtains"… Reste le mouton noir : "The Final Cut", dernier Pink Floyd avec Waters.

Le bassiste prend définitivement le pouvoir avec "The Wall", son bébé. Rick Wright, clavier : "*Il faisait une fixation, sur la guerre, sa mère, le père qu'il a perdu…*" Rick est viré. Quatre ans plus tard, après la promo, la tournée, Waters reste obnubilé par "The Wall", il a écrit le scénario du film, tenté d'en être l'acteur, refait de la promo, et le voilà maintenant proposant à ses subalternes un projet particulièrement *relou* : "Spare Bricks", qui rassemblerait les morceaux inédits composés pour la bande originale du film, plus d'autres sur le même thème. Fixette ? David Gilmour et Nick Mason pensent être sauvés par Margaret Thatcher : la Dame de fer s'embarque dans un nouveau conflit en envoyant des soldats aux Malouines, Waters change alors d'idée. Ouf ! Sauf que sa réactualisation s'avère encore plus égocentrique : il veut un disque antimilitariste en hommage à son père, Fletcher, mort sur le front en 1944. Gilmour ne voit pas trop le rapport avec la choucroute, ni avec lui, Mason, Pink Floyd. Les voilà traînés sur une opération solo, un album guerrier contre la guerre, un document sur leur divorce.

Deux déserteurs échappent au carnage des tranchées : Wright lézarde en Grèce (personne ne sait qu'il n'est plus un Floyd), Bob Ezrin, pièce maîtresse du "Mur", n'est pas rappelé (trop bavard dans les interviews). Les deux sont remplacés par Michael Kamen, arrangeur sur "The Wall", claviériste docile — "*Les problèmes au sein du groupe ne l'intéressaient pas*", raconte Mason dans son autobiographie. Une seule chose rassure le batteur : le lieu de l'enregistrement, "*Les studios de Primrose Hill, au nord de Londres, très bien situés : près d'un restaurant que nous aimions*". Si Nick s'intéresse surtout à la nourriture, c'est parce que son rôle est réduit à la portion congrue. "*Roger m'a annoncé* sans m*énagement que, ne jouant que* 'du tambour', *je ne pourrais réclamer de droits ou crédits sur les morceaux*". Il se pointe "*pour faire preuve de bonne volonté*", préférant, muni d'un enregistreur-prototype avec système holophonique, s'en aller capturer des sons de cloches d'église, des crissements de pneus et, surtout, sur ordre de Roger, des bruits d'avions de guerre. "*Je me sens encore coupable d'avoir fait appel à tous ces militaires pour un album contestataire.*" En studio, Gilmour doit lutter seul contre Waters. Il ne fait pas le poids. Réduit au rôle de figurant indésirable, il ne chante qu'un morceau, ajoute par-ci par-là des solos de guitare, ne signe aucune composition. Mason : "*Roger ignorait délibérément toutes ses suggestions. Il préférait Michael pour développer le contenu musical, autant pour remplacer David que Rick ou Bob*". Kamen fait le job, apparemment sans état d'âme. Waters le voit dans la cabine griffonner un calepin. Furieux, le despote s'en va lui arracher le carnet des mains. Il découvre, sur toutes les pages, la même phrase : "*Je ne dois pas baiser des moutons*".

Le disque aurait pu s'intituler "Shining", c'est finalement "The Final Cut", et quand il sort, les retours sont unanimes : un sous-"The Wall", du recyclage peu inspiré, le cri d'un dictateur contre les tyrans, l'ego trip soulant d'un milliardaire marxiste. Les douze petits morceaux du *montage final* pâlissent de l'ombre démesurée du "Mur". Défaut d'interprétation : l'ombre, c'est l'album lui-même, autonome, aussi flippante que bouleversante. Absorbant au passage les ténèbres de "Animals", elle ne se nourrit pas seulement d'effets sonores audacieux : aussi de compositions et mélodies terrassantes — "The Gunners Dream", "The Post War Dream", etc., un tout. Souvent la musique est douce, le chanteur chuchote, et là, brusque montée de colère. Kurt Cobain revendiquait les Pixies comme modèles, il aurait pu citer Waters. La liste des meilleurs Pink Floyd ? Aujourd'hui, ce sera "The Final Cut". ★

Première parution : 21 mars 1983

Photo Dave Hogan/ Hulton Archive/ Getty Images

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Toujours aussi violent et mystérieux

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

The Kills
"Keep On Your Mean Side"
"Midnight Boom"
Domino

Alors qu'ils viennent d'annoncer leur retour sur disque, Jamie Hince et Alison Mosshart (ou VV et Hotel, c'est selon) rééditent leur premier et troisième album, sortis respectivement en 2003 et 2008. Contrairement à la réédition de "No Wow" (2004) l'an dernier, on n'a pas le droit à une pochette alternative ou un nouveau mix, mais à des reproductions fidèles, sur disques colorés. "Keep On Your Mean Side", premier brûlot du duo, est un chef-d'œuvre de blues-garage abrupt, toujours aussi violent et mystérieux vingt ans après, dans lequel on trouve l'hymne des misanthropes de tous bords ("Fuck The People"). "Midnight Boom", sorti après quatre ans d'attente fébrile, montrait le premier fléchissement du groupe vers un rock indie plus grand public, avec des titres presque pop ("Cheap And Cheerful"), mais reste redoutablement rock'n'roll ("M.E.X.I.C.O.").

Rufus Wainwright
"Want One"
Music On Vinyl

Voici un disque qui se négociait à plusieurs centaines d'euros en raison de la rareté de ses premiers pressages en vinyle. "Want One", troisième album de Rufus Wainwright, fête cette année ses vingt ans, et revient dans une magnifique édition et à un tarif accessible, ce qui devrait réjouir les fans de la pop sophistiquée du chanteur canadien. Premier volume d'un diptyque ("Want Two" fut publié un an plus tard en 2004), "Want One" est un disque sur lequel l'excentrique Rufus ne s'interdit rien, comme de citer le "Boléro" de Ravel sur le final de la superbe ouverture "Oh What A World". C'est surtout un assemblage de chansons pop magnifiques, comme "14th Street", "I Don't Know What Is", aux orchestrations soyeuses et "Dinner At Eight", ballade mélancolique où il met en musique une dispute entre lui et son père Loudon Wainwright III, sans doute sa plus belle chanson.

The Exploding Hearts
"Guitar Romantic: Expanded & Remastered"
Third Man

C'est le grand drame du début des années 2000. En 2003, alors que le rock à guitares avait de nouveau le vent en poupe, les Exploding Hearts de Portland sortaient un album de power pop aux contours lo-fi absolument magistral. Ces mecs-là avaient tout compris, puisant leur inspiration chez les Buzzcocks ("Thorns In Roses"), Nick Lowe ("Sleeping Aides And Razorblades") et les New York Dolls ("Boulevard Trash"), livrant un premier album stylé empli de chansons mémorables. Malheureusement, deux mois après la sortie de "Guitar Romantic", un accident de van nocturne entre deux concerts allait provoquer le décès de trois des membres du groupe. Disque culte d'un groupe à l'histoire tragique, "Guitar Romantic" est réédité avec des bonus bienvenus, et demeure un des plus grands *"what if?"* de l'histoire récente du rock.

"Coup De Tête"
Le Pop Club

Depuis quelques années, le label Le Pop Club publie une série de disques consacrés à des bandes originales cultes de films français tels que "Les Tontons Flingueurs", "Un Singe En Hiver" ou "Le Hasard Et La Violence" (et prochainement "Le Magnifique"). La série avait été inaugurée en 2019 par "Coup De Tête" dont le magnifique thème sifflé, composé par Pierre Bachelet et décliné ici de diverses manières, est tellement obsédant qu'on l'a encore plusieurs

Photo Bruno Berbessou

jours en tête après avoir regardé le film de Jean-Jacques Annaud. Épuisé depuis des lustres, l'album est réédité avec une pochette alternative.

X
"More Fun In The New World"
Music On Vinyl

Avant qu'Elon Musk ne décide de changer le nom de Twitter en X, il existait un groupe punk californien du même nom bien plus passionnant que les coquecigrues du patron de Tesla. Quatrième album du groupe mené par l'emblématique Exene Cervanka, "More Fun In The New World" montrait un groupe qui avait su évoluer avec élégance du punk hardcore de ses débuts à un rock alternatif abrasif, sans jamais perdre de sa pertinence. De l'inoubliable riff de "The New World" au funky "True Love Pt. #2", l'album est une réussite totale, et revient sur vinyle bleu pour ses quarante ans, alors même que le groupe a repris la route avec son line-up originel.

Nouveautés

J.E Sunde
"Alice, Gloria And Jon"
Vietnam

Jonathan Edward Sunde est un de ces drôles de cas de singers-songwriters américains qui n'ont pas rencontré le succès chez eux mais possèdent un public de passionnés outre-Atlantique, en particulier en France. L'ancien leader du groupe The Daredevil Christopher Wright publie son cinquième album solo aujourd'hui et démontre une fois de plus une capacité invraisemblable à écrire des chansons aussi poignantes qu'accrocheuses. Plus pop et moins country-folk que ses récentes productions, "Alice, Gloria And Jon" propose une collection de mélodies immédiates ("Alice", "You Don't Want To Leave It Alone") où un synthétiseur apparaît furtivement et vient illuminer l'ensemble ("Gloria, Gloria").

Red Mass
"Volume 1. Sweet Blasphemy"
Kizmiaz

Il est extrêmement compliqué de suivre la discographie de Red Mass, groupe du génial Roy Vucino, qui a publié deux albums et une vingtaine d'EP en quinze ans de carrière, capable d'aller du folk au metal en passant par la pop sans ciller. Le groupe vient de se lancer dans la publication de plusieurs volumes de cassettes où il s'essaie à ces divers genres. L'une d'entre elles, "Sweet Blasphemy", bénéficie d'un tirage limité sur le label nantais Kizmiaz, et propose une dizaine de chansons à l'esthétique garage. On y croise notamment Bloodshot Bill, un autre canadien furieux, pour le rockabilly "Mamie Van Doren Moves", et quelques chansons au psychédélisme sombre ("Needles & Pins") et à la rudesse krautpunk ("Psychic Driver/ Midnight Climax") font mouche.

King Size
"Jurassic Songs"
Rev' Up

Groupe rock'n'roll oisien actif dans les années quatre-vingt-dix jusqu'à sa dissolution en 2007 (avec le bien nommé "The King Is Dead"), King Size refait parler de lui, non pas avec un nouvel album mais avec une compilation d'inédits rassemblés çà et là par son leader Philippe Nicole. Si le titre et la pochette de l'album sont un clin d'œil pour montrer que ces chansons datent d'un autre temps, les morceaux (enregistrés avec diverses incarnations du groupe entre 1991 et 2004) ont une qualité intemporelle en eux, entre garage-punk ("Tonight") et power pop ("So Precious"), pour un groupe dont le catalogue mériterait d'être réédité.

45 tours

An Eagle In Your Mind
"Intersection"
Green Piste

On avait aimé le premier album solo de Sophia Djebel Rose ("Métempsycose") qui révélait une chanteuse folk à la voix envoûtante. C'est en duo qu'elle revient avec le projet An Eagle In Your Mind qu'elle mène avec son complice Raoul Canivet (qui l'accompagnait déjà sur son album). Moins dépouillé que son œuvre solo, ce mini-album fait la part belle à des orchestrations aux saveurs orientales grâce à des instruments que le duo a amassés lors de ses voyages (harmonium, guembri, percussions berbères…), pour un disque contemplatif qui évoque Catherine Ribeiro + Alpes et invite à la rêverie psychédélique ("On Your Shoulders"). ❑

Discographisme_71

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Breakfast In America"

Supertramp

Première parution : 29 mars 1979

"Super Clochard", quel drôle de nom pour un groupe ambitieux ! Mais il résume assez bien les premiers pas de Rick Davies dans la musique. Né en 1944 dans une famille ouvrière, Davies veut devenir batteur de jazz. Finalement, le rock'n'roll chamboule ses plans et, après avoir tapé sur les fûts, il s'installe derrière un clavier et monte sa propre formation orientée blues en 1966. S'ensuivent plusieurs années de galère sur la route jusqu'à la rencontre, en 1969, d'un mécène néerlandais, Stanley August Miesegaes, qui finance la constitution de son groupe. Achat de matériel, recrutement de musiciens, recherche d'un label… et le fameux choix du nom : une référence littéraire au poète gallois et vagabond William Henry Davies ("L'Autobiographie D'Un Super-Clochard", 1908) et une bonne dose d'humour anglais. Parmi les élus, Roger Hodgson, engagé pour sa voix, devient rapidement l'autre pilier du groupe. Davies et Hodgson écrivent et interprètent la plupart des morceaux et se rêvent en Lennon et McCartney. Mais les revers et les doutes s'installent durant quatre années. Les pochettes sont à l'image de leurs tergiversations musicales. Le premier album au titre éponyme est illustré par le dessin d'un visage en forme de fleur, réalisé par un copain de fac de Davies. Ce n'est pas très convaincant, tout comme la pochette du deuxième album où le buste nu d'une femme joliment tatouée était censé attirer l'attention. Mais l'indifférence des critiques comme celle du public persistent. Néanmoins, la pochette de "Indelibly Stamped" a le mérite de poser les bases de leur vision esthétique : la littéralité. Ainsi, pour "Crime Of The Century", album sur l'aliénation physique et mentale des individus par la société, le photographe Paul Wakefield imagine un prisonnier anonyme (les mains sur les barreaux) condamné à la souffrance solitaire (l'immensité de l'univers). "Crisis ? What Crisis ?" met en scène un homme profitant du soleil au milieu d'une zone surindustrialisée et polluée pour évoquer le titre. Quant à "Even In The Quietest Moments...", album plus apaisé sur l'amour et la fraternité, Bob Seidemann fait poser un piano à queue — resté dehors une nuit pour bien s'imprégner de neige — à proximité du studio d'enregistrement, le fameux Caribou Ranch, dans les montagnes du Colorado. Entre-temps, et surtout depuis "Crime Of The Century" (1974), Supertramp a renversé la vapeur et cumule les disques de platine pour chacun de ses albums. Vivant désormais aux Etats-Unis, Davies et Hodgson ont sous leurs yeux un beau sujet de réflexion : la société américaine, espoir et désillusions. Et c'est ce qui oriente naturellement la conception de la pochette et, dans une certaine mesure, l'album "Breakfast In America". Prendre place à la table du marché américain a toujours été l'objectif de tous les groupes anglais, et bien évidemment de celui des bien nommés Supertramp. Aussi, c'est dans la peau d'un migrant arrivant en avion que l'on perçoit New York depuis un hublot. La Grosse Pomme est le symbole de la porte d'entrée aux USA depuis des siècles, et la statue de la Liberté s'est muée en une serveuse de *diners* accueillante avec en guise de torche un jus d'orange. Le titre de l'album est affiché sur le menu qui a remplacé les tables de la déclaration de l'indépendance des États-Unis. L'imagerie sixties, chère à Davies et Hodgson, est au rendez-vous et se prolonge sur le verso de la pochette. Là, le groupe consomme un vrai breakfast attablé au bar de Bert's MadHouse à Los Angeles. Ils lisent chacun un journal typiquement anglais, à l'exception de Bob Siebenberg, l'Américain du groupe. La serveuse Libby — son nom est inscrit sur son badge — devait être un top model dans l'esprit des concepteurs de la pochette, Mike Doud ("Physical Graffiti" de Led Zeppelin) et Mick Haggerty (Electric Light Orchestra, Hot Tuna). Mais Davies imposa qu'une femme plus commune soit choisie, et ce fut Kate Murtagh, une actrice américaine, recrutée par l'agence de mannequins Ugly, spécialisée dans les physiques atypiques (Kate mesure 1,85 m). Habituée aux troisièmes rôles, elle va devenir la figure de proue de l'album, introduisant le groupe sur scène lors de la tournée, jouant dans les clips… Le quart d'heure de célébrité ! Prolongeant l'idée de croquer l'Amérique, la maquette de Manhattan est constituée uniquement d'articles utilisés pour le petit déjeuner comme des salières, des bouteilles de ketchup, de vinaigre et de moutarde, des boîtes de céréales, d'œufs et, bien sûr des couverts, des tasses et des assiettes. Et au premier plan, une assiette garnie d'un œuf au plat, d'un toast et de bacon flotte sur l'Hudson. Le nom du groupe barre l'horizon et ses lettres semblent se déliter en confettis qui vont recouvrir la ville. Prémonition d'un succès à venir ? Après les attentats du 11 septembre, un petit malin a lu dans cette pochette un signe avant-coureur de cette catastrophe. En regardant la pochette dans un miroir, le U et le P deviennent 9 11, date de la destruction des Twin Towers, sises sous ces deux lettres. Cette évidence est corroborée par le fait que la barre du T du mot Breakfast sur le menu s'achève par un avion et que le verre de jus dont la couleur orange renvoie aux flammes est placé devant les tours. Supertramp serait-il sorti de sa littéralité pour devenir un supervoyant ? En tout cas, nul n'avait imaginé que "Breakfast In America" serait un succès planétaire et l'album le plus vendu de l'année aux Etats-Unis. La désillusion, en germe depuis leur établissement en Californie, viendra après la tournée de l'album suivant puisque Hodgson quittera définitivement le groupe, emportant avec lui la magie de ces super-clochards. ❑

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS VERSION PAPIER & NUMÉRIQUE
+ LE CD DE
AEROSMITH
"GREATEST HITS"

Quelques semaines avant sa tournée d'adieu, Aerosmith publie cette compilation dantesque qui retrace cinquante ans de rock'n'roll. Des années 1970 à nos jours, en passant par "Walk This Way", "I Don't Want To Miss A Thing", "Dream On" et "Crazy", une plongée dans l'histoire du groupe de Steven Tyler et Joe Perry.

83€
AU LIEU DE ~~176,83€~~

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45, ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

Je choisis mon offre d'abonnement:

☐ **OPTION 1** 1 an 12 numéros version papier & numérique + Le CD de **AEROSMITH "Greatest Hits"** : 83€ au lieu de 176,83€.

☐ **OPTION 2** 1 an 12 numéros version papier & numérique : 74€ au lieu de 154,68€

Je choisis de régler par : ☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

Pour un paiement par Carte Bancaire, rendez-vous sur votre espace client sur boutiquelariviere.fr /ROFP673
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

Date et signature obligatoires

Mes coordonnées:

ROFP673

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case ☐ ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.fr. * Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2023. Prix du Double CD : 22,15€ frais de port compris.

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Entre hard rock et nostalgie slave

TROYKA

ÉREINTÉ PAR UN CRITIQUE AMÉRICAIN QUI LE CROYAIT VENU D'UNION SOVIÉTIQUE, TROYKA ÉTAIT EN FAIT UN POWER TRIO CANADIEN MONTÉ PAR DES MUSICIENS AUX RACINES POLONAISES ET UKRAINIENNES. Cette particularité a conféré un son particulier à son unique opus, entre hard rock brutal et nostalgie typiquement slave.

Nous voici du côté d'Edmonton, au Canada, en 1960. Ron Lukawitski et Robert Edwards, deux gamins passionnés par Elvis Presley, les Ventures ou les Shadows, font leurs armes au sein de The Imperials ou The Ortegas. Robert est à la six-cordes, Ron à la basse. En 1964, ils rencontrent le dénommé Mike Richards. Ce dernier a, comme eux, de la famille du côté de l'Europe de l'Est : son père, le docteur Ted Richards, a servi dans l'armée polonaise lors de la Seconde Guerre mondiale avant d'émigrer au Royaume-Uni, puis au Canada. Avec le batteur Larry Hall, ainsi que Ron et Robert, il fonde The Royal Family. Cette formation publie en 1965 un premier simple pétaradant ("I Told A Lie") chez Apex, dont le petit succès lui ouvre les portes du Calgary Stampede de 1966, événement majeur du coin qui mêle parades, concerts et compétitions de rodéo. Suite à un second single ("Sometimes"), nos amis décampent pour Montréal, où ils participent à l'exposition universelle de 1967. Ils accompagnent ensuite les Platters au Québec, puis se lient par leur biais avec le chanteur pop Teddy Randazzo, avec qui ils gravent des démos à New York. Ils ne goûtent cependant guère son style un peu trop saccharinè et s'en séparent à l'amiable. Larry est également saqué pour un certain Con Dewar avant que Richards ne passe finalement derrière les fûts. En 1968, le power trio retourne à Edmonton, devenant Troyka (un traîneau tiré par trois chevaux). Celui-ci n'ayant nulle part où enregistrer à moins de trois mille kilomètres, le docteur Richards assemble, pendant son temps libre l'un des tout premiers studios huit-pistes du pays dans sa cave. Troyka y façonne la matière d'un album entier, expédié ensuite à de nombreux labels que Mike va relancer un à un lors d'un court périple dans la Grosse Pomme. Un coup de fil à Atlantic change la donne : le découvreur de talents Shel Kagan s'était entiché du titre "Natural" mais avait égaré le contact de nos chevelus... Il dégaine un contrat et Troyka est donc signé sur une filiale, Cotillion.

Dans la foulée, Shel se rend à Edmonton flanqué de l'ingénieur Gene Paul — fils du légendaire Les Paul — pour remixer le disque. Il prend lui-même le cliché de la pochette, derrière la maison des Richards. La galette sort début 1970, et c'est une réussite. Après une petite introduction aux sonorités slaves, le riff blues bien lourd de "Natural" pose le décor : longue crinière et moustache, Richards grogne d'une voix rauque qui évoque Captain Beefheart (ou Stack Waddy), secondé par la guitare distordue d'Edwards, une basse épaisse et une batterie rigoureuse (et plutôt en retrait dans le mix). "Early Morning" est un instrumental aux arpèges délicats, lumineux tandis que "Life's OK" est une improvisation hendrixienne, teintée de jazz. Sur la face B, "Rolling Down The Back Road" est un autre exemple de saillie hard rock crépitante — Richards y reprend son timbre guttural — construite sur un riff proche de "Whole Lotta Love". La superbe "Dear Margaret (Malgosia)", mandoline et voix solennelle, renoue avec l'âme de l'Europe de l'Est, tout comme "Troyka Finale".
Une fois n'est pas coutume, Atlantic investit vraiment dans la promotion de l'opus, le citant même dans les publicités réalisées pour "Led Zeppelin II". Il est également poussé auprès des radios de New York, San Francisco, Los Angeles et Boston, pour grimper *in fine* à la 81ème position du Billboard. Troyka se voit offrir la première partie de Canned Heat, puis un showcase au Fillmore East — trois rappels seront exigés par une foule de professionnels extatiques. Le trio ouvre ensuite pour les Byrds, Blue Cheer, et remplace The Nice lors d'une tournée avec Savoy Brown et Family dans le nord-est des Etats-Unis. Le public apprécie grandement les saltos arrière de Richards sur scène.
En mai 1970, le trio doit chauffer les planches pour Mountain à Toronto, mais Edwards annonce à ses camarades qu'il s'en va : sa fiancée le somme de retourner dare-dare à Edmonton. Dommage, Troyka avait capturé un second album (qui restera inédit) et était justement invité au Festival Express, caravane itinérante de musiciens (The Band, Janis Joplin, Grateful Dead, Delaney & Bonnie…) se déplaçant en train dans une ambiance festive pour donner des concerts à travers le Canada. Robert souffle tout de même le nom de Bob Styrna, un guitariste lui aussi d'origine polonaise, qui a notamment roulé sa bosse avec Bob Seger. Troyka enregistrera un autre disque avec Styrna, mais qui ne verra pas le jour non plus. En février 1971, le trio jette l'éponge. La même année, on retrouvera Richards sur le féerique "Spilt Milk" de Laurie Styvers, alors qu'Edwards œuvrera sur "A Fine, White Thread" superbe disque de folk baroque signé Paul Hann, en 1973. ❑

PAR H.M.

Le choc des ambiances

Si certains se retranchent sur leur pré carré individuel et une volonté farouche de défendre leur solitude, de nombreux musiciens s'enrichissent et se diversifient en se confrontant aux autres, ce qui explique que beaucoup de disques autoproduits fassent appel à des intervenants extérieurs, comme la moitié des huit sélectionnés du mois parmi les quarante et un reçus à la rédaction.

En piste depuis 2012, **Matjé** a beaucoup peaufiné sur scène ses chansons chaloupées qui sont autant de chroniques douces-amères sur des rythmes afro-latino. Il en a profité pour sympathiser avec de nombreux musiciens qui viennent lui prêter main-forte sur ce second album : des instrumentistes variés (percussions, accordéon, clarinette, saxophone…) ou des chanteurs comme Mourad (de La Rue Ketanou). Il partage écriture et composition avec ses invités, ce qui renforce sa volonté de métissage où le hip-hop côtoie la cumbia colombienne, le forro brésilien, le soukous africain et le maloya réunionnais *("Sur Mon Dos", Label D'A Côté, matje.fr, distribution InOuïe).*

Depuis son premier album en 1989, le pianiste **Chardeau** déploie une énergie qui impose le respect pour défendre son rock. Après avoir multiplié rencontres et échanges avec les plus grands musiciens internationaux, il les sollicite depuis 2005 pour participer à des albums ambitieux. Le second volet de son opéra-rock affiche ainsi une liste d'invités qui donne le vertige, de Jerry Goodman (Mahavishnu Orchestra) à Danny Seraphine (Chicago) en passant par les frères Descamps (Ange) et des membres de Supertramp, Doobie Brothers ou XTC, tous réunis pour un ovni instrumental qui ressuscite la démesure des années soixante-dix *("Ombres & Lumières", L.Records, facebook.com/chardeauofficiel).*

Avant d'officier sous le nom de **Le Spectre**, Yann Levavasseur fut guitariste de groupes punk et fusion, opta au début du siècle pour la boîte à rythmes et le synthé analogique, puis œuvra dans l'electro sous le nom de Earsut avant d'opter pour son nouveau pseudonyme en 2016. Son premier album était placé sous le signe de la cold wave : s'il ne coupe pas totalement les ponts, le second privilégie, avec le renfort de voix féminines, une pop vaporeuse qui ne dédaigne pas les envolées cosmiques ("Out Of Space And Time") et l'option dance avec le séduisant "Finishing Line" *("Future Primitive", Music Box Publishing, facebook.com/jesuislespectre).*

Photographe avec de nombreux livres et expos à son actif, **Nicolas Comment** (de Paris) s'est découvert une fibre musicale en rencontrant Rodolphe Burger, Higelin et Yves Simon, puis en enregistrant son premier album de chansons en 2015. Le troisième, égrène en onze morceaux autant d'hommages à des personnalités peu connues ou mythiques (Andy Warhol, Vince Taylor). Le parlé-chanté, agréable mais trop systématique, est diversifié par la présence de chanteuses éprouvées et de musiciens comme Marc Collin de Nouvelle Vague, et les Limiñanas qui viennent illuminer les morceaux les plus rock, "Christa" et "Vince" *("Blason", Kwaidan Records, nicolascomment.com).*

Basée à Toulouse, **Julii Sharp** a grandi à La Réunion avant de passer son adolescence en Hautes-Pyrénées. Elle commence à se produire sur scène en 2018 mais ne prend vraiment son envol qu'en rencontrant il y a deux ans les trois musiciens qui l'accompagnent sur ce premieressai six titres. La particularité de son folk-pop charmeur est de mêler avec succès l'anglais et le français, cette ambivalence linguistique rendant compte de la variété de ses influences (Bob Dylan, Leonard Cohen et Marie Laforêt), et ses ballades sont portées par une pureté vocale et mélodique qui ne peut laisser indifférent *("Toucan", Only Lovers Records, facebook.com/juliisharpmusic, distribution Kuroneko).*

Fondé à Strasbourg en 2010, **Hermetic Delight** est un trio majoritairement féminin qui réunit, aux côtés d'un bassiste, une batteuse et une chanteuse-claviériste d'origine turque venue des milieux punk et féministes d'Ankara. Après un premier album placé sous le signe du post-punk avant-gardiste et hypnotique, ce nouveau single traduit une évolution marquée vers une pop mutante : malgré son titre, "Ankara Punk" n'a rien de destroy et joue la carte mélodique et mélancolique, et les trois autres titres s'illustrent par leur aspect enjoué et harmonieux, à l'image du sautillant "Tied Up" *("Hermetic Delight", October Tone Records, facebook.com/hermeticdelight).*

Trio pour les besoins de la scène, **Erei Cross** est au départ un duo composé d'un guitariste et d'une chanteuse-bassiste. Ce premier album a tendance à brouiller les pistes entre attaque martiale, riffs metal, mélopées vocales, chœurs suaves, pauses aériennes, climats sombres et touches new wave ou indus. Il recèle une personnalité marquée qui évolue au carrefour d'influences bien digérées grâce à la force de la voix et de la guitare, à la réussite d'atmosphères évanescentes ("The Widow") et à un groove dansant qui culmine dans "Lilith Grand Bitch To Queer" *("The Widow And The Others", Le Manoir/ Season Of Mist, facebook.com/EreiCross, distribution Klonosphere).*

Un an après sa création, **The Ascending** publie un premier album au charme fiévreux. Formé de six musiciens nantais issus de groupes et de courants divers, il s'affirme comme le réceptacle inspiré des multiples courants qui le traversent, du post-rock au folk en passant par l'indus et le metal hardcore. L'album joue continuellement avec le choc des ambiances, tour à tour touffues et tendues ou sereines et apaisées, à l'image du groupe qui accole un violon à une guitare rageuse et diversifie ses vocaux au gré de trois chants complémentaires allant du crooner ténébreux à la voix féminine harmonieuse *("The Ascending", Frozen Records/ Crazy Stone, facebook.com/wearetheascending, distribution Klonosphere).* ❑

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Poisse et mauvaises expériences

J'ai récemment exhumé des cassettes d'un carton. Parmi les pépites, BRUCE JOYNER & THE UNKNOWNS a été une vraie claque. Quel a été leur parcours et que sont-ils devenus ?
Michel, Queven (56)

Bruce Joyner est un membre du cercle pas si restreint des artistes (relativement) plus connus en France qu'aux USA, leur pays d'origine. Il figure même dans des encyclopédies comme le "Dictionnaire Du Rock" de Michka Assayas alors qu'aucun ouvrage de référence anglo-saxon ne mentionne seulement son nom. C'est grâce à des labels français, New Rose et Closer, qu'il peut poursuivre sa carrière alors qu'il n'a plus de maison de disques aux Etats-Unis. Il est né en 1956 à Valdosta, une ville de sud de la Géorgie, un État ségrégationniste à la frontière avec la Floride et proche des marais et des bayous d'Okefenokee. Sa mère tient un bar pourvu d'un juke-box qui, avec le gospel, concourt à sa formation musicale. Il découvre en particulier Buddy Holly, sa plus grande influence, Elvis Presley, Little Richard, Roy Orbison, James Brown. Dans sa jeunesse, il cumule poisse et mauvaises expériences. A quatre ans, à l'instigation d'une jeune fille, il avale des cristaux de révélateur photographique qui abime ses cordes vocales, ce qui nécessite une opération lui donnant plus tard un phrasé unique. A six ans, il perd l'usage d'un œil et à quatorze, un accident de voiture lui laisse une jambe raide, l'obligeant à s'appuyer sur une canne ou à s'asseoir pendant les concerts. Surmontant ses handicaps, il devient le chanteur principal de The Stroke Band participant à "Green And Yellow" (1978) enregistré à Valdosta avec le futur Gumball et producteur à succès Don Fleming à la lead guitare. Joyner joue également du synthé et un peu de guitare sur cet album dont les meilleurs titres sont "Fiction/Non-Fiction" avec beaucoup de reverb, le récitatif de "Spaced", "Rat Race" et ses synthés new-wave, "Gun Fighting Man" du garage punk avec fuzz, saturation et distorsion comme "The Waves Rush In (Live At Miami Beach)", tous deux signés par le groupe. En 1979, Bruce Joyner forme

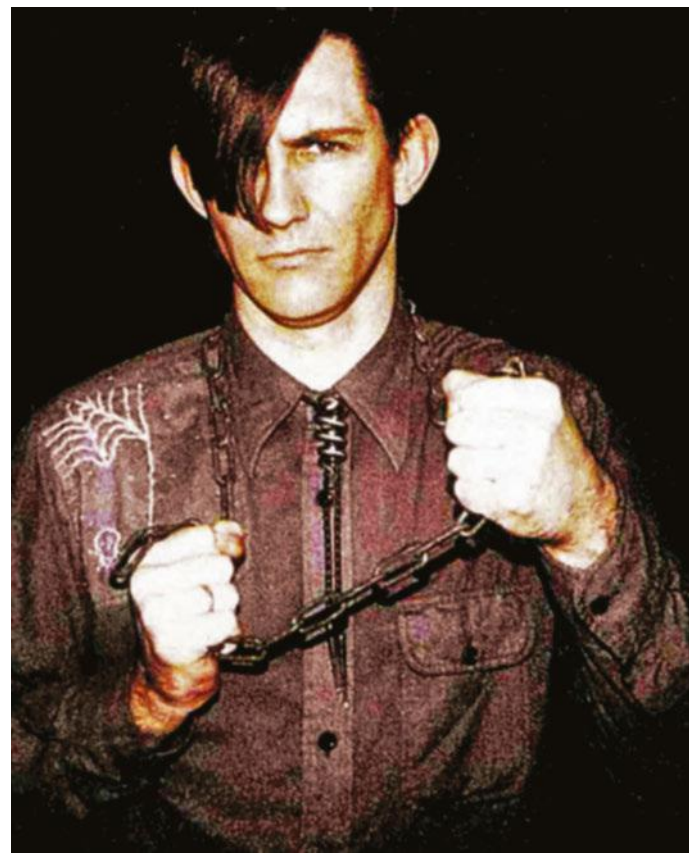
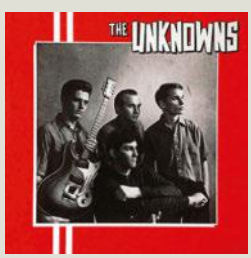


Photo archives Rock&Folk-DR

Top ● ● ● ● ●



"The Unknowns" *(1982)*
En ouverture, "Pull My Train" donne le tempo, un titre qui évoque "The Train Kept A-Rollin' " du Johnny Burnette Trio, un des grands classiques du rockabilly. Les paroles sont débitées à vitesse accélérée sur fond de garage punk auquel les guitares Mosrite apportent une couleur particulière. Parfois entrecoupées de cris, de hurlements ou d'onomatopées, "Riptide", les onze chansons suivantes, courtes et incisives, racontent une histoire en trois minutes, "The Streets", "White Trash Girl", "City Of The Angels", et baissent rarement de rythme. "Rat Race" est une reprise de The Stroke Band.

"Way Down South" *(1983)*
A sa sortie, "Way Down South" est diversement apprécié par les fans des débuts, les Plantations proposant un changement de style incluant même des passages reggae ska, "On The Other Side Of The Tracks", "Out On A Lamb". Le tempo général est plus calme, parfois pop rock, la reprise de "Down In The Boondocks", un succès de Billy Joe Royal. La voix de Joyner se fait plus grave, "Feel The Rhythm", qui, associée aux claviers de Bob Watts, pare l'ensemble d'une tonalité plus sombre, plus proche de l'atmosphère des bayous.

"Swimming With Friends" *(1986)*
Souvent, la présence d'invités prestigieux ou iconiques affadit le propos d'un groupe, ce qui n'est pas le cas pour "Swimming With Friends", au contraire. Aux côtés des Plantations, sont ainsi présents Steve Wynn, John Doe, Stan Ridgeway, Ray Manzarek, Sky Saxon aux chœurs. Chacun des sept titres possède une puissance rare pour soutenir la voix de Joyner au sommet de sa forme et de son inspiration sur "The Darkside Of Your Brain", grandiose "Deep Green Water", sauvages "Voodoo Love", "Rain Song".

"Hot Georgia Nights" *(1987)*
Produit par Bruce Joyner et le guitariste Tom Byars, dédié à sa mère décédée peu de temps auparavant, ce premier album sous son nom est, en partie, une exploration de la Géorgie avec des chansons telles que "Hot Georgia Nights", "Sweet Southern Summertime", "Violence Is His Religion", "Mama Said", alors que "Melrose Avenue" décrit Los Angeles. Les paroles sont, comme toujours signées par Joyner, les musiques composées par Tom Byars, le claviériste Pete Nalda et le bassiste Marco Fox. Peter Buck est invité sur deux morceaux à la guitare rythmique.

les **Unknowns** avec Mark Neill, guitares, et Dave Doyle, basse, avant de partir tenter sa chance à San Diego en 1980, Steve Bidrowski, batterie, complétant cette formation. Repérés par Greg Shaw, ils signent avec son label Bomp! pour un mini-album de six titres, "Dream Sequence", dans un style garage rock dominé par la voix plutôt aiguë, assez étrange, de Joyner et par l'utilisation de guitares Mosrite, une marque en vogue dans la country et la surf music dont vibrato, réverbération et trémolo sont les principales caractéristiques. Paru en 1982 "The Unknowns" n'est pas très bien accueilli par la presse US, voire rejeté. Bruce se sépare des Unknowns l'année suivante. Mark Neill devient ingénieur du son et producteur, créant avec succès les Soil Of The South Studios, d'abord à San Diego avant de revenir à Valdosta, travaillant, notamment, avec les Black Keys, DeWolf, Nick Waterhouse. Les nouveaux accompagnateurs du chanteur s'appellent les **Plantations**, Dave Green, guitare, Jim Itkin, batterie, Bob Watts, claviers, et Tom Woods, basse. Moins axés sur le garage rock à grande vitesse, ils diversifient leurs influences : "Way Down South" (1983) sur Invasion, un label annexe de Bomp!, puis sur Closer : "Slave Of Emotion" (1984), "Swimming With Friends" (1986). Sous son seul nom, il sort plusieurs albums sur New Rose : "Hot Georgia Nights" (1987), "Sir Real" (1992), "Preludes & Nocturnes" (1993). Entre ces disques, sur ce même label, après une interruption liée à une grave maladie, il avait enregistré avec les Tingers, "Beyond The Dark" (1990) et, revenu en Géorgie, un nouvel album avec les Unknowns et Graig Packham à la batterie, "Southern Decay" (1991) avec une reprise de "Shakin' All Over" plutôt tranquille. Accompagné par Don Fleming, guitare et production, et The Reconstruction : "Elements" (2011) sur un troisième label français Bang! Retour sur Closer avec Atomic Clock, "The Devil Is Beating His Wife" (2014) et Netherglades, "Love And The Blood Vodou" (2018).
Compilations : "The Outtake Collection 1978-1988" (1988) ; "Bruce Joyner & The Unknowns" (1994), incluant de nombreuses démos ; "Georgia Dreams" (1998).

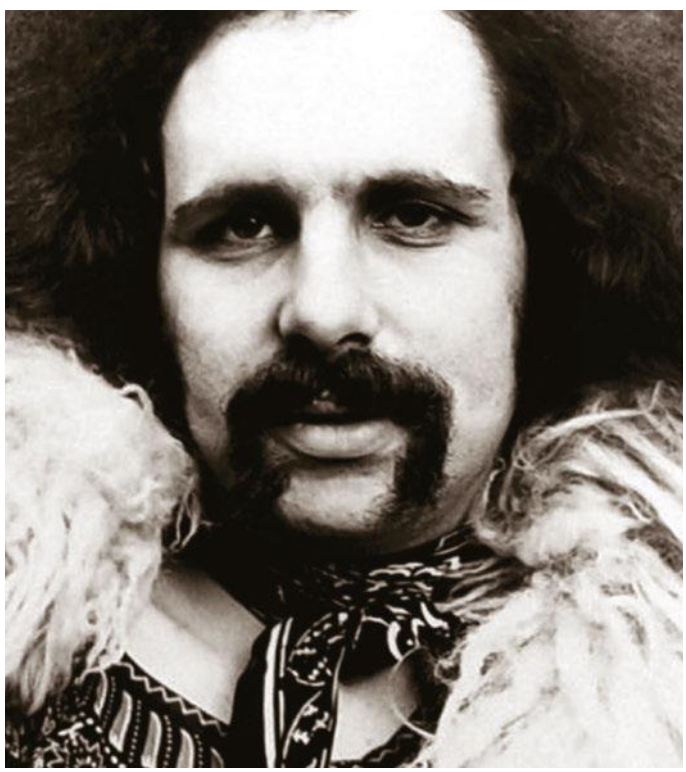


Photo archives Rock&Folk-DR

Top

Pete Brown And His Battered Ornaments
"A Meal You Can Shake Hands With In The Dark" ***(1969)***
Sa version de "The Politician" est un des morceaux les plus destroy du rock britannique. Les quatre premières minutes sont dévolues à une hallucinante logorrhée, une éructation continue de sa voix éraillée, récit d'un politicien venu s'encanailler à Soho, avant les déflagrations sonores d'un saxo free et de la guitare de Chris Spedding. Free rock et jazz entremêlés, psychédélisme et blues sont les moteurs de "Station Song", "Sandcastle", "Dark Lady" et du long "Travelling Blues".

Pete Brown & Piblokto!
"Things May Come And Things May Go But The Art School Dance Goes On Forever" ***(1970)***
Un très grand disque indémodable dans un style plus aérien avec Piblokto! et le guitariste Jim Mullen qu'avec les Battered Ornaments. Les mélodies sont superbes, les textes toujours aussi cinglants, "Walk For Charity, Run For Money", les interprétations brillantes, dynamiques sans jamais céder au démonstratif, le chant de Pete Brown est plus apaisé, plus juste, sans rien perdre de sa force. Le morceau éponyme, "High Flying Electric Bird", "Golden Country Kingdom", "Country Morning", "Someone Like You" en sont de parfaits exemples.

Disparu le 19 mai 2023 à Hastings, PETE BROWN a été un des personnages les plus singuliers du rock britannique. Poète, puis parolier et chanteur, s'il est surtout reconnu pour son association avec Jack Bruce au sein de Cream, il a également réalisé plusieurs disques originaux, inclassables et mémorables.

Né le 25 décembre 1940 à Ashtead dans le Surrey, Peter Ronald Brown est avant tout un poète, un des rares à vivre de son art en se produisant sur scène au début des années soixante. Il monte également un spectacle multimédia incluant des musiciens de jazz tels que Graham Bond. Par l'intermédiaire de ce dernier, il rencontre Jack Bruce et Ginger Baker. S'établit alors une complicité avec Bruce qui durera jusqu'à la mort de celui-ci en 2014. Le duo a composé et écrit la majorité des plus célèbres morceaux de Cream : "Wrapping Paper", premier succès du groupe, suivi par "I Feel Free" ; sur "Disraeli Gears" (1967), "Sunshine Of Your Love" avec Eric Clapton, "Dance The Night Away", "SWLABR", "Take It Back" ; sur "Wheels Of Fire" (1968), "White Room", "As You Said", "Politician", "Deserted Cities Of The Heart".
En 1968, Pete Brown décide de créer son propre groupe, Battered Ornaments. "A Meal You Can Shake Hands With In The Dark" paraît le 6 juin, un mois avant le Hyde Park Festival gratuit du 5 juillet organisé par les Rolling Stones après la mort de Brian Jones où le groupe est programmé. Mais la veille, il est viré par les musiciens et son chant effacé du deuxième album. Nullement découragé, il forme Piblokto! avec le guitariste Jim Mullen : "Things May Come And Things May Go But The Art School Dance Goes On Forever" (1970), "Thousands On A Raft" (1970).
En 1972, il s'associe avec Graham Bond, Bond + Brown, "Two Heads Are Better Than One". Par la suite, il cumulera son travail de parolier auprès de Jack Bruce et de musicien pour le cinéma et la télévision. Après une longue interruption, il retrouve la scène et les studios en 1991 réalisant une série d'albums, souvent bons, mais sans la folie des débuts. ❑

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous… Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 43
La Couronne contre Gary Glitter

Pour qui sonne le glam

POUR LES AVOCATS, CE SONT PRESQUE TOUJOURS LES CLIENTS QUI MANQUENT ! Pour le client, plus rarement les avocats ; les ténors hurlent jusque dans les médias pour défendre l'indéfendable (pourvu qu'il soit médiatique) et les dilettantes s'affairent dans les dîners mondains pour justifier auprès du reste du monde l'axiome selon lequel chacun a le droit d'être défendu. Et les autres ? Il y a toujours un avocat pour un client. Même pour Paul Francis Gadd, alias Gary Glitter, qui en a usé de nombreux.

Les premiers traversent l'histoire de la musique populaire : ce sont les rock critics. Il faut du talent pour justifier la musique de Glitter, le glam rock, et son ultime ambition : se détourner du son pour braquer l'objectif sur les musiciens, les chaussures compensées, pâles copies des cothurnes de l'Antiquité, les maquillages outranciers, les vestes à sequins. Aux côtés de T. Rex, Roxy Music, David Bowie et les autres, Gary Glitter éblouit l'Angleterre. Il brille d'un succès époustouflant, les livres sterling pleuvent, et bientôt les ennuis judiciaires aussi.

Les seconds sont les avocats, les baveux qui devront comprendre et justifier le pire. L'homme aurait-il vendu son âme au diable ? Peut-être, mais certainement pas celui de Robert Johnson niché dans la nuit crépusculaire du Delta ; ni de Faust, dissimulé dans les buissons-ardents du cœur de l'Allemagne. Non, Gary l'étincelle, celle qui brille comme un mensonge dans la nuit, est allé passer le bonjour à l'interdit, le tabou ultime, la honte des sociétés : la pédophilie. Déguisé en médecin cosmonaute, l'homme ne pouvait qu'en vouloir aux petites filles sages. Cela commence en 1997. En Angleterre, la star déchue se fait pincer pour téléchargement de contenus pédopornographiques. Glitter est condamné. Relâché après quatre mois de mitard. Souhaitant jouir d'une liberté totale, il rejoint des destinations plus *accommandantes*. Via Cuba, il met le cap sur l'Asie du Sud-Est où la pédophilie demeure un argument sur les brochures touristiques. Le Cambodge, pays des Khmers, d'Angkor, du soleil qui brûle les ruines défraîchies. Soupçonné d'abus sexuel, il quitte le Cambodge pour le Vietnam. Là, il est arrêté et condamné à trois ans de prison ferme. Objet du crime : abus sexuel sur deux Vietnamiennes de 11 et 13 ans. Il purge sa peine à la prison Thủ Đức K2-Z30D. L'établissement est réputé plutôt laxiste, le prisonnier reçoit, ses conditions de traitement sont bonnes et ses parloirs entourés de mystère. De surcroît, Glitter bénéficie de remises de peine accordées à l'occasion du nouvel an lunaire. En août 2008, il est expulsé dans son pays d'origine, la puritaine Angleterre. L'Angleterre où il continue de toucher de juteux droits d'auteur. Parce qu'avant d'occuper la scène judiciaire, la musique de Gary Glitter a suscité un intérêt renouvelé à l'occasion de la sortie du deuxième opus des frères Gallagher en 1997, "(What's The Story) Morning Glory?". En effet, le titre qui ouvre le disque, sobrement intitulé "Hello", évoque beaucoup trop "Hello! Hello! I'm Back Again" de Glitter. Afin d'éviter un procès long et coûteux, Glitter est crédité sur la chanson d'Oasis, aux côtés de Noel Gallagher (et de Mike Leander, qui avait lui-même coécrit la chanson). Le disque vitrine de Liam et Noel se vend à 22 millions d'exemplaires…

Puis, le scandale éclate. La cible : Jimmy Savile. Depuis 1969, il est un des principaux visages de la BBC. Au mitan des années 1970, il présente une émission dans laquelle lui et son équipe se consacrent à réaliser les rêves inespérés des téléspectateurs, souvent des enfants. Intitulée Jim'll Fix It, elle est une des émissions les plus plébiscitées au Royaume-Uni. Jimmy Savile est une star, un philanthrope comme on n'en fait plus. Mais la statue la plus célèbre de la télévision britannique est rapidement déboulonnée après sa mort, en 2011. En 2012, il est accusé de centaines d'agressions sexuelles commises à la BBC, ainsi que dans divers établissements scolaires et hospitaliers dont il était le donateur. On hurle dans le pays. Savile est honni, vilipendé, les associations caritatives dont il était l'étendard dissoutes. Il paraît que sa pierre tombale a été détruite. Le gourou de la BBC éclabousse d'autres personnes, dont Glitter. Le 27 février 2015, il est condamné à seize ans de prison pour actes pédophiles commis entre 1975 et 1980 sur trois jeunes filles mineures. Depuis, il écume les établissements pénitentiaires. Il connaît la prison de Wandsworth, une des plus sécuritaires d'Angleterre. Le viol d'enfants est la pire infraction qu'un détenu puisse commettre ; il est mis à l'amende, frappé ; blessé au visage, la pénitentiaire choisit de le placer à l'isolement, puis de le transférer. Direction High Down, dans le sud de Londres, où il est affecté au quartier des personnes vulnérables, mais jouit néanmoins de privilèges. On dit qu'il parade comme s'il était dans un camp de vacances ; l'impunité ne comporte aucune frontière. Son séjour pénitentiaire se poursuit sur l'île de Wight. Au sein de la prison d'Albany, les délinquants sexuels y sont légion. Le 3 février 2023, Glitter, à mi-peine, est libéré. Mais un mois plus tard, après avoir violé les obligations de son contrôle judiciaire, il est de nouveau placé en détention. *Errare humanum est, sed perseverare diabolicum…*

Mais l'affaire Gary Glitter ne peut s'arrêter ainsi. A l'instar de Phil Spector, être derrière les barreaux n'éteint pas les polémiques. En 2019, l'utilisation de sa musique ("Rock And Roll Part 2!") dans le film de Todd Phillips, "Joker", fait réagir et s'il est hors de question de ne pas sortir le film agrémenté de sa musique, il convient de se justifier. Afin de rassurer le public (qui s'apprête à jouir, sagement enfoncé dans un fauteuil, d'une scène diabolique où Joaquin Phoenix danse en majesté tandis qu'il descend les escaliers de Gotham City), les ayants droit du morceau qui s'est invité à l'écran (à savoir Snapper Music avant 1997 et Universal Music Publishing Group) ont affirmé que Gary Glitter (au jour de la sortie du film, multirécidiviste) ne toucherait pas un cent de cette exploitation. Est-ce tout simplement parce qu'il ne détient aucun droit ? Auquel cas, cette affirmation serait une tautologie. Ou bien les deux éditeurs disposent-ils d'un moyen pour priver l'horrible aède de son pécule ? L'explication est simple : les pays anglo-saxons ne connaissent pas le droit moral. Dès lors, le copyright peut faire l'objet d'une cession générale car exclusivement constitué de droits patrimoniaux. Ah ! Gary Glitter ne touchera plus un cent, mais il s'agit bien de l'exploitation de ses droits musicaux, l'homme qui a écrit ces chansons est celui qui a commis l'irréparable. Faut-il donc interdire la musique de Gary Glitter ? Séparer l'homme de l'artiste ? ❑

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

De la normale anormalité

N°10

D'ALEX VAN WARMERDAM

À l'ère du déversement de films sur Netflix, Amazon et Disney et alors que les salles sont envahies de blockbusters à 98 milliards de dollars de production l'unité, certains petits distributeurs continuent vaillamment de sortir des films indépendants qui compensent leur manque de budget par une autre façon de concevoir le cinéma. Ainsi, depuis la fin des années quatre-vingt-dix, et via leur société ED Distribution, deux cinéphiles (Manuel Attali et Fabrice Leroy) ont sorti pas loin d'une centaine de films... *autres*, tous étranges, poétiques et décalés au possible. Dans le lot de toutes ces pellicules flirtant, pour la plupart, avec un onirisme rêveur, ED Distribution reste fidèle à certains cinéastes. Comme les films d'animation barrés de Bill Plympton ("The Tune", "Des Idiots Et Des Anges"), sorte de Tex Avery sous acide en plus sexué. Ou les travaux quasi expérimentaux du Canadien Guy Maddin qui, avec "Dracula, Pages Tirées D'Un Journal D'Une Vierge" par exemple, revisite le mythe vampirique sous l'angle du cinéma expressionniste des années 1910. Et il en va ainsi de dizaines d'autres films qui tous semblent sortir de l'inconscient de leurs metteurs en scène pour atterrir directement sur un écran. Comme s'ils n'avaient même pas besoin de passer par la case caméra pour prendre forme. Un autre réalisateur chouchou made in ED est le Hollandais imaginatif Alex van Warmerdam. Voir "Abel" (1985), où un jeune trentenaire refusant de partir de chez ses parents passe son temps à saisir des mouches en vol avec une paire de ciseaux. Et "Les Habitants" (1992), sur le quotidien farfelu de résidents d'un lotissement perdu au milieu de nulle part, qui errent dans des cadres aux faux airs de tableaux de Magritte. Deux films phares de van Warmerdam, disponibles dans le catalogue ED et auxquels on peut désormais rajouter "N° 10", actuellement en salles. Le film débute comme un simple drame conjugal aux airs de vaudeville dans le milieu théâtral. A savoir que l'acteur de la pièce couche avec l'actrice, elle-même compagne du metteur en scène. L'éternel trio mari-femme-amant, filmé ici avec un humour très distancié, comme si on ne savait pas vraiment s'il fallait sourire ou être ému par la destinée de ces trois personnages. Mais quand on connaît le travail d'Alex van Warmerdam, on se doute que le pas de travers va bientôt se pointer dans les coins de cadre. Ce qui arrive lors d'une séquence où un homme mystérieux arrête l'acteur en pleine rue pour lui parler très brièvement de sa mère. Ce qui semble le troubler hautement. Et là, le film commence à dévier. Et pas qu'un peu. Comme si on entrait dans un autre genre qui n'aurait aucun rapport avec la première partie. Et que l'on ne peut évidemment pas spoiler. Juste préciser que le "N° 10" du titre a un rapport direct avec le personnage principal. Il est donc un numéro 10. Certes, mais de quoi ? Ce brusque changement de ton, voire de scénario, pourrait faire croire que l'on se retrouve soudainement et gratuitement dans un grand n'importe quoi. Sauf que van Warmerdam y glisse sa fascination pour le surréalisme qui date de son adolescence, période à laquelle il découvrait le cinéma de Luis Buñuel. Une deuxième partie qui, pour le réalisateur, est aussi une façon de gérer et digérer son éducation catholique qui finit par prendre des proportions à la fois mystiques, absurdes et gentiment ironiques dans la séquence finale. Comme si le spectateur se retrouvait dans un multivers poétique et onirique où, cette fois, aucun super-héros numérique n'aurait le droit de pénétrer. Pour tout dire, "N° 10" entre en totale symbiose avec la plupart des autres films d'ED Distribution, que l'on pourrait synthétiser comme étant de la normale anormalité *(en salles le 30 août).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Un peu zinzins et décalés

Le Livre Des Solutions

Le Livre Des Solutions

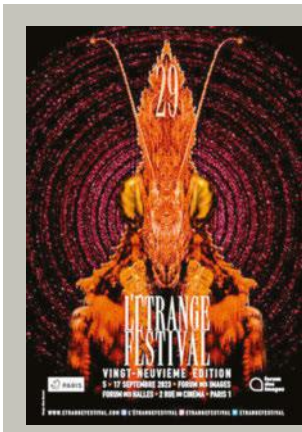
On sait que Michel Gondry, le meilleur clipeur du monde (Björk, les Rolling Stones, Chemical Brothers) a un gros penchant pour sa propre nostalgie. Surtout envers sa tante Suzette, décédée en été 2021, qui fut pour lui comme une deuxième mère. Après lui avoir consacré un documentaire touchant ("Une Epine Dans Le Cœur"), Gondry la remet presque au centre de "Le Livre Des Solutions" où Pierre Niney, en double de Gondry, incarne un réalisateur zazou et dingo qui, perdu au milieu de ses pétages de plombs, tente de terminer un film dans la maison de campagne de sa fameuse tata. L'intérêt du réalisateur n'est donc pas, comme dans la plupart de ses précédents courts et longs-métrages, de multiplier les idées visuelles poétiques échappées de son esprit, mais plutôt d'insister sur le côté presque *slapstick* de ce tournage chaotique, qui s'est déroulé justement dans la fameuse maison de tante Suzette, nichée au milieu des Cévennes et déjà aperçue dans "Une Epine Dans Le Cœur". Pour incarner sa tata, Gondry a choisi Françoise Lebrun, égérie du cinéma d'auteur des années soixante avec "La Maman Et La Putain" de Jean Eustache, qui tente ici de s'approcher au plus près de l'âme de cette grande dame qu'était tante Suzette. A qui d'ailleurs le film est dédié *(en salles le 13 septembre).*

Retribution

Curieuse destinée que celle de Liam Neeson. Oscarisé pour "La Liste De Schindler" de Steven Spielberg il y a presque trente ans, l'acteur s'est plus ou moins enfermé depuis une bonne dizaine d'années dans des séries B d'action portées par ses seules épaules carrées, sa taille de basketteur (1,93 m) et son art de manier encore adroitement poings et flingues à soixante-dix ans passés. Sauf que dans "Retribution" de Nimrod Antal, l'acteur n'a pas beaucoup de surface pour déployer ses muscles, puisqu'il est enfermé dans une voiture piégée avec ses deux gosses à l'arrière. Et il n'a d'autre choix que de suivre par téléphone les directives de son assaillant pour éviter l'explosion fatale. Ce qui est très bénéfique pour le budget du film qui se déroule entièrement dans l'habitacle. Filmé béatement par un réalisateur peu inspiré sur ses points de montage, "Retribution" repose pour le coup sur le jeu fiévreux de Neeson qui arrive, par sa seule présence, à booster un brin cette inutilité cinématographique *(en salles le 23 août).*

Retribution

MONTE TON GROUPE!
LE JEU DE SOCIÉTÉ DU SUPERSONIC!
TESTEZ VOTRE CULTURE MUSICALE EN RÉPONDANT AUX 900 QUESTIONS SUR LA MUSIQUE ROCK DES ANNÉES 1960'S AUX ANNÉES 2010'S. ET MONTEZ LE GROUPE DE VOS RÊVES EN RECRUTANT VOS ARTISTES PRÉFÉRÉS QUI ONT MARQUÉ L'HISTOIRE.
EN VENTE AU SUPERSONIC CLUB À PARIS
OU SUR LE SITE : SUPERSONIC-RECORDS.FR



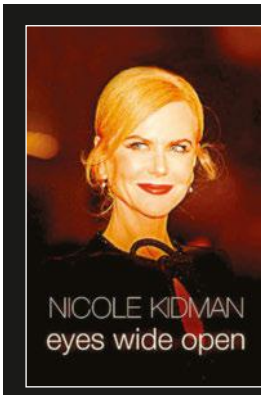
L'Etrange Festival 2023

Et c'est reparti pour la 29e édition de l'Etrange Festival, toujours sous l'angle de la bizarrerie déroutante et du décalage provocateur. Si la programmation n'est pas encore annoncée à l'heure où l'on écrit ces lignes, on sait déjà que certains grands cinéastes comme le Russe Kirill Serebrennikov ("Leto") et le Gallois Gareth Evans ("The Raid") auront droit à leur carte blanche. Un hommage sera également rendu au cinéaste Bert I. Gordon, décédé à l'âge de cent ans en mars dernier, et réputé pour ses séries B des années cinquante à soixante-dix spécialisées dans le gigantisme animalier (ses rats géants qui investissent une ferme dans "Soudain Les Monstres" ou ses oies de trois mètres de haut qui dansent le jerk dans "Village Of The Giants"). Enfin, une soirée sera entièrement consacrée à Bruce Le. Non, pas Bruce Lee, mais bel et bien Bruce Le, avec la projection d'un documentaire canadien consacré à tous ses clones de Bruce Lee qui enlevaient un "e" à leur nom histoire de ne pas trop gruger le public. Tout cela se passe, comme d'habitude, au Forum des Images, à Paris, entre le 5 et le 17 septembre. ***https://www.etrangefestival.com***

Visions

Visions

Excellent technicien, Yann Gozlan a tourné des films plus proches du cinéma de genre à l'américaine que du film d'auteur français, surtout avec "Burn Out", très bonne série B d'action sur fond de trafic de drogue. Avec "Visions", il s'essaie à l'exercice de style hitchcockien via un thriller romantique sur fond de trio mari-femme-maîtresse. Mathieu Kassovitz, Diane Kruger et Marta Nieto incarnent ces trois personnages enchevêtrés dans un scénario où faux-semblants, paranoïa et flashback incitent le spectateur à démêler les nœuds d'une intrigue complexe. Et ce en s'attachant au caractère angoissé, tordu et très glamour des personnages, notamment celui interprété par Diane Kruger, pas très loin de Tippi Hedren dans le "Marnie" d'Alfred Hitchcock *(en salles le 6 septembre).* ❑



Nicole Kidman
Les Yeux Grands Ouverts

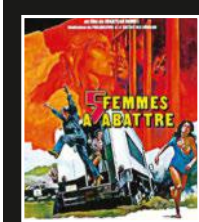
Patrick Boudet, responsable de la rubrique "Discographisme" à Rock&Folk, a fignolé cet excellent documentaire sur Nicole Kidman qui, à de rares exceptions près, a toujours su choisir ses rôles. Après avoir réussi à se dégager de l'ombre imposante de Tom Cruise dont elle fut l'épouse pendant onze ans, l'actrice s'est épanouie en enchaînant des personnages féminins forts au service de bons films comme "Dogville" de Lars Von Trier ou "The Hours" de Stephen Daldry où elle incarne à merveille Virginia Woolf. Tout cela est parfaitement raconté et synthétisé dans ce documentaire où l'on semble entrer dans l'âme et les émois intérieurs de l'actrice ***(en diffusion et en replay sur Arte à partir du 10 septembre).***

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

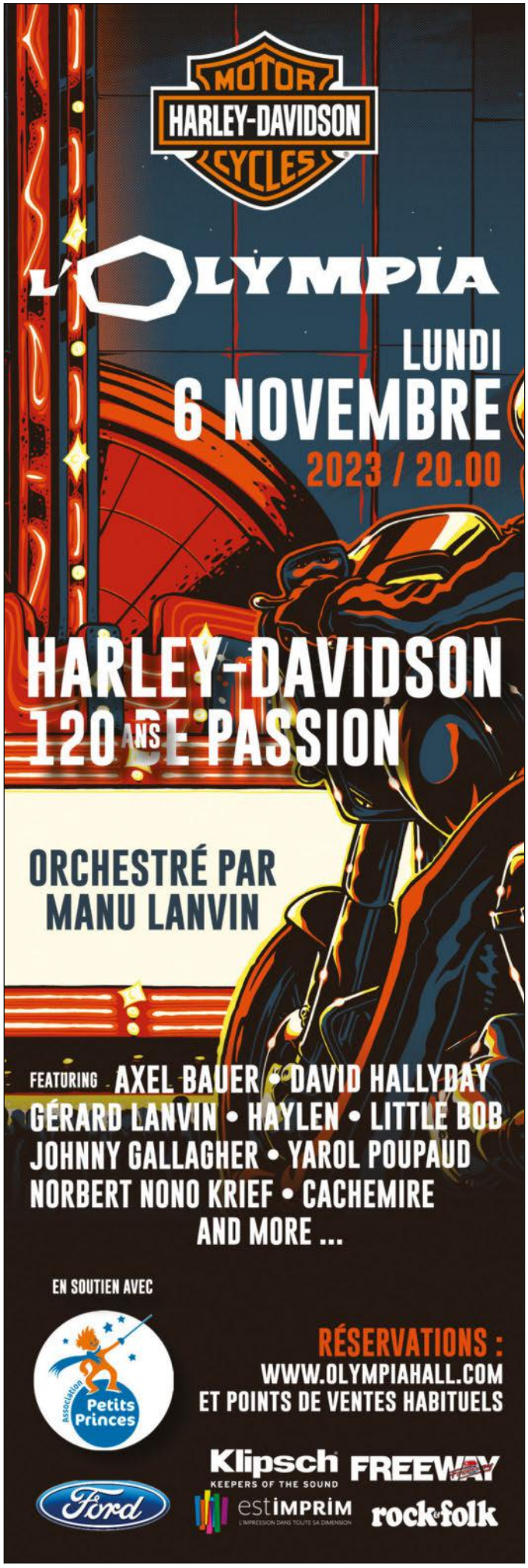
Haletant du décollage à l'atterrissage ?

Question existentielle : quel est le meilleur film de détournement d'avion ? Est-ce "Passager 57" de Kevin Hooks, où Wesley Snipes tente de contrer un pirate de l'air ? "Ultime Décision" de Stuart Baird où Kurt Russell fait son possible pour arrêter un fou furieux voulant répandre un gaz toxique au-dessus de Washington à bord d'un 747 ? Ou le surréaliste "Air Force One" de Wolfgang Petersen dans lequel Harrison Ford, président des États-Unis, sauve à lui seul les passagers d'une attaque de terroristes, avec une séquence pré-Tom Cruise où notre cher Indiana Jones s'accroche à l'aile de l'avion en vol ? Obama et Trump en sont encore jaloux... Hormis Snipes, Russell et Ford, quelle star charismatique pourrait aujourd'hui avoir la carrure pour contrecarrer des cinglés détournant un avion dans une série télé ? Tom Cruise pour le coup ? Impossible, il ne tourne que pour le grand écran... Vin Diesel ? Trop beauf... Chris Hemsworth ? Trop "Thor"... Johnny Depp ? Trop has-been... Will Smith ? Trop baffeur... Jason Statham ? Tiens, il pourrait faire le job, lui !... Richard Anconina ? Et puis quoi encore... Et Idris Elba, tiens ! Ex-second couteau d'Hollywood ("Prometheus" de Ridley Scott, "Pacific Rim" de Guillermo del Toro), l'acteur britannico-sierra-léonais a obtenu sa notoriété en 2010 en enquillant les neuf saisons de l'excellente série "Luther" où il incarne un flic dépressif traqueur de psychopathes. Rôle qui a fait de lui l'acteur idéal, capable de bander ses muscles tout en intériorisant son jeu. Et qui, dans la vie, est l'homme parfait absolu. Il a de l'humour et la cool attitude, double des films d'animation, bat des records du monde de vitesse en Bentley, s'éclate en faisant le DJ dans des soirées house et s'est retrouvé plusieurs fois dans le Top Ten des gars les plus sexy du monde. Et a même été envisagé pour devenir le prochain James Bond après l'auto-éviction de Daniel Craig, avant de déclarer forfait en juin dernier suite à une salve de polémiques dégueulasses sur sa couleur de peau. Tant pis. Il continue son chemin. Y compris en tant que producteur de clips, de documentaires (dont un consacré à lui-même) et maintenant avec la série "Hijack" dans laquelle il s'est offert le rôle principal. Celui d'un homme d'affaires qui, après avoir embarqué sur un vol Dubaï-Londres pour rejoindre sa femme, se retrouve pris en otage avec les autres passagers suite au détournement de l'avion par un groupe d'hommes armés. Un scénario lambda qui ne révolutionne pas le genre, mais dont l'efficacité scénaristique et filmique en font un sacré morceau de suspense malignement étalé sur sept épisodes. Et donc sept heures de vol, l'action se déroulant en temps réel. A fond dans son rôle, Elba fait preuve de son ingéniosité physique et, surtout, mentale. Il surveille les moindres recoins de la carlingue et parlemente sans cesse avec les terroristes en les calmant jusqu'à la dernière seconde pour éviter le pire. Bref, il rend "Hijack" haletant du décollage à... l'atterrissage ? On ne spoilera pas *(en diffusion sur Apple TV)* ! ❑

5 Femmes A Abattre *(The Ecstasy Of Films)*



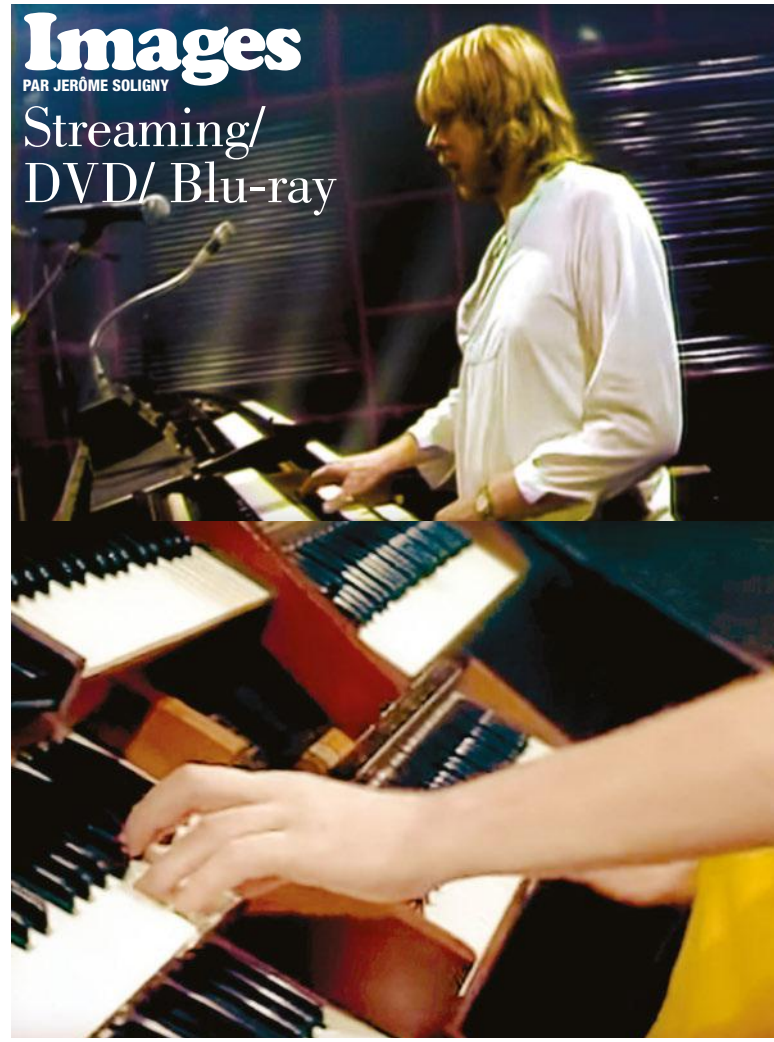
Beaucoup de réalisateurs de renom ont commencé leur carrière dans le cinéma d'exploitation pur et dur. Comme Abel Ferrara qui a débuté avec un film porno rugueux ("Nine Wives Of Wet Pussy") ou James Cameron via une série Z maritime absurde ("Piranhas 2: Les Tueurs Volants"). Quant au regretté Jonathan Demme, bien avant de mettre en boîte "Philadelphia" et "Le Silence Des Agneaux", il signait en 1974 son premier long-métrage, "Cinq Femmes A Abattre", série B teigneuse se présentant sous la forme d'un film de prison de femmes… féministe ! Avec au programme toutes les caractéristiques du genre : scènes de douches, gardiennes sadiques, séquences saphiques et taulardes revanchardes en fuite. Au générique, on retrouve la grande star de l'horreur gothique italienne des sixties (Barbara Steele), une hardeuse renommée de l'époque (Désirée Cousteau) et la starlette *mythique* Cheryl Smith, décédée à quarante-huit ans d'une hépatite B dans un foyer pour sans-abri. Quant à Quentin Tarantino, il est totalement fan du film. Logique.



Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray



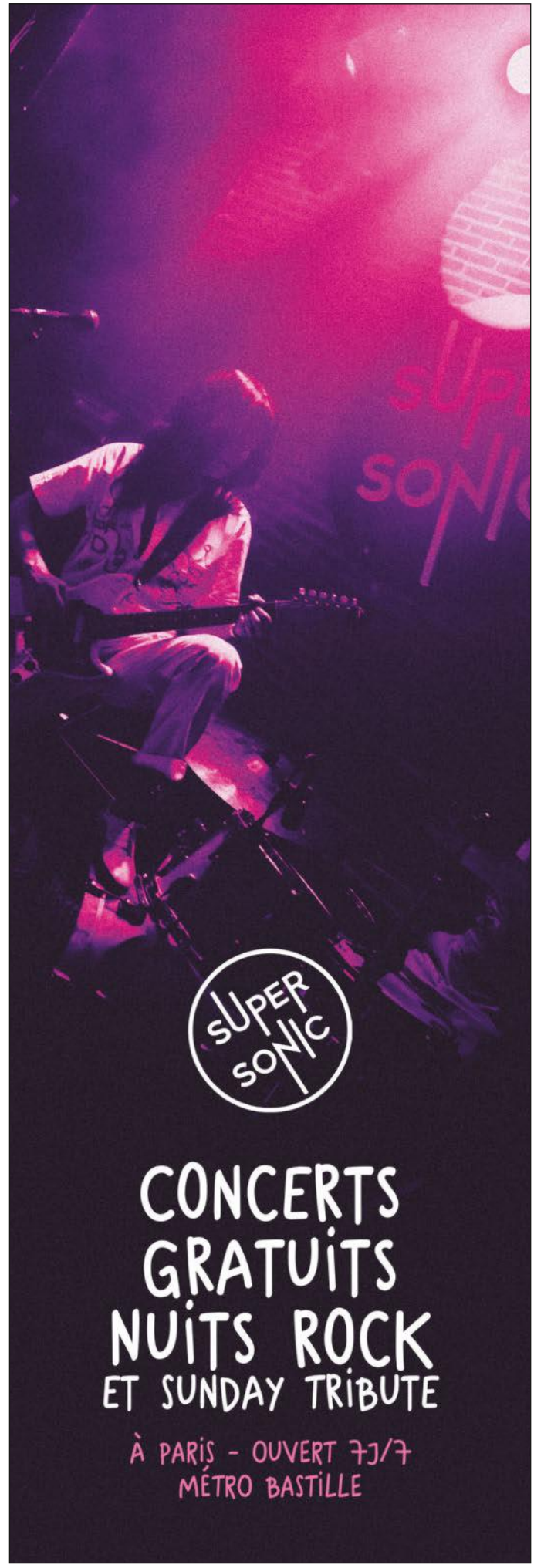
Des musiciens un peu au creux de la vague

"GasTank"

YouTube

Les Anglais sont fantastiques. Vraiment. Certains rois de France et une poignée de pays colonisés n'ont pas toujours partagé ce point de vue mais, sincèrement, s'ils n'avaient pas existé, il aurait fallu les inventer. Toutes proportions gardées, et c'est assez fou, c'est un peu ce qui est arrivé aux *british boys* qui nous intéressent ici. Il convient de rappeler qu'après la Deuxième Guerre mondiale (on n'écrit plus "Seconde" depuis qu'une troisième menace…), le système éducatif anglais était très axé sur la culture, et même ailleurs que dans les *art schools*. L'enseignement dispensé n'omettait pas l'histoire de l'art et incitait les élèves à s'exprimer à travers la peinture, la littérature ou la musique. Certes, dans les écoles techniques, beaucoup d'étudiants allaient décrocher des diplômes de maçon, d'ébéniste ou d'électricien (le pays étant à reconstruire, ils seraient assurés de décrocher un job), mais l'art, outre-Manche, a toujours été considéré comme une matière à part entière et respectable. Ainsi, la plupart des rockers anglais, s'ils n'ont pas tous fréquenté des écoles d'art, ont bénéficié d'un système qui en a modelé beaucoup en leur permettant de pratiquer sérieusement un instrument en classe. Il est clair qu'au départ, le répertoire abordé par ces apprentis musiciens était celui de leurs professeurs (classique, parfois folklorique), mais quelques-uns parmi ceux qui sont devenus des vedettes se souviennent d'avoir découvert le jazz ou le blues grâce à un enseignant inspiré. Evidemment, lorsque le rock'n'roll américain a déferlé sur les ondes des stations de radio écoutées sous les draps (où il se passait décidément beaucoup de choses…) du lit de leur chambre d'enfant puis d'adolescent, ils sont tombés sous sa coupe. Jimmy Page, Paul McCartney, Pete Townshend, David Gilmour et tant d'autres, continuent de dire, dans les rares interviews qu'ils donnent encore, tout ce qu'ils doivent à Little Richard, Chuck Berry, Bo Diddley, Fats Domino et, évidemment, Elvis Presley. Et donc, pour tous ceux qui ont grandi avec la musique comme passion et souvent refuge, faire l'artiste a été un choix pour la vie. Composer, écrire des chansons, en reprendre certaines, se produire sur scène, devenir des stars ou se contenter de faire le bœuf dans le pub du coin, tout est bon

à prendre et à vivre quand on est musicien, dans les gènes et dans l'âme. Au début des années quatre-vingt en Angleterre, beaucoup d'Anglais, populaires au cours des deux décennies précédentes, ne se sont pas retrouvés dans le paysage musical. Violentés par le punk, déboussolés par les audaces de la new wave puis agacés par les frous-frous des Nouveaux Romantiques, ils ne se sont plus sentis en phase avec leur époque. Ils ont continué à publier des disques, souvent moyens, n'ont pas arrêté de donner des concerts, mais se sont contentés, en général, de jouer leurs tubes afin de ne pas décevoir le public. Lorsque la chaîne Channel 4 a commencé à émettre en 1982, ses dirigeants, du même âge, avaient en tête une émission dans laquelle des musiciens de renom, un peu au creux de la vague, pourraient jouer en live avec un groupe maison et seraient interviewés par le présentateur, lui-même du métier. Apparemment, Jon Lord, le claviériste de Deep Purple, devait tenir ce rôle, mais c'est finalement Rick Wakeman, notamment réputé pour sa contribution à Yes, qui va coprésenter les six épisodes de "GasTank" (diffusés en 1982 et 1983) avec Tony Ashton. Membre des Remo Four durant les années soixante, ce claviériste évoluera régulièrement dans l'entourage de Deep Purple et participera à l'aventure Paice Ashton Lord, ce trio formé par deux musiciens pourpres qui, entre 1976 et 1978, se sont éloignés de la formation qui les avait fait connaître. Ces six épisodes d'une cinquantaine de minutes sont visionnables sur YouTube (notamment via la page de Wakeman) et permettent d'apprécier les talents d'artistes aussi divers que le Status Quo Rick Parfitt, les Cimarons, Godley & Creme, Maggie Bell, les Thin Lizzy Phil Lynott et John Sykes, Steve Harley, les Strawbs, le génial saxophoniste Howie Casey, Suzi Quatro, Roy Wood ou le Genesis Steve Hackett. Alors, on peut se demander quel est l'intérêt de regarder ces images qui ont quarante ans et les font bien. A vrai dire, en les visionnant, on se sent un peu comme les membres du public des émissions. Assis à des tables avec des verres jamais vides posés dessus, fumant des clopes parce que rien ne l'interdisait, ces gens prenaient leur pied en regardant ces héros un peu passés de mode en faire autant, en jouant. Puisqu'on a toujours eu un faible pour les bons, on recommandera à ceux qui n'auront pas six heures de leur temps à consacrer à "GasTank" de visionner en priorité les passages illuminés par la présence d'Alvin Lee, tête de mule, mais guitariste au cœur pur, Donovan, le troubadour éclectique par excellence, et Eric Burdon, vocaliste au coffre fort, notamment dans le medley rock'n'roll du premier épisode. Sans surprises, les interviews de ceux-là (d'une dizaine de minutes chacune), auxquelles on peut ajouter celles de John Entwistle, Ian Paice et Roy Wood, sont aussi les plus passionnantes. ❑



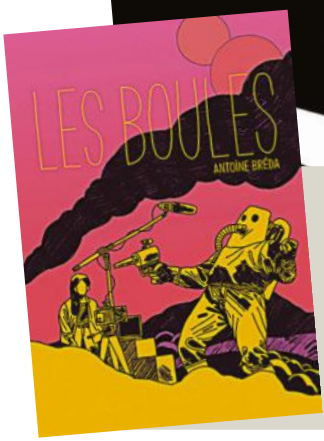
A l'intersection de la paresse et de l'ennui

Les vacances étant ce qu'elles sont — un moment étrange situé à l'intersection de la paresse et de l'ennui —, quoi de mieux qu'une bonne BD qui flirte entre le fantastique et la réalité ? Dans le cas qui nous intéresse, **"Live Forever – Tome 1"** (Kotoon), du dessinateur mexicain Raúl Treviño, est l'adaptation d'un webtoon qui traite de la manière d'appréhender la mort chez une adolescente au sein d'une famille heureuse. Sarah est une ado gothique qui veut marcher sur les traces de son père. Tout comme lui, et à son grand regret, elle joue dans un groupe dont sa mère et son petit frère sont les premiers supporters. Alors qu'elle se prépare à gagner son premier tremplin rock, sa mère meurt subitement d'un cancer fulgurant. Complètement dévastée, Sarah se refuse à revivre pareille expérience pour les êtres qui lui sont chers. Elle se met alors à croire dur comme fer à une rumeur qui prétend que son voisin serait un vampire susceptible de lui fournir un antidote pour rendre son entourage immortel. Si le fond de l'histoire est classique, Treviño joue avec son personnage principal au point de se demander si toute la partie fantastique n'est pas, en fait, que le reflet de l'imagination de l'ado.

Depuis les années 2000, une série qui cartonne peut difficilement prendre sa retraite. **"Tokyo Tarareba Girls Returns"** (Le Lézard Noir) est donc le spin-off proposé par la mangaka Akiko Higashimura pour donner des nouvelles de Rinko, Kaori et Koyuki, trois jeunes femmes tokyoïtes atteintes d'indécision chronique (d'où le titre, qui est le mot-générique pour fourrer toutes les formulations comme "*Il n'y a qu'à*" ou "*Il faudrait que*" dont le trio use et abuse pour commencer ses phrases). Dans la série originale, toutes trois s'étaient fait la promesse de trouver un mari avant d'atteindre la trentaine. Mais voilà, entre le boulot et les soirées arrosées, elles ont désormais trente-trois ans. Alors qu'elles sont réunies une fois de plus dans le café qui leur sert de QG, Kaori met un froid en annonçant qu'elle va se marier avec un ancien camarade de classe rencontré à un enterrement. Afin de faire les choses bien, elle demande à ses deux amies d'être ses demoiselles d'honneur. Moins drôle que la série, le spin-off résume bien la condition des femmes dans un pays encore coincé entre modernisme et féodalité.

Illustrateur de pochettes de disques, affichiste, bédéiste, Lionel Koechlin a fini par s'imposer là où la quasi-totalité de ses contemporains lui prédisait l'échec. Passé maître dans l'art du faussement naïf mais véritablement grinçant, le jeune homme débarque dans le monde de l'enseignement artistique à peu près au moment où d'autres pratiquent le jet de pavés sur représentants de l'ordre. Dans **"L'Apprentissage Perpétuel"** (Alain Beaulet Editeur), l'artiste raconte d'une plume légère une époque où le talent se rencontrait au hasard des couloirs de l'Atelier Met de Penninghen et Jacques d'Andon, et de l'école des Métiers d'Art. Succession de portraits croquignolets, l'auteur dépeint des caractères forts des hommes et des femmes qui rament à contre-courant du classicisme ambiant. En dépit des nombreux éclats de rire qui ponctuent l'exercice, l'ouvrage amène une réflexion sur l'évolution de la façon dont l'art est enseigné.

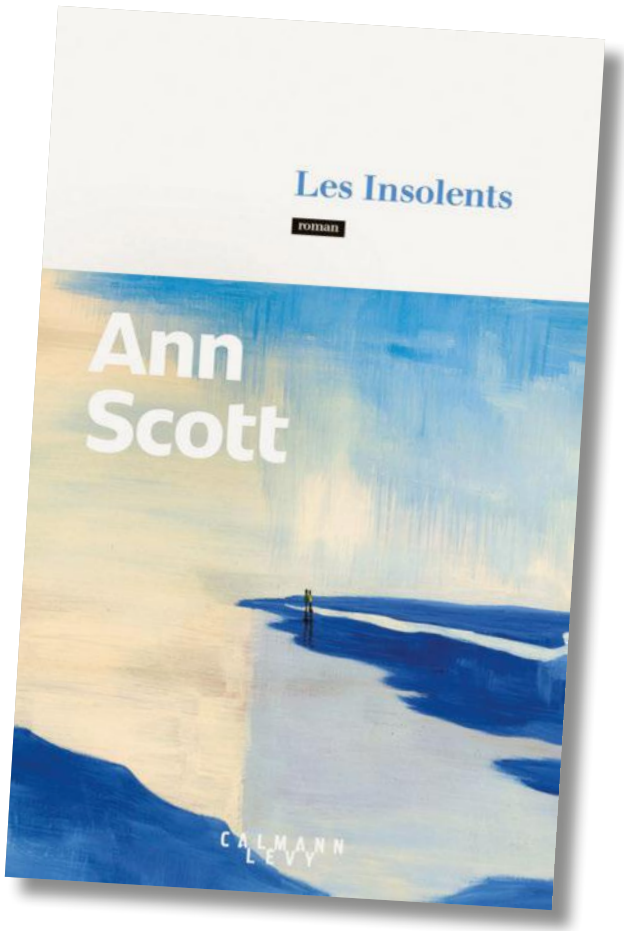
Avec **"Fille D'Alcoolo"** (Larousse), Camilla Gallapia propose un témoignage graphique courageux, dans un besoin de compréhension et de redécouverte d'une mère au comportement rendu hiératique par sa dépendance. Dans ces pages où des guitaristes apparaissent et disparaissent, la dessinatrice retrace le parcours de sa mère, de sa naissance à son adolescence, de sa rencontre avec son père à la naissance de ses enfants. Sans juger, elle cherche à quel moment tout a basculé. Dans cette accumulation de petits riens qui font les grands malheurs, il est difficile de trouver des réponses. Et, la façon dont la société ferme les yeux sur la situation des enfants dans un foyer touché par l'alcoolisme fait mal. Histoire douce et amère, cette BD résume bien toute la palette de sentiments qui s'opposent entre le noir désespoir et les taches de jaune qui éclairent les bons moments. Un des points forts du livre est le dessin et le propos épuré qui synthétisent sans en perdre une miette toute l'étendue du problème. ❑

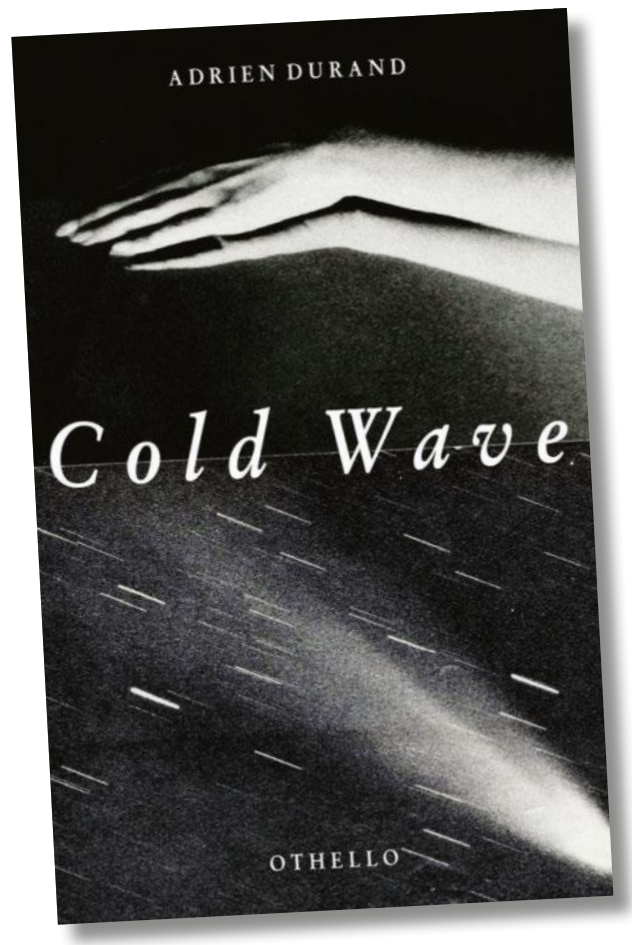


Le gros plan du Géant

Chez Antoine Bréda, le secret d'un bon scénario repose sur une histoire peut-être invraisemblable mais solidement bâtie avec des personnages crédibles. Tout ça nous donne "Les Boules" (6 Pieds Sous Terre), une histoire dans laquelle des amis trouvent une idée plutôt originale pour perpétuer le souvenir d'un copain décédé. Mais voilà, là où tout se corse, c'est quand le copain laisse derrière lui le scénario d'un improbable film porno de série Z que les copains ont décidé, vaille que vaille, de tourner à sa place. A travers cette belle histoire d'amitié, les cinéphiles apprécieront aussi une plongée aussi drôle que réaliste dans les galères du cinéma indépendant. Tout ça conjugué, cette histoire de film de boules n'en est pas moins farcie à la tendresse.

Une compositrice ex-punk





Les Insolents
ANN SCOTT
Calmann-Levy

Suivre la carrière d'une ou d'un écrivain — t'as vu, pas de point médian pour pas énerver les plus old school d'entre vous mais ça serait quand même plus simple, non ? —, en particulier quand c'est quelqu'un qui utilise le "je" dans sa narration et dont on soupçonne que ce "je" lui ressemble, la suivre donc en l'occurrence, puisque c'est d'Ann Scott qu'il s'agit, lire ses livres d'année en année, ressemble à s'y méprendre à parcourir une longue lettre d'une amie perdue de vue. Plus de trente ans se sont écoulés depuis "Superstars", son deuxième roman qui l'avait fait connaître du grand public, et gagner ses galons d'icône culte d'un underground, rare combinaison, punk rock chic, avec ses personnages d'artistes très contemporaines, pleines de questionnements sur la vie, l'art et les amours compliquées. L'héroïne autour de laquelle tourne son nouveau livre, "Les Insolents", est elle aussi une artiste, une compositrice ex-punk qui, quelques mois avant la pandémie, part, un peu au pif, s'isoler en Bretagne. Loin de Paris, loin du monde, de ses habitudes et de ses amis les plus chers, elle va découvrir une vie apparemment plus austère mais apaisée et plus créative. Autant vous dire qu'on est assez loin des nuits enfiévrées de "Superstars", mais qu'est-ce qu'on irait faire en boîte alors qu'on peut rester chez soi et écouter Lou Reed, David Bowie et lire des génies ? Rien de désabusé pourtant ici, au contraire, l'héroïne et ses amis dont les récits parallèles éclairent le contexte découvrent une forme de nouvelle sagesse et un détachement libératoire devant un monde de plus en plus incompréhensible. Servis, tout en retenue, par l'écriture fine et élégante de Ann Scott, Alex et sa bande nous rappellent que le temps passe, certes, mais que l'art, et au premier rang la musique et ses riffs, nous tient littéralement vivants. A suivre donc.

Cold Wave
ADRIEN DURAND
Othello

Certains héritages sont compliqués à trimbaler, mais même ici on n'imaginerait pas qu'hériter d'une pile de disques puisse changer une vie. C'est pourtant plus ou moins ce qui arrive au héros de "Cold Wave" premier roman d'Adrien Durand dont, pur hasard, on avait parlé le mois dernier pour un livre très différent, quoique centré aussi sur la musique — et les pères : "Tuer Nos Pères Et Puis Renaître". Le héros de "Cold Wave", orphelin de père, n'a donc de lui que des disques indies — 1978 à 1986 — et les fiches de ceux-ci, que son nerdy de papa faisait maniaquement sur papier bristol pour chacun des titres de sa collection. Inspiré par le même amour pour la musique, notre héros va y trouver une carrière chaotique de DJ dans un Montréal moins cool que les clichés habituels sur les Canadiens le laissent croire. Rattrapé par des souvenirs envahissants, le jeune homme doit aussi lutter contre une maladie, le syndrome de Marfan, la maladie qui frappait Joey Ramone et auquel il doit le désagréable surnom de Skeletor. Il va pourtant devoir interroger son passé, son identité et les mensonges que l'on se raconte parfois à soi-même, pour arriver enfin à comprendre sa propre histoire et imaginer un avenir différent. Ponctué de références musicales, de backstages, de fast-food, 9de héros rock disparus, Richey Edwards ou Mia Zapata, et de caisses de disques, ce roman est aussi un joli rappel que oui, "Tuer Nos Pères Et Puis Renaître" est finalement le *motto* de tout musicien rock. ❑

Mimiques de rock star

Michel Polnareff
2 JUILLET, ACCOR ARENA (PARIS)
L'ancien palais omnisport est bien rempli ce soir — il y a même un contingent japonais dans la fosse — pour la première date parisienne de l'Amiral qui, d'emblée, a tenu à tordre le cou, avec son humour habituel, aux rumeurs disant qu'il *"ne pouvait plus monter"*. Dès "Love Me, Please Love Me", la voix est bien là, intacte, les aigus parfaits. Michel Polnareff, juché sur une scène positionnée au centre de l'arène (et tournant donc le dos à la moitié du public…) et entouré d'un groupe anglais bien carré, dévale ensuite, sans quitter son piano, le meilleur de son immense répertoire. Une litanie de tubes ("Dans La Rue", "La Poupée Qui Fait Non") qui réserve tout de même quelques surprises : un arrangement funk bienvenu sur "La Mouche", et surtout le thème western de "La Folie Des Grandeurs", immédiatement enchaîné après "Tout, Tout Pour Ma Chérie". Deux moments d'émotion, enfin, une superbe version du "Bal Des Laze" et "Lettre A France", pour laquelle Louka rejoint son père, au bord des larmes.
JONATHAN WITT

Photo Marion Ruszniewski

Billy F Gibbons
6 JUILLET, OLYMPIA (PARIS)
Accoutrés d'une combinaison de pompiste-garagiste grise, Billy et ses acolytes (Austin Hanks, guitare-basse, John Douglas, batterie) attaquent bille en tête et pied au plancher : "Got Me Under Pressure", avec ses plans de guitare insidieux qui harponnent immanquablement l'auditeur. De petits problèmes d'accordage mis à part, c'est un feu d'artifice de titres du Top et des meilleurs des trois récents albums de notre homme (dont le terrible "West Coast Junkie"). Excellence et décontraction, qui permet de faire passer une petite bévue avec une pointe d'humour (*"He fucked that up"* pointe le patron goguenard à l'adresse d'un Hanks hilare), et un "La Grange" de dix minutes avec deux fausses fins pour (enfin) faire se dresser l'auditoire au bout d'une heure trente. Aucun rappel, nul besoin.
BERTRAND BOUARD

Wolfmother
6 JUILLET, TRIANON (PARIS)
Sept longues années que ces sincères amoureux de hard et de prog n'avaient pas arpenté une scène parisienne, et pourtant le théâtre du boulevard Rochechouart sonne bien creux lorsque le hurlement stoogien du toujours hirsute mais nouvellement moustachu Andrew Stockdale annonce le riff nerveux de "Dimension". Le rustique trio enchaîne avec "Rock Out", issu du dernier album qui aurait mérité mieux sans la pandémie mais le groupe n'est pas dupe et se concentre essentiellement sur les morceaux de "Wolfmother" au succès colossal du million d'exemplaires écoulés. Bien harangué par les mimiques de rock star du leader, le public reprend "Woman" en chœur ou se retrouve en transe sous les coups de boutoir du groove lourd et bondissant de "Colossal". En rappel, difficile pour les Australiens de terminer autrement cette soirée anachronique qu'avec une version écourtée de "Rock And Roll" de Led Zeppelin.
MATTHIEU VATIN

Rammstein
22 JUILLET, STADE DE FRANCE (SAINT-DENIS)
21 h 15, les premières notes christiques de "Rammlied" résonnent. Au centre de la scène, un écran géant descend et diffuse une vidéo montrant Till Lindemann, les bras en croix. Il cache en réalité un ascenseur, qui le fait apparaître en chair et en os. Les lourds riffs et la voix spectrale du chanteur avalent tout cru le public. A la fin de "Sehnsucht", il salue enfin l'audience, puis entame "Mein Herz Brennt", où quatre immenses pylônes propulsent des geysers dorés depuis la fosse. Mué en DJ, le guitariste Richard Kruspe impose une pause avec son mix de "Deutschland" avant "Mein Teil", où Flake se fait inlassablement cramer au lance-flammes dans sa marmite. L'ambiance devient plus poétique lors d'une version acoustique de "Engel" au piano où, derrière leurs lucioles mobiles, les fans chantent à pleins poumons. "Adieu" sonnera le glas d'un concert véritablement grandiose.
CLARA LEMAIRE

Mac DeMarco
26 JUILLET, CABARET SAUVAGE (PARIS)
D'emblée, il s'excuse à moitié : *"The show is going to be incredibly long"*. Et il est vrai que l'intégralité d'un album instrumental pour ouverture, même si c'est le concept de la tournée, même si tous les morceaux ont l'élégance d'être courts, voire charmants ("Edmonton"), c'est pousser un peu. Cependant, le Mac est sympa : tel Seinfeld, dont les vannes étaient entrecoupées de soli de synthé dans son générique, DeMarco digresse entre chaque titre jusqu'à l'absurde. Le groupe a une patte et lui est drôle. Il conclut avec un généreux set de *"oldies"* mélancoliques, croonant debout sur un tabouret pour la sublime "Heart To Heart", par exemple. L'on finit par se demander si tout ce cinéma ne dessert pas ses chansons, ou s'il lui sert d'autorisation à nous les chanter. Sûrement les deux.
JOHAN DALLA BARBA

Photo Cyrille Bellec

Energie punk des antipodes

Binic Folks Blues Festival

DU 28 AU 30 JUILLET, BINIC

Après une année blanche et deux éditions délocalisées sur les hauteurs de la ville, le Binic Folks Blues Festival effectuait son grand retour dans le bourg.

Gyasi

Un événement attendu car ce qui fait le sel de ce festival est l'ambiance exceptionnelle qui y règne, où on croise des familles curieuses devant des concerts de garage cohabitant avec des punks à crête faisant la queue chez le glacier. Cette année, on a retrouvé le BFBF tel qu'on l'aimait — bien qu'amputé d'une de ses trois scènes — avec sa générosité, son cadre unique, sa programmation qui fait la part belle au rock'n'roll abrasif. Vendredi, ce sont les Rennais de **Chris Pal** qui ont ouvert les hostilités avec leur synth punk emballant. Très attendu par les amateurs de garage punk australien, le branleur masqué **Gee Tee** a montré qu'une chanson d'une minute trente était suffisante pour démontrer son propos. **Mini Skirt** a ensuite envoyé une seconde salve d'énergie punk des antipodes avant le concert des **Meatbodies**, formidables têtes d'affiche qui ont secoué la baie de Saint-Brieuc à coups de riffs heavy et de solos tortueux. Le samedi fut une journée contrastée, débutant avec brio avec les **Satanic Togas** d'Ishka Edmeades, *boy wonder* de la scène de Sydney. L'après-midi fut plus calme, avec notamment **Jack Ladder**, sorte de Rick Astley 2.0 incongru, avant une remontée douce avec la toujours excellente **Cash Savage**. Dilemme à 23 h 00 : faut-il aller voir les psychédéliques **Frankie & The Witch Fingers** ou la sensation punk de Melbourne **Split System** ? Les deux, mon général, et dans les deux cas, la qualité fut au rendez-vous. On reverra Split System le lendemain avec un set tout aussi tranchant, pour une journée magnifique : **Food Fight** à 16 h 30 au saut du lit pour une remise en route idéale, **Silver Synthetic** pour le classicisme à la Laurel Canyon et la virtuosité guitaristique, puis **Gyasi**, excellent dans le rôle du chanteur glam outrancier. Ne manque qu'un tube pour qu'il devienne la star qu'il promet d'être. Les locaux de **Guadal Tejaz**, drapeau des Côtes d'Armor en étendard, clôtureront l'affaire dans un registre post-punk étonnamment funky mais diablement efficace. Un final idéal pour un festival ressuscité qui a prouvé, une fois de plus, que ce ne sont pas ceux qui ont le mot "rock" dans leur nom qui incarnent le mieux l'esprit de cette musique.

ERIC DELSART

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

La disruption en action : "*Virez votre compositeur/ Utilisez notre musique à la place !*" Soundsnap, librairie en ligne d'effets sonores, le 19 juillet.

Justice immanente : "*L'autre jour, nous avons envoyé un de nos e-mails de playlist avec un sujet assez stupide et insultant. Quand on a écrit ça, on s'est dit que l'hyperbole serait claire et drôle, mais avec le recul, c'était assez méchant, même si c'était une blague. Nous aimons les compositeurs, travaillons avec eux chaque semaine, et sommes nous-mêmes musiciens. C'était un pur piège à clics, ce dont nous sommes certainement coupables de temps à autre. En fin de compte, nous nous en excusons sincèrement et nous nous efforcerons de faire mieux à l'avenir.*" Soundsnap, deux jours plus tard.

"*Je hais le monde actuel, déshumanisé, basé sur l'oubli et le profit ! Toutes les folies écrites par les romanciers de science-fiction, dessinées par des artistes comme moi, ou portées à l'écran au cinéma se trouvent devenir la réalité. L'appétit de l'être humain, cette espèce nuisible affamée d'argent et de pouvoir, me révolte. Je constate que nous vivons de plus en plus dans un univers qui balaie le passé d'un revers de main, qui possède un désir d'avenir immédiat, qui nie ses origines. Le plus fou, c'est que j'espère continuer à vivre dans ce monde-là. Ce qui m'aide à tenir, c'est cet appétit de culture que j'ai chevillé au corps.*" Philippe Druillet dans le Figaro, cité par Schnock. Créateur insatiable, Philippe Druillet, a commencé très jeune par la fréquentation de Jean Boullet. Dès les années cinquante, cet artiste, libraire et prosélyte en cuir noir, a propagé l'amour de l'étrange, du fantastique, des arts considérés comme mineurs, de l'érotisme, des films de genre, constituant l'herbier de ce qu'allait être le meilleur de la culture rock et underground dans les décennies suivantes. Le premier éditeur de Lone Sloane, Eric Losfeld, était aussi un irrégulier, affrontant la censure et les ennuis avec flegme et panache. Ses mémoires, "*Endetté Comme Une Mule, Ou La Passion D'Editer*" (Tristram, 11,40 €) débordent de fougue, d'humour et d'acharnement : "*A la formule assez louche 'vivre dangereusement' des Malraux et autres matamores, je préfère vivre merveilleusement, ce qui supprime toute idée de gloriole et de profit.*"

Evoquer Losfeld m'amène à un autre aventurier de l'édition, phonographique cette fois, Mike Alway, fondateur d'él Records, le directeur de label le plus extraordinaire que j'aie jamais connu. Cet Anglais visionnaire et fantasque avait disparu de la circulation, il vit en Suède et poursuit él chez Cherry Red, non plus en produisant des nouveautés mais en réalisant des coffrets 4 CD extraordinaires qui sont autant de découvertes, comme ceux qu'il consacre à George Martin ("George Martin: A Painter In Sound – Pre-Beatles Productions & Classical Influences"), à l'intégrale Harpers Bizarre ou aux premières années de Burt Bacharach. C'est ici : *cherryred.co.uk/label/el* et il n'y a pas une référence qu'on n'ait envie d'acheter. Mike avait été rapidement mis sur la touche du music business après avoir fondé Blanco y Negro avec Geoff Travis de Rough Trade, et dilapidé en un week-end l'avance de Warner pour signer les artistes les plus incroyables. Pourtant, après avoir travaillé avec les Soft Boys et Monochrome Set, il avait découvert Everything But The Girl, puis él avait constitué dans l'adversité, dès le milieu des années quatre-vingt, le cahier de style de tout ce que la pop moderne a produit ensuite d'intéressant. Sinéad O'Connor aussi faisait peur. C'est encore Bob Lefsetz, comme souvent, qui a les mots justes (lefsetz.com), notamment sur la censure insidieuse dont elle a fait l'objet, passant de MTV aux pages à scandale. "*Après ses sorties, O'Connor n'a jamais eu de succès. On peut se demander si son répertoire méritait encore de figurer en haut des classements, mais une chose est sûre, elle a été silencieusement muselée. Parce qu'elle était dangereuse, parce qu'elle était incontrôlable. Et c'est ce que les maisons de disques et la radio abhorrent. Ils ne se soucient pas de votre talent, si vous ne jouez pas à leur façon, ils ne veulent rien avoir à faire avec vous.*" Morrissey sur les hommages tardifs : "*Elle a été larguée par son label après avoir vendu sept millions d'albums pour eux. Elle est devenue folle, oui, mais jamais inintéressante. Elle n'avait rien fait de mal. Vous l'encensez maintenant SEULEMENT parce qu'il est trop tard. Vous n'aviez pas le courage de la soutenir lorsqu'elle était vivante et qu'elle vous cherchait.*"

Wham! (Netflix). Qu'est-ce que j'ai pu les détester. Le clip de "Wake Me Up Before You Go-Go" était un cauchemar, ils gigotaient tellement que j'avais l'impression de regarder l'émission Gym Tonic, de Véronique et Davina. Dans cette catégorie, je préférais "Sowing The Seeds Of Love", de Tears For Fears, "Delicate", de Terence Trent D'Arby, "Manic Monday" des Bangles écrit par Prince, ou les tubes de Talk Talk. Avec la pop cellophanée des années quatre-vingt, chaque note semblait passée au stérilisateur, pourtant la blue-eyed soul du duo vieillit très bien, et par la suite des chansons en solo de George Michael comme "Cowboys And Angels" dépasseront le meilleur de Lloyd Cole. Aujourd'hui, quand une musique que je n'aime pas cartonne, j'ai tendance à éviter de la dénigrer de peur d'être une nouvelle fois à côté de la plaque, à ce rythme j'aurai cent ans quand je trouverai que les instrus de Ninho c'était pas si mal. Andrew Ridgeley : "*Les gens disaient* : 'Comment peuvent-ils ressembler à ça et faire une musique pareille ?' " C'est lui le héros du film, qui accepte de s'effacer devant le talent grandissant de son ami, George Michael s'affirmant rapidement comme un compositeur et un producteur d'exception. Même sa musique s'est effacée : sur Spotify, Ridgeley n'a qu'une chanson et 3522 auditeurs mensuels.

Il y a six ans, Hervé Le Roux était retrouvé mort chez lui à Poitiers. Je n'ai jamais oublié son sourire, sa gentillesse, son intelligence, la douceur de sa voix, son absence d'œillères, de manichéisme et d'a priori, son talent. "Reprise", film qu'il avait sorti en 1997, dure plus de trois heures et se regarde d'une traite, il est sur YouTube. Chaque fois que je le vois, j'ai le cœur serré à la dernière phrase, comme à la fin de "The Ghost And Mrs Muir". Ce n'est pas un film rock, comme "Paris, Texas" n'en est pas un, et pourtant… Si vous ne le connaissez pas regardez, il y a des chances pour que cette quête éperdue vous parle. Eric Losfeld a raison, il faut essayer de vivre merveilleusement, et le merveilleux dans la vie, ça peut être quatre mesures dans une chanson, ou un type qui cherche une ouvrière en grève aperçue sur un écran trente ans plus tôt. ❑

Photo Bruno Berbessou

Son-Vidéo.com

La référence hi-fi & home-cinéma

FLASHEZ POUR JOUER!

JUSQU'AU 27 SEPTEMBRE

CONCOURS

GAGNEZ UN PROJECTEUR XGIMI MOGO 2 PRO ET DES PLACES DE CINÉMA SUR LE SITE SON-VIDÉO.COM !

1903-2023
LA LÉGENDE CONTINUE

HARLEY-DAVIDSON ROAD GLIDE® SPÉCIAL ANNIVERSAIRE

Reconnaissable entre mille avec son carénage Shark Nose*, l'emblématique Bagger hautes performances est conçu pour dévorer l'asphalte. Propulsé par le fameux moteur V-Twin Milwaukee-Eight™ 114, le Road Glide® Spécial Anniversaire affiche un style remarquable tout en bénéficiant de finitions haut-de-gamme et de fonctionnalités avancées qui procurent un confort de conduite ultime, quelle que soit la distance. Pour célébrer notre 120ème anniversaire comme il se doit, le Road Glide® Spécial Anniversaire se pare d'une robe resplendissante « Heirloom Red » spécialement créée pour l'occasion. Commercialisée en édition limitée et numérotée, seulement 1600 exemplaires au monde et à peine quelques centaines pour la France, le Road Glide® Anniversaire annonce la couleur : il n'y en aura pas pour tout le monde.

Pour toute information sur la gamme 120ème Anniversaire, contactez votre concessionnaire officiel Harley-Davidson.

H-D.COM

120

*Nez de requin. © H-D 2023, Harley, H-D, Harley-Davidson et le logo Bar & Shield sont des marques commerciales de HARLEY-DAVIDSON MOTOR COMPANY.

Au quotidien, prenez les transports en commun #SeDéplacerMoinsPolluer